COLLEEN HOOVER

NEW ROMANCE



Quand l'amour s'écrit au futur...

NOVEMBER 9



Hugo Roman


COLLEEN HOOVER
NEW ROMANCE
Quand l'amour s'écrit au futur...
NOVEMBER
9
Hugo+Roman

COLLEEN HOOVER

NEW ROMANCE®

NOVEMBER 9

Traduit de l'anglais par Pauline Vidal

Hugo Roman

© Colleen Hoover, 2015

Tous droits réservés

Première publication par Atria Paperback Edition, 2015

Atria Paperback est un label de Simon & Schuster, Inc Titre original : *November 9*

Photo de couv : © Tetra Images / Getty

Couverture : Ariane Galateau

Pour la présente édition :

Hugo et Compagnie, 2017

34-36 rue La Pérouse

75116 Paris

www.hugoetcie.fr

Collection dirigée par Hugues de Saint Vincent

Ouvrage dirigé par Sylvie Gand

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Levi –

Tu as un très bon goût en musique

et tes étreintes sont maladroites.

Ne change jamais

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Premier 9 novembre

Fallon

Ben

Fallon

Ben

Fallon

Deuxième 9 novembre

Ben

Fallon

Ben

Fallon

Troisième 9 novembre

Fallon

Ben

Fallon

Ben

Fallon

Ben

Quatrième 9 novembre

Fallon

Ben

Cinquième 9 novembre

Fallon

Ben

Fallon

Fallon

Fallon

Sixième 9 novembre

Fallon

Fallon

Fallon

Fallon

Fallon

Dernier 9 novembre

Ben

Remerciements

Premier 9 novembre

Je suis translucide, liquide,

À la dérive, sans but.

Elle est une ancre, celle qui plonge dans ma mer.

– Benton James Kessler

Fallon

Je me demande ce qu’on entendrait au juste si je lui cassais cette chope sur la tempe.

Il a la tête dure. Avec un verre aussi épais, ça devrait craquer sec.

Je me demande s’il saignerait. Il y a des serviettes sur la table, mais pas du genre à éponger des rigoles d’hémoglobine.

– Bon, oui, dit-il. Je suis un peu choqué. Enfin, c’est comme ça.

Au son de sa voix, j’agrippe ma chope dans l’espoir qu’elle restera bien dans ma main, au lieu d’aller s’écraser contre son crâne.

– Fallon ?

Il s’éclaircit la gorge, essaie d’adoucir ses paroles, mais elles me frappent encore tels des coups de couteau.

– Tu vas dire quelque chose ? insiste-t-il.

J’enfonce ma paille dans un glaçon comme si c’était sa tête et je marmonne :

– Et alors ? Tu ne veux pas que je te félicite, non plus ?

J’ai plutôt l’air d’une gamine mal élevée que d’une adulte de dix-huit ans.

Je m’adosse à mon siège, croise les bras. Je me demande si ce regret que je lis dans ses yeux provient du fait qu’il est navré de me décevoir ou s’il n’est pas encore en train de me jouer la comédie. Voilà à peine cinq minutes qu’il a pris place dans ce box, et il transforme déjà sa banquette en scène de théâtre, comme si j’étais son public.

Ses doigts tapotent sa tasse de café tandis qu’il me regarde silencieusement.

Taptaptap.

Taptaptap.

Taptaptap.

Il croit que je vais céder et lui dire ce qu'il a envie d'entendre. Mais on n'est plus assez proches, depuis deux ans, pour qu'il sache que je ne suis plus la même.

Voyant que je ne réagis pas, il finit par pousser un soupir, pose les coudes sur la table.

– Moi qui croyais que tu serais contente pour moi…

– Contente ? Comment ça ?

Il se fiche de moi.

Un sourire suffisant modère son expression irritée.

– Je ne pensais pas pouvoir redevenir père.

Je pars d'un éclat de rire incrédule.

– Ce ne sont pas quelques gouttes de sperme dans un vagin de vingt-quatre ans qui feront de toi un père.

Là, il ne sourit plus du tout mais penche la tête de côté, comme chaque fois qu'il ignore comment réagir en scène. *« Fais comme si tu étais en pleine méditation, et ça passera pour une forme d'émotion. Triste, introspective, contrite, bienveillante. »* Il a dû oublier que c'est lui qui m'a initiée à la comédie et que ce regard faisait partie d'une des premières attitudes qu'il m'ait enseignées.

– Tu ne crois pas que j'ai le droit de me revendiquer comme père ?

lâche-t-il d'un ton offensé. Alors que suis-je pour toi ?

Je considère sa question comme rhétorique et tape sur un autre glaçon avant de le glisser dans ma bouche. Et je croque bruyamment dedans. Il ne compte sans doute pas obtenir un réponse. En ce qui me concerne, ce n'est plus un « père » depuis le soir où ma carrière d'actrice s'est arrêtée, alors que j'avais à peine seize ans. Pour être honnête, je ne suis pas

certaine qu'il ait vraiment été un père avant cette date non plus. On se

comportait plutôt comme professeur et élève.

Il glisse les doigts dans ses cheveux, parmi ces implants hors de prix sur le haut de son front.

– Pourquoi fais-tu ça ? reprend-il d'un ton irrité. Tu m'en veux encore de ne pas avoir assisté à ta remise de diplôme ? Je t'ai déjà dit que j'avais un empêchement.

– Non. C'est moi qui ne t'avais pas invité.

Là, il n'a pas l'air de me croire.

– Pourquoi ?

– Je n'avais que quatre places.

– Et ? Je suis ton père. Pour quelle raison ne m'aurais-tu pas invité ?

– Tu ne serais pas venu.

– C'est toi qui le dis.

– Tu n'es pas venu.

– Évidemment, Fallon, puisque je n'étais pas invité !

– Tu es impossible. Maintenant, je comprends pourquoi maman t'a quitté.

– Ta mère m'a quitté parce que j'avais couché avec sa meilleure amie.

Ma personnalité n'avait rien à voir là-dedans.

Que répondre à ça ? Cet homme n'a aucun sens du remords. J'ai beau détester ça, en un sens, je l'envie. Je préférerais lui ressembler plutôt qu'à ma mère. Il ne tient aucun compte de ses nombreux défauts alors que les miens occupent le centre de mon existence. Ce sont eux qui m'empêchent de dormir.

– C'est pour qui, le saumon ? s'enquiert le serveur.

On peut dire qu'il tombe à pic.

Je lève la main et il dépose l'assiette devant moi. J'ai perdu l'appétit alors je commence par écarter le riz avec ma fourchette.

– Hé, attendez ! dis-je en relevant la tête.

Mais il ne s'occupe plus de moi. Il dévisage mon père avec attention.

– Vous ne seriez pas…

Et voilà, c'est reparti.

Il frappe la table du plat de la main, me faisant sursauter.

– Oui, c'est vous ! Donovan O'Neil ! Vous jouiez le rôle de Max Epcott.

Mon père hausse modestement les épaules, même s'il n'y a rien de modeste en lui. Bien qu'il ne joue plus le rôle de Max Epcott puisque la série est terminée depuis quinze ans, il continue à se comporter comme une star de la télé. Et les gens qui le reconnaissent le poussent à ça. On dirait qu'ils n'ont jamais vu un acteur de leur vie. On est à Los Angeles, bon sang ! Ici, tout le monde fait son cinéma.

D'humeur toujours aussi agressive, je pique mon saumon à coups de fourchette quand le serveur me demande de les prendre en photo.

Je soupire de résignation.

À contrecœur, je m'arrache à ma place dans le box. Il me tend son appareil mais je fais non d'un geste de la main et passe derrière lui.

– Je vais aux toilettes. Prenez donc un selfie. Il adore ça.

Je me précipite dans l'escalier pour m'isoler un peu de mon père. Je ne sais pas pourquoi je lui ai demandé de le rencontrer aujourd'hui. Peut-être parce que je déménage et qu'on ne se reverra plus pour Dieu sait combien de temps ; mais cela valait-il la peine de m'imposer une telle épreuve ?

J'ouvre la porte de la première cabine, la ferme derrière moi, me tourne vers le distributeur pour en tirer un couvre-siège jetable que je place sur la lunette des wc.

À une époque, j’ai lu une étude sur les bactéries infestant les toilettes publiques. C’était la première cabine de chaque stalle qui en contenait le moins. Les gens croient que c’est la plus utilisée, alors ils prennent la suivante. Pas moi, c’est la seule où j’entre. Je n’ai pas pour autant la phobie des microbes mais, quand on a passé deux mois dans un hôpital à seize ans, on en garde une sorte d’obsession en matière d’hygiène.

Une fois sortie de ma cabine, je consacre une bonne minute à me laver les mains, sans les quitter des yeux, refusant de me regarder dans la glace.

Je m’habitue de mieux en mieux à éviter les miroirs, pourtant, je capte encore mon image en prenant une serviette en papier. J’ignore combien

de temps j’ai passé à contempler mon reflet, je ne m’habitue toujours pas à ce que j’y vois.

De la main, je trace les cicatrices qui courent sur le côté gauche de mon visage, sur ma joue et sur mon cou. Elles disparaissent sous le col de mon chemisier mais descendent le long du côté de ma poitrine pour s’arrêter juste en dessous de la taille. J’effleure cette zone qui évoque du cuir froncé, et ces cicatrices me rappellent constamment que l’incendie a bel et bien eu lieu, que je n’ai pas juste vécu un cauchemar dont je pourrais sortir en me pinçant le bras.

Des mois durant j’ai porté des bandages sans plus pouvoir effleurer une grande partie de mon corps. Maintenant que ces brûlures sont guéries, il m’en reste les cicatrices, que je me surprends sans cesse à toucher. On dirait du velours froissé et n’importe qui pourrait se révolter à leur contact autant que par leur apparence. Pourtant, j’aime bien cette sensation. Je passe mon temps à parcourir mon cou ou mon bras du bout des doigts, à lire le braille de ma peau, jusqu’à ce que je me rende compte de ce que je suis en train de faire, et là je m’arrête. Comment peut-on apprécier de quelque façon que ce soit le résultat de ce qui a brisé ma vie ?

Bien sûr, je ne parle que du toucher, pour ce qui est de l’apparence, c’est une autre histoire. Ainsi, toutes mes brûlures ont fait les gros titres dans le monde entier et j’ai beau essayer de les cacher sous mes cheveux et mes vêtements, elles restent là. Elles y resteront toujours. Constant rappel de cette nuit qui a détruit ce qu’il y avait de meilleur en moi.

Je n’attache pas une grande importance aux anniversaires, mais en me réveillant, ce matin, j’ai immédiatement pensé à la date d’aujourd’hui.

Peut-être parce que c’était l’idée sur laquelle je me suis endormie hier soir.

Voilà tout juste deux ans que la maison de mon père a été envahie par les flammes et que j’ai failli y perdre la vie. C’est sans doute pour ça que j’ai eu envie de le voir aujourd’hui. Je devais espérer qu’il allait se souvenir, dire quelque chose pour me réconforter. Je sais, il s’est beaucoup excusé, mais comment lui pardonner de m’avoir bel et bien oubliée ?

Je ne passais chez lui qu’une semaine de temps à autre. Mais, ce matin-là, je lui avais envoyé un texto pour lui dire que je viendrais pour la nuit. Logiquement, on aurait pu penser que lorsque sa maison a pris feu, il allait commencer par venir me réveiller.

Mais il n’en a rien fait ; il avait oublié que j’étais là. Personne ne savait qu’il s’y trouvait quelqu’un jusqu’au moment où on m’a entendue hurler depuis l’étage. Je sais qu’il s’en veut énormément. Des semaines durant, il n’a cessé de demander pardon chaque fois qu’on se voyait, mais ses excuses ont fini par se faire aussi rares que ses visites et ses coups de téléphone. Mon ressentiment reste très fort, presque malgré moi. Cet incendie n’était qu’un accident. Je m’en suis sortie. J’essaie de me concentrer sur ces deux idées, pourtant c’est plus compliqué quand je me regarde dans la glace.

Ou que quelqu’un me regarde.

La porte des toilettes s’ouvre sur une femme qui me jette un bref coup d’œil avant de se diriger vers la dernière cabine.

Vous auriez dû prendre la première, Madame.

Je m’observe encore dans la glace. J’ai longtemps eu une coupe très moderne avec des cheveux qui m’arrivaient aux épaules, mais je les ai laissés pousser ces deux dernières années, afin de mieux couvrir la partie gauche de mon visage. Je tire la manche de mon pull jusque sur le poignet, remonte mon col pour cacher mon cou. Ainsi, les cicatrices sont à peine visibles et j’arrive à supporter mon reflet.

Avant, je me trouvais plutôt jolie. Désormais, je ne fais que vérifier si mes cheveux et mes vêtements me couvrent suffisamment.

Bruit de chasse d’eau. Je sors en hâte des toilettes avant que la femme ne quitte

sa cabine. Je fais mon possible pour éviter les yeux des gens que je croise. Pas parce que j'ai peur qu'ils ne voient mes cicatrices mais parce qu'ils ne me regardent pas. Ou alors parce qu'ils me reconnaissent et se détournent, par pudeur. Ce serait sympa, pourtant, de pouvoir soutenir un regard. Voilà longtemps que cette histoire m'est arrivée et j'avoue que l'attention du public me manque.

De retour dans la salle, je repère tout de suite la tête de mon père dans le box. Bon, il est toujours là… En un sens, j'espérais qu'il aurait eu une urgence et serait parti.

Dommage que je préfère retrouver un siège vide à la place de mon père. Cette idée me donnerait presque le cafard, jusqu'à l'instant où mon attention est détournée par le type devant lequel je vais passer.

En général, je ne fais pas trop attention aux gens, d'autant qu'ils m'évitent autant que possible. Mais là, je croise un regard intense, curieux, ostensiblement posé sur moi.

Aussitôt, je me dis : *« Si seulement on était il y a deux ans… »*

C'est souvent ce qui me vient à l'esprit quand je vois des garçons qui auraient pu me plaire. Or celui-ci est vraiment mignon. Pas dans le genre Hollywood à proprement parler, le genre habitant caractéristique de la ville. Ils se ressemblent tous et, s'il existe un genre distinct d'acteur de cinéma, ils veulent tous se couler dans ce moule.

Celui-ci est complètement différent. Sa barbe naissante n'a rien d'une œuvre d'art soignée. Elle fait plutôt négligée ; irrégulière, comme s'il avait passé la nuit à travailler et pas pris le temps de se raser ce matin. Il n'a pas ébouriffé ses cheveux au gel pour se donner ce petit air tombé du lit.

Ça semble naturel, chez lui. Des mèches chocolat lui balaient le front un peu dans tous les sens. À croire qu'il s'est levé en retard pour un rendez-vous et n'a pas pris le temps de vérifier sa tête dans la glace.

Une allure aussi négligée aurait de quoi faire fuir alors que, curieusement, malgré cette absence quasi totale de narcissisme, c'est l'un des mecs les plus attirants que j'aie jamais vus.

Enfin je crois.

C’est peut-être un effet secondaire de mon obsession de la propreté. Je dois être dans un tel état de manque de cette négligence, de cette décontraction dont il fait preuve, que je prends ma jalousie pour de la fascination.

À moins que je ne le trouve mignon parce qu’il fait partie de ces rares personnes qui, depuis deux ans, ne détournent pas immédiatement les

yeux en me voyant.

Arrivée à sa hauteur, je dois passer devant lui pour gagner mon box juste derrière et j’en suis encore à me demander si je vais accélérer le pas pour rompre le charme ou ralentir pour retenir son attention.

Son corps vire un peu dans ma direction tandis que je passe, son regard devient trop fascinant. Trop envahissant. Je sens mes joues s’empourprer, ma peau me picoter, alors je baisse les yeux vers mes pieds, laissant mes cheveux tomber devant mon visage. J’en attrape même une mèche dans la bouche, histoire de me cacher davantage à sa vue. Je ne sais pas pourquoi son attention me met si mal à l’aise, mais c’est ainsi. Il y a quelques instants, je me disais encore que j’aurais bien aimé être dévisagée comme avant mais, maintenant que ça m’arrive, je préférerais qu’il détourne le regard.

À l’instant où il va sortir de mon champ de vision, je pose les yeux sur lui et remarque un début de sourire.

Peut-être qu’il n’a pas remarqué mes cicatrices. C’est l’unique raison qui pourrait expliquer le sourire de ce garçon.

Aïe ! Ça m’ennuie d’en arriver à réfléchir de cette façon. Je n’étais pas comme ça, avant. Mais l’incendie a détruit toute l’estime que j’avais pour moi. J’ai essayé de la regagner, seulement, difficile de croire que quiconque puisse me trouver attirante quand je n’arrive pas à me regarder dans une glace.

– On ne s’en lasse jamais, dit mon père comme je me glisse dans le box.

Pour un peu j’aurais oublié sa présence…

– De quoi on ne se lasse jamais ?

De sa fourchette, il désigne le serveur maintenant installé à la caisse.

– De ça. D'avoir des admirateurs.

Il prend une bouchée et continue à parler la bouche pleine :

– Alors, qu'est-ce que tu voulais me dire ?

– Rien de particulier, pourquoi ?

– C'est toi qui as voulu qu'on déjeune ensemble. À l'évidence, tu avais quelque chose à me dire.

Triste de constater que notre relation en est là. Qu'un simple déjeuner doive avoir un objectif précis, au-delà de la simple rencontre d'un père et de sa fille.

– Je pars m'installer à New York demain. Ou plutôt ce soir, mais comme mon vol décolle tard dans la nuit, il atterrira le 10.

Mon père étouffe une quinte de toux dans sa serviette. Du moins je crois que c'est de la toux. Il n'en est tout de même pas à s'étrangler devant la nouvelle.

– New York ? bafouille-t-il.

Et là… il éclate de rire. *Il rit.* Comme si je plaisantais. *Calme-toi, Fallon. Ton père est un abruti. Tu le sais bien.*

– Comment ça ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'attire à New York ?

Ses questions défilent au fur et à mesure qu'il digère l'information.

– Et, ajoute-t-il, ne me dis surtout pas que tu as rencontré quelqu'un sur Internet.

Mon cœur bat à tout rompre. Il ne pourrait pas, au moins, faire semblant d'approuver ma décision ?

– Je voudrais changer de vie. J'ai envie de passer des auditions pour Broadway.

Quand j'avais sept ans, il m'y a emmenée voir *Cats*. C'était la première fois que j'allais à New York et cela fait partie des meilleurs souvenirs de mon enfance. Jusqu'alors, il m'avait toujours poussée à devenir actrice, mais il a fallu que je

voie cette représentation pour comprendre que c'était ma vocation. Je n'ai jamais pu étudier le théâtre, parce que mon père dirigeait chacun de mes pas dans la profession et qu'il adore le cinéma.

Sauf que, depuis maintenant deux ans, j'ai repris ma vie en main. J'ignore si j'aurai le courage de passer des auditions mais, en décidant d'aller m'installer à New York, j'ai pris l'une de mes plus importantes initiatives depuis l'incendie.

Mon père repose son verre en soupirant.

– Fallon, écoute. Je sais que tu aurais voulu être actrice, mais tu ne crois pas qu'il est temps de t'orienter vers autre chose ?

Voilà belle lurette que je n'accorde plus d'importance à ce qu'il pense, et heureusement, parce que je ne relève pas les âneries qu'il vient de me dire. Toute ma vie, il n'a fait que m'entraîner dans ses pas. Mais, après l'incendie, ses beaux conseils se sont interrompus d'un coup. Je ne suis pas complètement idiote. Il estime que j'ai perdu mes principaux atouts pour devenir actrice et, d'une certaine façon, je sais qu'il a raison. À

Hollywood, rien ne compte plus que l'apparence physique.

Raison pour laquelle j'ai voulu déménager à New York. Si je veux rejouer la comédie, ce sera sur une scène de théâtre.

J'aurais juste aimé qu'il se montre un peu plus subtil. Ma mère était folle de joie quand je lui ai annoncé la nouvelle. Depuis la fin de mes études secondaires et mon installation en coloc avec Amber, je quitte rarement mon appartement. Sur le coup, maman était triste quand je lui ai dit que je voulais déménager, tout en se réjouissant que je veuille quitter la Californie.

J'aurais aimé que mon père aussi considère la chose comme une étape essentielle dans ma vie.

– Et ton emploi de narratrice, alors ?

– Je continue. Les livres audio sont enregistrés en studio. Ça existe aussi à New York.

Il lève les yeux au ciel.

– Malheureusement !

– Quoi ? Qu’est-ce que tu reproches aux livres audio ?

Il me jette un regard incrédule.

– Mis à part le fait que c’est considéré comme le bas de l’échelle du métier d’acteur ? Tu peux faire mieux, Fallon. Je ne sais pas, moi, l’université, ou d’autres études.

Là, mon cœur se serre. Décidément, il n’y a pas plus égocentrique que ce type.

Il s’arrête un instant de manger et me regarde dans les yeux, comme s’il venait de comprendre ce qu’il m’a dit. Il s’essuie la bouche en hâte, tend l’index vers moi :

– Tu sais très bien que ce n’est pas ce que je voulais dire. Il n’y a rien de dégradant à faire des livres audio. Seulement, tu peux entreprendre une plus belle carrière dans un autre domaine, maintenant que les portes du cinéma te sont fermées. Tu ne gagneras jamais assez avec ces lectures, pas plus qu’à Broadway, d’ailleurs.

Il articule ce mot, *Broadway*, comme si c’était du poison.

– Pour ton information, dis-je, beaucoup d’acteurs des plus respectables font aussi de la narration. Et tu veux que je te cite les noms des stars de Broadway en ce moment ? J’ai la journée devant moi.

Il fait non de la tête mais je sais qu’il n’est pas convaincu pour autant.

Il s’en veut juste un peu d’avoir rabaissé un des rares emplois de comédienne que je puisse encore remplir.

Il porte à sa bouche son verre où ne restent que quelques glaçons fondus.

– De l’eau ! lance-t-il en l’agitant jusqu’à ce que le serveur arrive avec une carafe.

Je pique de nouveau mon saumon maintenant froid. J’espère que mon père va vite finir de déjeuner car j’ai de plus en plus de mal à supporter sa présence. Ma

seule consolation reste que, demain, à cette heure-ci, je serai sur la côte Est. Et tant pis si j'échange le soleil contre la neige.

– Ne prends aucun engagement pour la mi-janvier, lance-t-il soudain.

J'aurai besoin de toi à Los Angeles pour une semaine.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a en janvier ?

– Ton paternel se marie.

Je m'agrippe la nuque, regarde mes genoux.

– C'est pas vrai…

– Fallon, ne la juge pas avant de l'avoir rencontrée…

– Pas besoin de la voir pour savoir que je ne l'aimerai pas. Du moment qu'elle t'épouse…

J'essaie de faire passer ma colère pour de la dérision mais je suis sûre qu'il a très bien compris.

– Au cas où tu l'aurais oublié, ta mère aussi m'a épousé, et ça ne t'empêche pas de l'aimer…

Là, il marque un point.

– D'accord. Mais ça ne fait jamais que tes cinquièmes fiançailles depuis mes dix ans.

– Mais seulement ma troisième épouse.

Finalement, je porte une bouchée de saumon à ma bouche.

– Avec des types comme toi, je vais envoyer promener tous les hommes qui tournent autour de moi.

Ça le fait rire.

– Pour ce que ça va changer ! Je ne t'ai jamais vue sortir qu'avec un seul garçon,

et ça remonte à plus de deux ans.

J’en avale mon saumon tout rond.

Je n’y crois pas ! Où étais-je durant la distribution des pères dignes de ce nom ? Pourquoi ai-je eu droit à ce sombre crétin ?

Je me demande combien de gaffes il a commises durant ce repas. Il ferait mieux de se méfier ou il va finir par se prendre mon poing dans la gueule. Il ne s’est même pas aperçu du jour qu’on était. Sinon, il n’aurait jamais lâché de telles idioties.

Soudain, il fronce les sourcils, comme s’il en prenait conscience et tentait de s’excuser. Je suis sûre qu’il ne voulait pas dire ce que j’ai pigé mais ça ne m’empêche pas d’avoir envie de lui faire ravaler chacune de ses paroles.

Je repousse mes mèches derrière les oreilles, dégageant ainsi mes cicatrices, et le fixe dans les yeux :

– Qu’est-ce que tu veux, papa, les garçons ne me regardent plus comme avant… avant ça… Tu sais…

J’ai la main devant le visage mais je regrette déjà mes paroles.

Pourquoi est-ce que je me rabaisse toujours à son niveau ? Je vaux mieux que ça.

Il pose un instant les yeux sur ma joue mais les détourne rapidement.

C’est vrai qu’il a l’air plein de remords et, sur le coup, j’ai envie d’oublier mon amertume, de me montrer un peu plus gentille. À ce moment-là, le type du box derrière lui se lève, détruisant instantanément ma belle détermination. J’essaie de ramener mes cheveux devant mon visage avant qu’il ne se retourne, mais c’est trop tard. Il a de nouveau porté les yeux sur moi.

Il arbore le même sourire que tout à l’heure. Je soutiens son regard.

En fait, je continue de l’observer alors qu’il sort dans l’allée et s’approche de nous. Sans me laisser le temps de réagir, le voici qui s’assied à côté de moi.

Bon sang. Qu’est-ce qu’il fabrique ?

– Désolé d’être en retard, ma chérie, énonce-t-il en me passant un bras sur l’épaule.

Il m’a appelée chérie. Ce parfait inconnu me prend dans ses bras et m’appelle chérie.

J’interroge mon père du regard. Il doit bien y être pour quelque chose ; cependant, il dévisage mon voisin d’un air sans doute encore plus perplexe que le mien.

Je me raidis quand je sens les lèvres du type se poser sur ma tempe.

– Fichus embouteillages… marmonne-t-il.

Parfait Inconnu promène ses lèvres dans mes cheveux.

Qu’est-ce.

Qui.

Se passe ?

Le type saisit la paume de papa.

– Je m’appelle Ben, dit-il. Benton James Kessler. Je suis le copain de votre fille.

Le… *quoi* ?

Mon père lui serre la main. J’en reste un instant bouche bée, puis je me reprends. Pas la peine qu’il sache que je n’avais jamais vu ce type de ma vie, ni que celui-ci se doute de mon ravissement devant une telle

attention. Non, si je le dévore des yeux c’est juste que… enfin… je le prends pour un malade…

Lâchant la main de mon père, il s’adosse au siège, me lance un clin d’œil, se rapproche de moi, la bouche assez près de mon oreille pour que ça puisse lui valoir une gifle.

– Faites semblant, me souffle-t-il.

Il recule en souriant.

Faites semblant ?

C’est quoi, ça ? Un cours d’improvisation ?

Tout d’un coup, je pige.

Il a entendu notre conversation. Il se fait passer pour mon copain afin de piéger mon père.

Bon, je crois qu’il me plaît bien comme faux petit copain.

Du coup, je lui décoche un sourire affectueux.

– Je commençais à croire que tu n’arriverais jamais.

Tout en regardant mon père, je pose la tête sur l’épaule de Ben.

– Ma chérie, tu sais que je voulais rencontrer ton père. Vous avez si peu l’occasion de vous voir… Il faudrait autre chose que des embouteillages pour me retenir.

Je décoche à mon faux copain un sourire satisfait pour cette pique. Lui aussi doit avoir un connard en guise de père car il a l’air de savoir de quoi il parle.

– Oh pardon ! reprend-il. Monsieur, je n’ai pas compris votre nom.

– Donovan O’Neil. Vous devez le connaître, j’ai tenu le rôle principal dans…

– Non, ça ne me dit rien. Mais Fallon m’a beaucoup parlé de vous.

Il me pince le menton avant d’ajouter :

– À propos, que pensez-vous de son idée de s’installer à New York ?

Perso, je n’ai pas trop envie de voir ma biquette filer dans une autre ville mais si c’est pour réaliser son rêve, je la conduirai moi-même à l’aéroport.

Biquette ? Il a de la chance de n’être que mon faux petit ami, parce que je me sentirais bien prête à le cogner dans ses fausses roupettes pour

ce surnom débile.

Visiblement mal à l’aise, mon père s’éclaircit la gorge.

– Je sais qu’à dix-huit ans on a la tête pleine de rêves, mais Broadway n’a rien d’un rêve. Surtout quand on a connu un début de carrière comme celui de Fallon. À mon avis, elle se rabaisserait.

Ben se redresse sur son siège. Il sent trop bon. Enfin je crois. Voilà longtemps que je ne m’étais pas tenue aussi près d’un mec ; si ça se trouve, il émet une odeur tout à fait normale.

– Heureusement qu’elle a dix-huit ans, rétorque-t-il. Désormais, elle n’a plus à se préoccuper de l’opinion parentale sur ce qu’elle peut faire de sa vie.

Je sais qu’il ne fait que jouer la comédie, mais personne n’avait jamais pris ma défense ainsi. J’en ai la chair de poule. *Idiote.*

– Venant d’un professionnel, ce n’est pas juste une opinion, dit mon père. C’est un fait. Voilà assez longtemps que je suis dans le métier pour savoir quand il faut tirer sa révérence.

Là, je bondis en avant, bien que le bras de Ben se crispe sur mon épaule.

– Tirer sa révérence ? répète-t-il. Autrement dit, selon vous, votre fille doit renoncer ?

Mon père lève les yeux au ciel puis croise les bras en jetant un regard noir à Ben, qui prend immédiatement une posture identique.

Et moi, je me sens de plus en plus gênée. Je n’avais jamais vu mon père se comporter ainsi, sans chercher une minute à cacher combien son interlocuteur lui déplaît.

– Écoutez, Ben, lâche-t-il la bouche crispée. Cessez de bourrer le crâne de ma fille avec ces inepties juste parce que ça vous plairait d’avoir un plan cul sur la côte Est.

J’hallucine ! Mon propre père qui me traite de *plan cul* ! Bouche bée, je l’écoute poursuivre son baratin.

– Ma fille est intelligente, solide. Elle accepte que la carrière à laquelle elle voulait consacrer sa vie lui est fermée maintenant que… Maintenant

qu’elle…

Incapable d’achever sa phrase, il me jette un regard plein de regret. Je sais très bien ce qu’il allait dire : il ne me parle de rien d’autre depuis deux ans.

À l’époque, je faisais partie des jeunes actrices montantes, quand l’incendie a massacré ma beauté ; alors les studios ont rompu mes contrats. Je crois qu’il souffrait plus de ne pas être le père d’une comédienne que d’avoir failli perdre sa fille dans un incendie provoqué par son insouciance.

Après, il m’a été impossible de revenir devant les caméras. Et nous n’en avons plus jamais parlé. Il est passé du statut de père qui vivait toute la journée avec moi sur un plateau depuis plus d’un an et demi au père que je vois peut-être une fois par mois.

Alors, maintenant, je tiens à écouter la suite de ce qu’il avait à dire.

Après tout, ça fait deux ans que je voudrais l’entendre admettre que cet incident a brisé ma carrière. Jusqu’ici, il n’a fait que le sous-entendre. On n’en parle jamais. On se dit seulement que je ne joue plus aucun rôle. Et, pendant qu’il y est, j’aimerais aussi l’entendre reconnaître que l’incendie a également détruit nos relations. Il ne sait absolument plus jouer les pères, à présent qu’il n’est plus mon agent.

– Finis ta phrase, papa.

Il secoue la tête, comme pour écarter ce sujet de la conversation. Je hausse un sourcil, le défiant de poursuivre.

– Tu tiens absolument à ce qu’on continue maintenant ? demande-t-il avec un regard en direction de Ben.

– Oui, absolument.

Fermant les yeux, il pousse un lourd soupir, les rouvre, se penche en avant sur la table.

– Tu sais que je te trouve jolie, Fallon. Cesse de déformer mes paroles.

C’est ce métier qui a des objectifs plus ambitieux que ceux d’un père ; et nous ne pouvons que l’accepter. En fait, je croyais que nous l’avions accepté.

Je me mords l’intérieur de la joue pour m’empêcher de dire une chose que je risquerais de regretter ensuite. J’ai toujours connu cette vérité. La première fois que je me suis vue dans une glace à l’hôpital, j’ai compris que tout était fini pour moi. Mais entendre mon père admettre que je devrais cesser de poursuivre mes rêves… ça devient insupportable.

– Eh ben ! murmure Ben en secouant la tête d’un air dégoûté.

C’était… Vous êtes son père, oui ou non ?

On dirait bien qu’il est sincère, ce qui est évidemment impossible.

– Exactement. Je suis son père. Pas sa mère, qui l’entretient dans ses rêveries de petite fille. New York et Los Angeles regorgent de filles qui vivent des rêves identiques, pleines de talent, d’une beauté exceptionnelle.

Fallon sait que je la considère comme plus douée qu’elles toutes réunies, mais elle est aussi réaliste. Malheureusement, elle ne possède plus les atouts nécessaires à sa réussite. Elle doit l’accepter avant de gâcher son argent à traverser le pays, alors que ça ne lui rapportera rien en termes de carrière.

Je ferme les yeux. Il n’y a que la vérité qui blesse, comme on dit. Elle peut même faire atrocement mal.

– Vous n’êtes pas croyable, souffle Ben.

– Et vous pas réaliste.

Je lui secoue le bras, pour lui faire comprendre que je veux m’en aller.

Je n’en peux plus.

Mais Ben ne bouge pas. En fait, il glisse la main sous la table, m'agrippe le genou comme pour m'inciter à rester assise.

Ma jambe se raidit à son contact, car mon corps envoie des signaux confus à mon cerveau. Je suis furieuse contre mon père, mais je me sens également apaisée par ce parfait inconnu qui a pris mon parti sans qu'on sache pourquoi. J'ai envie de hurler et de rire à la fois ; par-dessus tout, j'ai envie de manger. Parce que, maintenant, j'ai faim, et je voudrais bien du saumon chaud, merde !

J'essaie d'étendre la jambe pour que Ben ne sente pas à quel point je suis crispée, mais c'est le premier garçon qui pose la main sur moi depuis

bien longtemps. À vrai dire, ça me fait drôle.

– Monsieur O'Neil, répondez à ma question, s'il vous plaît. Est-ce que Johnny Cash avait un bec-de-lièvre ?

Mon père ne répond pas tout de suite. Moi non plus. J'espère que Ben n'a pas dit n'importe quoi. Il s'en tirait plutôt bien, jusqu'ici.

Mon père le dévisage comme s'il avait affaire à un fou.

– Que vient faire un chanteur country dans cette conversation ?

– Tout. Et non, il n'en avait pas. En revanche, l'acteur qui l'a interprété dans *Walk the Line*, Joaquin Phoenix, a une importante cicatrice au visage.

Ce qui ne l'a pas empêché d'être nommé aux Oscars pour ce rôle.

Mon pouls s'accélère quand je me rends compte de ce qu'il fait.

– Et Idi Amin ? reprend-il.

L'air excédé, mon père lève les yeux au ciel.

– Quoi ?

– Il n'avait pas les yeux tombants comme Forest Whitaker qui a joué son rôle au cinéma. D'ailleurs, lui aussi a été nommé aux Oscars, c'est drôle, non ? D'autant qu'il a gagné.

Jamais je n’avais vu quelqu’un remettre mon père à sa place. Bien que toute cette conversation me rende plutôt mal à l’aise, j’apprécie ce moment unique.

– Félicitations, dit mon père d’un ton las. Vous venez de citer deux exemples de réussite sur plusieurs millions d’échecs.

J’essaie de ne pas prendre ces paroles pour moi mais j’ai du mal. Je me rends compte que j’assiste plutôt à un jeu de pouvoir entre les deux, qui me concerne à peine. Néanmoins, il y a de quoi enrager de le voir s’embarquer dans cette confrontation avec un total inconnu plutôt que de défendre sa propre fille.

– Si Fallon a autant de talent que vous le prétendez, pourquoi ne pas l’encourager à poursuivre ses rêves ? Pourquoi préférez-vous qu’elle voie le monde avec vos yeux ?

– Et, d’après vous, comment est-ce que je vois le monde, au juste, Monsieur Kessler ?

– Avec les œillères d’un crétin arrogant.

Le silence qui s’ensuit fait penser au calme avant la tempête. Reste à savoir qui va frapper le premier. Et puis non, mon père sort son portefeuille, jette plusieurs billets sur la table puis me regarde dans les yeux.

– Je pèche sans doute par excès de franchise, maugrée-t-il, mais si tu préfères écouter des inepties, alors ce connard est fait pour toi.

Ses paroles me font grincer des dents et j’ai du mal à retenir les injures qui me viennent à l’esprit, dont une, particulièrement, qui pourrait blesser son ego des jours durant. Le seul ennui étant que, avec ce genre d’homme, il n’en existe aucune susceptible de l’atteindre au cœur, puisqu’il n’en a pas.

Alors, plutôt que de lui crier des insanités tandis qu’il s’éloigne du box, je le suis des yeux en silence.

Avec mon faux petit ami.

Ce doit être le moment le plus humiliant, le plus bizarre de ma vie.

Dès que je sens couler une larme, je pousse le bras de Ben.

– Il faut que j’y aille, dis-je. S’il te plaît.

Il sort du box et je passe devant lui la tête droite. Pas question de lui adresser le moindre regard alors que je retourne aux toilettes. Le simple fait qu’il ait éprouvé le besoin de nous jouer cette comédie reste assez embarrassant comme ça. Il a fallu, en plus, qu’il soit témoin de la pire dispute de ma vie avec mon père.

À la place de Benton James Kessler, j’aurais déjà fait semblant de larguer cette fausse copine.

Ben

Je me tiens le visage dans les mains en attendant qu’elle revienne des toilettes.

En fait, je devrais partir.

Mais je n’en ai pas envie. J’ai l’impression d’avoir massacré sa journée en venant me confronter ainsi à son père. J’ai bien essayé de rester gentil, mais je n’y suis pas allé avec la finesse subtile d’un renard. J’ai plutôt fait irruption comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Aussi, pourquoi ai-je eu envie de me mêler de ses affaires ? Pourquoi ai-je cru qu’elle ne saurait pas gérer la situation ? Maintenant, elle doit m’en vouloir à mort, alors qu’on ne fait semblant de sortir ensemble que depuis une demi-heure.

C’est même pour ça que je préfère ne pas avoir de copine attitrée.

Déjà, je suis incapable de simuler sans me lancer dans une bagarre…

Il n’empêche que je viens de lui commander une assiette de saumon chaud, en espérant que ça arrange un peu les choses.

Elle finit par revenir mais, à l’instant où elle m’aperçoit, toujours installé dans son box, elle s’arrête. Visiblement, elle s’attendait à ce que je sois parti.

J’aurais dû partir. Depuis une demi-heure.

J’aurais pu, dû, voulu.

Je me lève, lui fais signe de venir s’asseoir. Elle s’approche en me regardant d’un œil méfiant. Je récupère mon ordi portable laissé dans l’autre box, mon assiette et mon verre, les pose en face d’elle sur la table, puis je m’assieds à la place de son enfoiré de père.

Elle regarde son assiette en se demandant sans doute d’où ça vient.

– C’était tout froid, lui dis-je, alors je t’en ai commandé une autre.

Elle lève les yeux sans bouger la tête, ne sourit pas, ne me remercie pas. Elle me regarde… c’est tout.

Je prends une bouchée de burger, mâche lentement.

Je sais qu’elle n’est pas timide. Cela se voit à la façon insolente dont elle parlait à son père, aussi je ne comprends pas trop son silence. J’avale ma bouchée, bois une gorgée de soda, sans la quitter des yeux. J’aimerais être capable de lui sortir de brillantes excuses, mais rien ne vient. Comme si mon esprit se bloquait sur deux choses auxquelles je ne devrais surtout pas penser.

Ses seins.

Tous les deux.

Je sais. C’est lamentable. Mais tant qu’à rester assis l’un en face de l’autre, sans rien dire, elle pourrait au moins ouvrir un peu le col de ce chemisier à manches longues qui laisse trop parler l’imagination. Dehors, il fait plus de vingt-six degrés. Là, elle a carrément l’air d’une… bonne sœur.

À quelques tables, un couple se lève et passe devant nous. Je vois Fallon agiter la tête pour que ses cheveux lui retombent sur le visage comme un masque protecteur. Je ne suis même pas sûr qu’elle s’en rende compte. Comme s’il lui paraissait totalement naturel de cacher ce qu’elle considère comme des mutilations.

Ce doit être pour ça qu’elle garde ces manches longues.

Pensée qui me ramène à sa poitrine. A-t-elle été touchée là aussi ? À

quel point son corps est-il atteint ?

Je me mets à la déshabiller mentalement, sans aucune arrière-pensée sexuelle. Juste de la curiosité. Parce que je ne peux pas m'empêcher de la

regarder et que ça ne me ressemble pas. Ma mère m'a inculqué le respect, sauf qu'elle a oublié de m'enseigner qu'il pouvait exister des filles comme celle-là, capables par leur seule présence de remettre en cause la plus belle éducation.

Une bonne minute s'écoule, peut-être deux. Je mange presque toutes mes frites tout en la regardant me regarder. Elle ne paraît pas fâchée, ni apeurée. Elle ne cherche même plus à cacher ses cicatrices.

Ses yeux se mettent soudain à descendre jusqu'à ma chemise, puis remontent sur mes bras, mes épaules, mon visage. Elle s'arrête sur mes cheveux.

– Tu étais où, ce matin ?

Question des plus inattendues. Je me fige. J'aurais juré qu'elle commencerait par demander pourquoi je m'étais immiscé dans sa vie privée. Je prends le temps d'avaler ce que j'ai dans la bouche, bois un peu d'eau, puis je m'essuie les lèvres avant de m'adosser à mon siège.

– Comment ça ?

Elle désigne mes cheveux :

– Tu es tout décoiffé.

Elle désigne ma chemise :

– Tu ne t'es pas changé depuis hier.

Elle désigne mes mains :

– Tes ongles sont propres.

Comment sait-elle que je porte la même chemise qu'hier ?

– Alors, continue-t-elle, pourquoi tu es parti si vite de l'endroit où tu as passé la nuit ?

Comment sait-elle que je suis parti en hâte ce matin ?

– Les gens négligents n’ont pas les ongles aussi nets que toi, déclare-telle. Ça va à l’encontre de la tache de moutarde sur ta chemise.

Je regarde l’endroit qu’elle m’indique ; effectivement, je n’avais pas vu cette tache.

– Ton burger est à la mayonnaise. Et comme on mange rarement de la moutarde au petit déjeuner, et que tu dévores ton repas comme si tu

n’avais rien avalé depuis hier, cette tache ne peut provenir que de ce que tu as mangé au dîner. Visiblement, tu ne t’es pas regardé dans la glace aujourd’hui, sinon, tu ne serais pas sorti les cheveux en bataille. Tu as pris une douche et tu t’es endormi sans te sécher la tête ?

Elle enroule ses longues mèches entre ses doigts.

– Parce que, poursuit-elle, quand on s’endort les cheveux mouillés, surtout aussi épais que les tiens, ils partent dans tous les sens et on ne peut plus les redresser à moins de les relaver. Alors, si ta frange est si emmêlée, c’est que tu dors sur le ventre.

Elle est détective, ou quoi ?

– Je… Bon, oui, je dors sur le ventre. Et j’étais en retard pour les cours, ce matin.

Elle hoche la tête, comme si elle s’en doutait.

Le serveur apparaît avec une assiette de saumon chaud et une carafe d’eau. Il ouvre la bouche comme pour parler à Fallon mais elle ne s’occupe pas de lui. Sans me quitter des yeux, elle lui dit juste un petit

« merci ».

Sur le point de s’éloigner, il s’arrête soudain, la dévisage, se tord les mains comme s’il bouillait de poser une question.

– Alors… euh… Donovan O’Neil ? C’est votre père ?

Elle lève sur lui un regard impénétrable.

– Oui, lâche-t-elle.

L’autre sourit et paraît se détendre.

– Eh ben ! C’est pas génial, ça ? Avoir Max Epcott pour père ?

Elle ne réagit pas. Rien dans son expression n’indique qu’elle ait pu entendre un million de fois ce genre de remarque. Je guette une réplique sarcastique car, à la façon dont elle a réagi aux commentaires ineptes de son père, ce pauvre serveur va prendre cher.

Mais non, elle pousse un bref soupir, s’arrache un sourire.

– C’est totalement surréaliste. Je suis la fille la plus gâtée du monde.

– Vous en avez de la chance !

Alors qu’il s’éloigne, elle se retourne vers moi.

– Quel genre de cours ? demande-t-elle.

Il me faut un moment pour digérer sa question tant j’en étais encore à analyser sa réponse délirante au serveur. J’ai presque envie de la relancer dessus, mais non ; elle doit préférer dire aux gens ce qu’ils veulent entendre plutôt que de les remettre à leur place. En plus, elle doit être la personne la plus loyale que je connaisse car, en ce qui me concerne, je ne suis pas sûr que j’aurais pu dire ça de cet homme s’il avait été mon père.

– De création littéraire.

Avec un sourire pensif, elle plante sa fourchette dans le poisson.

– Je savais que tu n’étais pas comédien.

Là-dessus, elle en prend une bouchée et, avant de l’avoir avalée, en prépare déjà une autre. Les minutes suivantes s’écoulent dans un silence religieux alors que nous mangeons. Je vide mon assiette, tandis qu’elle repousse la sienne encore à moitié pleine.

– Explique-moi, dit-elle en se penchant vers moi, pourquoi tu t’es cru obligé de

venir à mon aide en jouant les faux petits amis ?

Bon, elle m’en veut. J’aurais dû m’en douter.

– Je ne pensais pas que tu avais besoin d’aide. C’est plutôt moi qui ai parfois du mal à maîtriser mon indignation devant trop d’absurdité.

Elle hausse un sourcil.

– Il faut vraiment être un écrivain pour parler comme ça.

– Pardon, dis-je en riant. En fait, je voulais dire que je peux me comporter comme un parfait imbécile et que j’aurais mieux fait de m’occuper de mes affaires.

Elle pose sa serviette sur son assiette, hausse légèrement une épaule.

– Pas grave, répond-elle avec un petit sourire. C’était plutôt rigolo de voir mon père s’énerver comme ça. Et je n’étais encore jamais sortie avec un faux petit ami.

– Moi, je n’en ai même pas eu de vrai.

Elle jette un coup d’œil sur mes cheveux.

– Ça se voit. Je ne connais aucun gay capable de sortir de chez lui avec une tête pareille.

J’ai l’impression qu’elle s’en moque beaucoup plus qu’elle ne veut bien le laisser entendre. Elle aussi doit avoir droit à toutes sortes de commentaires sur son physique ; j’ai du mal à croire qu’elle soit du genre à accorder une grande importance à l’apparence des garçons.

En revanche, je dirais plutôt qu’elle me taquine ; pour un peu, j’aurais l’impression qu’elle veut flirter.

Bon, décidément, j’aurais dû quitter ce restaurant beaucoup plus tôt, mais cela fait partie des rares moments où je me félicite d’être le roi des mauvaises décisions.

Le serveur apporte l’addition ; sans me laisser le temps de payer, Fallon saisit la liasse de billets déposée par son père et la lui tend.

– Je vous apporte la monnaie, dit-il.

– Gardez-la.

Il débarrasse la table, sans plus rien laisser entre nous. Ce repas va bientôt s’achever et je ne sais pas trop comment réagir pour donner à cette fille l’envie de rester un peu plus longtemps. Elle doit partir pour New York, il y a des chances que je ne la revoie jamais. Je ne sais pas pourquoi, mais cette idée me serre le cœur.

– Alors, lance-t-elle, il est temps de rompre, non ?

Je réponds d’un éclat de rire sans aucun rapport avec mes pensées : est-elle pince-sans-rire ou dénuée de personnalité ? La distinction est mince entre les deux, pourtant je préfère penser qu’il s’agit de la première solution. Enfin, j’espère.

– Ça ne fait pas une heure qu’on se connaît et tu veux déjà me lâcher ?

Je suis tellement nul, comme petit ami ?

– Plutôt trop doué. Ça me fait drôle, pour tout dire. C’est là que tu vas briser mes dernières illusions en m’annonçant que tu as mis ma cousine enceinte alors qu’on faisait une pause ?

Je ne peux m’empêcher de rire encore. *Très pince-sans-rire*.

– Pas du tout ! Elle en était à son septième mois quand j’ai couché avec elle.

Un énorme éclat de rire me répond et, pour une fois, je suis assez content de mon humour lourdingue. Je ne vais pas laisser cette fille s’éloigner avant de lui avoir encore arraché trois ou quatre explosions du même genre.

À peu près calmée, elle jette un coup d’œil vers la porte.

– Tu t’appelles vraiment Ben ?

Je fais oui de la tête.

– Quel est ton plus grand regret dans la vie, Ben ?

Drôle de question, mais je la relève. Avec une fille pareille, rien ne devrait m'étonner, et tant pis si je n'ai jamais avoué à personne quel était mon plus grand regret. Je décide de mentir :

– Aucun. Je n'ai jamais éprouvé ce sentiment.

– Donc, tu es un type bien qui n'a jamais tué personne ?

– Jusque-là, non.

– Donc, si on passe un peu plus de temps ensemble aujourd'hui, tu ne vas pas m'assassiner ?

– Sauf en cas de légitime défense.

Elle prend son sac en riant, le passe sur l'épaule et se lève.

– Ouf, me voilà rassurée ! Si on allait s'éclater autour d'un dessert au Pinkberry ?

Je déteste les glaces et les yaourts.

Surtout les yaourts glacés.

Mais je m'empresse de saisir mon portable, mes clefs et de la suivre, où qu'elle veuille m'entraîner.

*

* *

– Comment peut-on vivre à Los Angeles depuis l'âge de quatorze ans sans avoir jamais mis les pieds dans un Pinkberry ?

Elle en paraît presque offensée. Ce qui ne l'empêche pas de se remettre à étudier les différents parfums.

– Tu as entendu parler de Starbucks, au moins ?

Je ris en désignant les oursons en gélatine. Le serveur en met une cuillerée dans mon bol.

– On peut presque dire que j'y vis. Je suis écrivain, n'oublie pas. C'est un rite de passage.

Elle me précède dans la file d'attente pour passer à la caisse, mais considère mon gobelet d'un air dégoûté.

– Beuh ! dit-elle. Tu ne vas pas manger que des garnitures ?

Elle me dévisage comme si je venais de tuer un chaton.

– Tu es sûr d'être humain ?

Je lui pousse l'épaule pour qu'elle me tourne encore le dos.

– Arrête de me gronder ou je te plante là avant qu'on ne se soit trouvé une table.

Je sors un billet de vingt dollars pour payer nos desserts. On se fraye un chemin à travers le restaurant bondé, mais sans trouver de table libre.

Alors elle se dirige vers la porte et je la suis dehors, jusqu'à un banc sur le trottoir. Elle s'y installe en tailleur, pose son bol sur ses genoux. Là, je m'aperçois qu'elle n'a pris aucune garniture.

Alors que je n'ai pris que ça.

– Je sais, dit-elle en riant. Jack Sprat ne pouvait pas manger gras…

– Sa femme ne pouvait pas manger maigre.

Elle sourit, porte une cuillerée à sa bouche, se lèche la lèvre inférieure.

Aujourd'hui, je me serais attendu à tout sauf à ça. Assis à côté de cette fille, à la regarder se délecter d'une glace, je déglutis pour m'assurer que je respire encore.

– Ainsi, tu es écrivain ?

Sa question me permet juste de redescendre sur terre.

– Disons que j'espère le devenir. Je n'ai encore rien publié, alors je ne suis pas sûr de pouvoir déjà dire que je le suis.

Elle se tourne complètement vers moi, s'accoude au dossier du banc.

– Pas besoin d'un chèque pour valifidier ta situation d'écrivain.

– Ça n'existe pas, « valifidier ».

– Tu vois ? Je ne le savais pas. Tu es donc bien écrivain. Chèque ou pas. *Ben l'Écrivain*. C'est comme ça que je penserai à toi, désormais.

– Et moi, comment est-ce que je devrai penser à toi ?

Elle réfléchit en mordillant le bout de sa cuillère.

– Bonne question, dit-elle. Je vis une période un peu éphémère.

– Alors, *Fallon l'Éphémère* ?

– Ça marche !

Elle se radosse au banc, étend les jambes devant elle.

– Raconte, qu'est-ce que tu voudrais écrire ? Des romans ? Des scénarios ?

– De tout, j'espère. Je ne me fixe aucune limite. À dix-huit ans, il faut tout essayer, mais je suis très attiré par les romans. Et la poésie.

Elle laisse échapper un petit soupir avant d'avaler une autre bouchée.

Mais on dirait que ma réponse l'a rendue triste.

– Et toi, Fallon l'Éphémère ? Quel est le but de ta vie ?

Elle me jette un regard en coin.

– On parle des buts ou des passions de la vie ?

– Ça ne fait pas une grosse différence.

– Oh si ! Énorme. Ma passion, c’est la comédie, mais pas le but de ma vie.

– Pourquoi ?

Elle fronce les sourcils, se détourne vite et se met à remuer son yaourt glacé. Cette fois, son corps tout entier accompagne son soupir, comme si elle s’effondrait.

– Tu sais, Ben, j’apprécie ta gentillesse depuis qu’on forme un couple, mais pas besoin d’en rajouter. Mon père n’est plus là pour nous voir.

Cette fois, c’est moi qui m’immobilise. Je n’en reviens pas que notre conversation ait pris un tour si négatif.

– Ça veut dire quoi, au juste ?

Après un dernier coup de sa cuillère, elle jette son gobelet dans la poubelle voisine puis se retourne vers moi.

– Tu ne sais vraiment pas ce qui m’est arrivé ou tu fais semblant ?

Impossible de déterminer à quel épisode elle fait allusion.

– Attends, tu m’expliques ?

Encore un soupir. Je ne crois pas avoir jamais fait autant soupirer une fille. Et ça ne me met pas à l’aise du tout. On se demanderait plutôt ce que j’ai pu faire de mal.

– J’ai eu beaucoup de chance à quatorze ans, dit-elle le regard dans le vide. J’ai obtenu le rôle principal dans une série pour ados genre Sherlock Holmes rencontre Nancy Drew **1**, et qui s’appelait *Détective*. Ça a duré un an et demi et ça commençait à vraiment bien marcher. Jusqu’à ce qu’il m’arrive ceci.

Elle montre son visage.

– Mon contrat a été annulé. On m’a remplacée et je n’ai plus rien joué depuis. C’est ce que je voulais dire quand je parlais des buts et des passions. La comédie

est ma passion mais, comme l’a dit mon père, je n’ai plus les moyens d’en faire le but de ma vie. Alors j’espère m’en trouver bientôt un autre, à moins qu’un miracle ne se produise à New York.

Je ne vois absolument pas comment réagir à ça. Elle me regarde, guette ma réponse, mais je ne trouve rien du tout et je finis par avouer :

– Je ne suis pas très doué pour improviser des discours de motivation.

Parfois, la nuit, je retranscris les conversations échangées dans la journée, mais je les adapte de façon qu’elles reflètent tout ce que j’aurais aimé pouvoir dire sur le moment. Voilà, je voudrais juste que tu saches que, ce soir, j’écrirai une réponse magnifique qui te motivera pour la vie.

Laissant tomber la tête sur son bras, elle se met à rire.

– C’est de loin la plus belle réponse que j’aie obtenue sur ce sujet.

À mon tour, je jette mon gobelet dans la poubelle, derrière elle, ce qui m’oblige à me rapprocher plus que jamais. Je la regarde dans les yeux avant de contempler sa bouche.

– C’est à ça que servent les petits copains, dis-je en commençant à reculer.

Normalement, je n’y réfléchis pas à deux fois avant de me mettre à flirter avec une fille. Je fonce. Mais là, Fallon me dévisage comme si je

venais de commettre une faute cardinale. Du coup, je me demande si je n’ai pas interprété de travers cette vibration qui semblait nous attirer l’un vers l’autre.

Je recule complètement sans toutefois me détourner de son regard contrarié. Elle tend l’index vers moi.

– Là, dit-elle. Tu vois ? C’est exactement de cette merde dont je parlais.

Comme je ne vois pas à quoi elle fait allusion, je marche sur des œufs.

– Tu crois que j’essaie de flirter avec toi pour te mettre plus à l’aise ?

– Ce n’est pas ça ?

Elle est sincère ? Personne n’essaie donc jamais de flirter avec elle ? À

cause de ses cicatrices, ou du sentiment d’insécurité qu’elle en tire ? Les garçons qu’elle fréquente ne sont quand même pas aussi creux que ça. Ou alors je vais être gêné au nom de tous les hommes. Parce qu’une fille comme elle devrait les repousser les uns après les autres, sans avoir à s’interroger sur leurs motivations.

Les dents serrées, je cherche comment formuler ma réponse. Bien entendu, ce soir, en repensant à ce moment, je trouverai toutes sortes de reparties géniales. Mais là… impossible de me tirer d’affaire.

Au fond, le mieux serait sans doute de me montrer honnête. Disons, presque honnête. Il semble que ce soit le meilleur moyen de communiquer avec cette fille car elle a l’air de détecter toutes les foutaises comme si on les portait écrites sur le front.

À présent, c’est moi qui pousse un soupir.

– Tu veux savoir à quoi j’ai pensé en te voyant pour la première fois ?

Elle penche la tête de côté.

– Quand tu m’as vue pour la première fois ? Autrement dit, il y a tout juste une heure ?

Je préfère ne pas relever son cynisme.

– La première fois que tu es passée devant moi – avant que je ne débarque au milieu du déjeuner avec ton père –, j’ai admiré tes fesses alors que tu t’éloignais de ta place. Je ne pouvais pas m’empêcher de me

demander quelle sorte de culotte tu portais. Je n’ai plus pensé à rien d’autre pendant que tu étais aux toilettes. Est-ce que tu préférais les strings ? Ou rien du tout ? Parce que je ne vois pas une trace sous ton jean.

Avant de te voir revenir, j’ai paniqué car je n’étais pas sûr de vouloir voir ton visage. Je t’avais entendue parler et je savais déjà que ta personnalité m’attirait. Mais ton visage ? On dit toujours qu’il ne faut pas juger un livre à sa couverture, mais suppose que tu en lises un sans l’avoir regardée d’abord ? Et que tu aimes vraiment le contenu ? Bien sûr qu’en le refermant tu iras ensuite la voir en

espérant qu’elle soit plutôt jolie. Tu garderais un livre que tu adores avec une couverture pourrie ?

Elle pose vivement les yeux sur ses genoux, tandis que je continue :

– Quand tu es revenue, j’ai d’abord remarqué tes cheveux. Ils me rappelaient la première fille que j’ai embrassée. Elle s’appelait Abitha. Elle avait des cheveux extraordinaires qui sentaient la noix de coco, alors je me suis demandé si ce n’était pas le cas des tiens aussi. Et je me suis aussi demandé si tu embrassais comme elle, parce qu’elle fait toujours partie de mes meilleurs souvenirs. Ensuite, ce sont tes yeux que j’ai admirés. Tu étais encore à plusieurs mètres de moi, pourtant, tu me regardais, comme si tu ne comprenais pas ce que je cherchais.

Petit à petit, je me suis senti mal à l’aise car, comme que tu me l’as déjà fait remarquer, je ne m’étais pas coiffé. Je ne savais pas trop quelle idée tu pouvais te faire de moi ni si tu aimais ce que tu voyais. C’était l’impression initiale que tu avais de moi et je n’étais pas sûr qu’elle soit très positive.

Tu arrivais presque à hauteur de mon box quand mes yeux se sont posés sur tes joues, sur ton cou. Là, j’ai découvert tes cicatrices et tu as baissé la tête, puis tes cheveux ont à peu près couvert tout ton visage. Et tu sais ce que j’ai pensé à ce moment-là, Fallon ?

Elle me regarde fixement et je sens qu’elle n’a pas trop envie que je le dise. Elle croit savoir ce que j’ai pensé à ce moment-là, alors qu’elle n’en a pas la moindre idée.

– J’étais soulagé, dis-je. Parce qu’il t’a suffi d’un léger mouvement pour me faire piger que tu étais mal à l’aise… et j’ai compris – puisque tu ne te rendais pas compte à quel point tu étais une vraie bombe – que j’avais une chance avec toi. Alors je t’ai souri. Parce que j’espérais qu’en jouant correctement mes cartes, je finirais par découvrir quel sous-vêtement tu portais sous ton jean.

Et là, on dirait que l’univers décide de se taire. Pas une voiture qui passe. Pas un oiseau qui chante. Le trottoir complètement désert. Voilà les dix secondes les plus longues de ma vie, tandis que j’attends la réponse de Fallon. Assez longues pour me donner envie de remballer mon compliment, au lieu de m’être épanché ainsi.

Elle s’éclaircit la gorge, détourne les yeux de moi, s’appuie au dossier pour se lever.

Je ne bouge pas. Je la regarde, anxieux d’apprendre si ce n’est pas là qu’elle aura décidé de finalement rompre cette prétendue relation.

Elle inspire longuement avant d’annoncer :

– J’ai encore plein d’affaires à emballer. Un vrai copain proposerait aussitôt de m’aider, tu sais ?

– Tu veux que je t’aide à te préparer ?

Elle hausse nonchalamment une épaule.

– D’accord.

1. *Nancy Drew* est un film, sorti en 2007, mettant en scène une adolescente qui mène des enquêtes. Elle est inspirée d’Alice Roy, un personnage d’une série de romans écrits par le collectif Caroline Quine, et intitulée *Alice détective*.

Fallon

Ma mère est mon héroïne. Mon modèle. La femme que je voudrais devenir. Elle a supporté mon père pendant sept ans. Une femme capable de ça mérite une médaille d’honneur.

Quand on m’a proposé le rôle principal de *Détective*, à l’âge de quatorze ans, elle avait ses réserves. Elle n’aimait pas voir mon père se pavaner sous les projecteurs de sa célébrité, elle détestait l’homme qu’il était devenu. Elle disait toujours qu’avant c’était quelqu’un d’adorable.

Mais le succès lui était monté à la tête et elle ne le supportait plus. Elle disait que l’année 1993 avait marqué la fin de leur couple, le début de la renommée pour lui, et la naissance de leur premier et dernier enfant : moi.

Si bien qu’elle avait fait son possible pour que je ne vive pas de telles choses en devenant comédienne. Ma carrière à Los Angeles s’annonçait déjà prometteuse, alors que je n’étais qu’au seuil de l’âge adulte. Le meilleur moyen de perdre pied avec la réalité. C’est arrivé à bien de mes amis.

Mais ma mère veillait au grain. Chaque jour, dès que le réalisateur lançait le clap de fin, je devais rentrer faire mes devoirs et aider maman à la maison. Je ne dis pas qu'elle était stricte. Simplement, elle me traitait comme une enfant normale, même si je commençais à devenir célèbre.

Ainsi, elle ne m'a pas laissée sortir avec un garçon avant l'âge de seize ans. Si bien qu'après mon seizième anniversaire, je suis sortie trois fois,

avec trois garçons différents. C'était marrant. Il y a d'abord eu deux partenaires avec qui j'avais pu flirter dans les vestiaires. Quant au troisième, c'était le frère d'une de mes amies. Et peu importait avec qui je me trouvais, que je m'amuse ou non, ma mère me répétait la même chose chaque fois que je rentrais : surtout ne pas tomber amoureuse avant d'atteindre l'âge où l'on commence à se connaître. D'ailleurs, elle me le dit encore, alors que je ne sors plus avec personne.

Après son divorce, elle s'était gavée de manuels de développement personnel. Elle lisait tout ce qu'elle trouvait sur l'éducation des enfants, le mariage, la réussite de sa vie de femme. À travers tous ces livres, elle a conclu que les filles changeaient plus entre seize et vingt-trois ans qu'à aucun autre moment de leur existence. Aussi estime-t-elle que je ne devrais pas passer ces années à aimer un garçon, car elle craint que ça ne m'empêche de m'aimer.

Elle a rencontré mon père quand elle avait seize ans, pour le quitter à vingt-trois ; j'en conclus que son expérience personnelle n'est pas étrangère à la détermination de ces limites. Mais, étant donné que je n'ai que dix-huit ans et ne compte pas me marier pour le moment, il ne m'est que plus facile de suivre ses conseils. C'est bien le moins.

Malgré tout, je trouve rigolo qu'elle estime encore qu'il existe un âge magique où une femme finit par réaliser ses rêves. Je dois pourtant reconnaître qu'elle est l'auteure d'une de mes citations préférées :

« Tu ne trouveras jamais ta voie si tu te laisses guider par quelqu'un d'autre. »

Ma mère n'est pas célèbre. Elle n'a pas poursuivi de carrière extraordinaire. Elle n'a même pas épousé l'amour de sa vie. Mais elle a toujours…

Raison.

Et c’est pourquoi, jusqu’à preuve du contraire, j’écouterai tout ce qu’elle me dira, que ça me paraisse absurde ou non. Jamais elle ne m’a donné de mauvais conseils ; aussi, bien que Benton James Kessler semble carrément sorti d’une de ces romances que j’empile sur l’étagère de ma

chambre, il n’a pas la moindre chance de me voir le suivre, du moins pour les cinq années à venir.

Ce qui ne veut pas dire pour autant que je n’ai pas envie de lui sauter dessus et de l’embrasser partout au beau milieu de la rue, de le chevaucher, de lui enfoncer ma langue jusqu’au fond de la gorge… Parce que j’ai de plus en plus de mal à me retenir depuis qu’il a déclaré me trouver belle.

Non, minute.

Une vraie bombe, voilà ses termes exacts.

Et s’il me semble un peu trop beau pour être vrai, sans doute bourré de défauts et de tics énervants, je bous d’envie de finir la journée avec lui.

Après tout, qui sait ? Bien que je parte m’installer à New York, je pourrai peut-être encore le chevaucher et enfoncer ma langue dans sa gorge.

En me réveillant, ce matin, je croyais que j’allais passer une des journées les plus pénibles de ces deux dernières années. Qui aurait cru que cet anniversaire du pire jour de ma vie pourrait s’achever sur une note positive ?

Je lui donne le code d’entrée de mon immeuble :

– Douze, trente-cinq, dièse.

Il abaisse sa vitre et tape la combinaison sur le clavier. J’étais venue en taxi pour ce déjeuner avec mon père et Ben a proposé de me ramener.

Je lui montre une place libre sur le parking et il s’y gare, à côté de la voiture de ma coloc. On sort au même moment et on se retrouve devant le capot.

– Il faut que je te prévienne de quelque chose avant d’entrer, lui dis-je.

Il examine le bâtiment puis se tourne vers moi, l’air mal à l’aise.

– Ne me dis pas que, dans la vraie vie, tu as un petit copain…

– Non, rassure-toi ! Ma coloc s’appelle Amber et elle va sans doute te bombarder de millions de questions, étant donné que ce sera la première fois que j’amènerai un garçon dans l’appart.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne me gêne pas du tout de lui dire ça.

Il me passe un bras sur l’épaule et on se dirige vers l’entrée.

– Si tu veux me présenter comme un simple ami, tu auras du mal. Je n’ai pas du tout l’intention de faire comme si, devant ta coloc.

Je le conduis en riant jusqu’à mon appartement, m’apprête à frapper mais finis par actionner directement la poignée. J’y suis encore chez moi pour quelques heures.

Le bras de Ben quitte mon épaule pour me laisser passer devant lui. Je jette un coup d’œil dans le salon et finis par trouver Amber dans la cuisine avec son petit ami. Elle sort avec Glenn depuis plus d’un an, maintenant, et, si aucun des deux ne m’en a rien dit, je suis persuadée qu’à l’instant où je quitterai l’appartement, ce soir, il viendra s’y installer. Elle écarquille les yeux en apercevant Ben derrière moi.

– Salut ! dis-je aimablement.

Comme s’il n’y avait rien d’extraordinaire à ce que j’amène ce beau mec dont je ne lui avais jamais parlé.

Elle le suit des yeux et finit par répondre :

– Salut. Qui êtes-vous ?

Puis elle se tourne vers moi :

– Qui est-ce ?

Il s’avance vers elle :

– Benton James Kessler, lance-t-il en leur serrant la main l’un après l’autre. Mais

appelez-moi Ben.

Puis il me repasse le bras sur l’épaule :

– Je suis le copain de Fallon.

J’éclate de rire, mais je suis bien la seule. Glenn l’examine des pieds à la tête.

– Copain ? répète-t-il. Il sait que tu déménages à New York ?

– Oui. Il l’a su dès l’instant où on s’est connus.

Amber hausse un sourcil.

– C’est-à-dire quand ?

Elle a l’air sceptique. Étant donné que je lui dis toujours tout, je pouvais difficilement omettre le copain.

– Oh là ! marmonne Ben en m’interrogeant du regard. Ça fait combien de temps, maintenant, ma chérie ? Une… deux heures ?

– Deux au maximum.

Visiblement, elle voudrait déjà tout savoir et bout d’impatience à l’idée de devoir attendre le départ de Ben avant que je lui raconte quoi que ce soit.

– On va dans ma chambre, dis-je sans autre commentaire.

Ben leur adresse un bref salut de la main, détache son bras de mon épaule pour entrelacer ses doigts avec les miens.

– Ravi d’avoir fait votre connaissance. J’accompagne Fallon parce que je veux voir quel genre de culotte elle porte.

Si Amber en reste bouche bée, Glenn se met à rire. Je secoue le bras de Ben, un peu choquée qu’il ait poussé la plaisanterie jusque-là.

– Non, tu m’accompagnes pour m’aider à faire mes bagages.

Il m’adresse une petite moue, je lui fais une grimace, et nous partons tous les

deux vers ma chambre.

Voilà plus de deux ans qu'Amber et moi sommes amies. À la fin de nos études secondaires, on s'est installées ensemble dans cet appartement.

Cela ne fait donc que six mois que j'habite ici, et ça me donne l'impression d'avoir juste eu le temps de défaire mes affaires pour les rempaqueter aussitôt.

Une fois dans ma chambre, Ben ferme la porte derrière lui et commence par inspecter les lieux. Je lui laisse le temps de fouiner un peu tandis que j'ouvre ma valise. L'appartement où je m'installe à New York est déjà meublé, donc je n'ai plus que mes habits à emporter. Tout le reste est parti chez maman.

– Tu aimes lire ? me demande-t-il.

En me redressant, je m'aperçois qu'il était en train de feuilleter mes livres sur mes étagères.

– Oui, beaucoup. Dépêche-toi d'écrire ton bouquin, parce qu'il fait déjà partie de ma PAL.

– Ta PAL?

– Ma Pile À Lire.

Il en sort un, regarde la quatrième de couverture.

– Désolé, marmonne-t-il, mais je ne crois pas que tu vas aimer mon style.

Il le remet à sa place. En sort un autre.

– Tu as l'air d'aimer les romans d'amour, et ce n'est pas du tout mon truc.

Je cesse de plier mes tee-shirts pour marmonner :

– Non. Je t'en prie, ne me dis pas que tu fais partie de ces prétentieux qui jugent les gens aux livres qu'ils aiment.

– Pas du tout ! assure-t-il. C'est juste que je suis incapable d'écrire un roman d'amour. À dix-huit ans, on n'est pas trop expert en la matière.

Je m’adosse à la porte de la penderie.

– Tu n’as jamais été amoureux ?

– Si, mais pas au point d’en faire tout un roman.

– Parce que tu crois que Stephen King s’est fait assassiner par un clown, dans la vraie vie ? Ou que Shakespeare a avalé une fiole de poison ? Évidemment que non. Ce n’est pas pour rien qu’on appelle ça de la fiction. Tu dis n’importe quoi.

Il s’est installé sur le lit et, en le voyant ainsi, je sens mes joues s’empourprer. J’ai presque envie de lui demander de s’envelopper dans les draps afin de sentir son odeur cette nuit quand je m’endormirai. Jusqu’à ce que je me souvienne que je ne m’y coucherai plus puisque je serai dans le vol pour New York. Alors je me retourne vers la penderie pour que Ben ne devine pas à quel point je me sens gênée.

Il part d’un petit rire.

– Tu penses à des trucs salaces…

– Pas du tout !

– Fallon. Ça fait deux heures qu’on sort ensemble, maintenant. Je lis en toi comme dans un livre ouvert et là, je dirais que c’est un livre érotique.

Tout en détachant des chemises de leurs cintres, je les entasse par terre sans trop savoir encore comment je vais les disposer dans ma valise.

D’un coup d’œil en coin, je vois Ben qui me regarde, les mains derrière la tête. Bon, je ne m’attendais pas vraiment à ce qu’il m’aide, parce qu’il risquerait de me déranger plutôt qu’autre chose. En même temps, je suis contente de constater qu’il s’intéresse à ce que je fais.

Durant le trajet, alors qu’il m’amenait ici, j’avais décidé de ne pas l’interroger sur ses arrière-pensées. Bien entendu, mon côté anxieux se demande encore comment un mec pareil peut s’intéresser à une fille comme moi mais, chaque fois que cette idée me traverse l’esprit, je me rappelle notre conversation sur le banc. Et je me dis que tout ce qu’il m’a raconté paraissait authentique – quelque part, il me trouve vraiment attirante. Franchement, est-ce que ça compte dans le

grand ordre de l’univers ? Je pars à l’autre bout du continent, ce qui va se passer dans les prochaines heures ne risque pas d’influer sur ma vie d’une façon ou d’une autre. Qu’est-ce que ça peut faire si ce type a envie de me baiser ? Je préférerais qu’il ne cherche rien d’autre. C’est la première fois en deux ans que quelqu’un me donne l’impression d’être désirable, alors je ne vais pas me culpabiliser d’en tirer du plaisir.

Tandis que je me rends vers la coiffeuse, je l’entends composer un numéro sur son téléphone. Je m’efforce de ne faire aucun bruit.

– Je voudrais réserver pour deux, ce soir à dix-neuf heures.

Un silence palpable s’ensuit et j’attends qu’il continue. Depuis deux heures, mon cœur palpite comme jamais depuis deux mois.

– Benton Kessler. K-E-S-S-L-E-R.

Silence.

– Parfait. Merci beaucoup.

Silence.

Je fouille dans un tiroir mine de rien, tout en priant intérieurement que ce soit bien moi qu’il compte emmener à ce dîner. Je l’entends remuer sur le lit, puis se lever ; je le vois venir vers moi, le sourire aux lèvres.

– C’est ton tiroir de sous-vêtements ?

Joignant le geste à la parole, il sort une culotte que je lui arrache des mains pour la jeter dans ma valise.

– Pas touche ! lui dis-je.

– Si tu emportes des sous-vêtements, ça signifie que tu ne te balades pas à poil sous ton pantalon. Alors, en procédant par élimination, j’en ai conclu que tu portais actuellement un string. Il ne me reste qu’à en trouver la couleur.

Je jette le contenu du tiroir dans la valise.

– Il va te falloir un peu plus que ce baratin pour que je te montre ma culotte, Ben l'Écrivain !

– Ah oui ? s'esclaffe-t-il. Quoi, par exemple ? Un dîner élégant ? Parce qu'il se trouve que je viens de réserver au Château Marmont pour ce soir, dix-neuf heures.

– Pas possible !

Je me retourne vers la penderie pour lui cacher mon large sourire.

Ouf ! Dieu merci, il m'invite à dîner ! Puis je suis prise d'un doute. *Qu'est-ce que je vais bien pouvoir porter ? La dernière fois que j'ai eu un rendez-vous, mes seins n'avaient pas fini de pousser !*

– Fallon O'Neil ? lance-t-il derrière moi. Tu veux bien sortir avec moi ce soir ?

Dans un soupir je contemple mes vêtements ternes.

– Qu'est-ce que je vais bien pouvoir porter au Château ?

Je l'interroge du regard et il me répond d'une grimace.

– Tu aurais préféré le Chipotle **1** ou un truc de ce genre ?

Dans un grand rire, il me pousse vers l'intérieur de la penderie, examine les tenues qui sont encore pendues.

– Trop long, commente-t-il d'abord. Trop moche. Trop ordinaire. Trop habillé.

Finalement, il en choisit une, une robe noire que j'avais l'intention de jeter depuis le jour où ma mère me l'avait achetée.

Elle m'offre toujours des vêtements dans l'espoir que je vais les porter.

Des vêtements qui ne couvrent pas mes cicatrices.

Je lui arrache la robe des mains, la remets à sa place. J'en sors une autre, à manches longues.

– J'aime bien celle-là.

Mais il insiste, reprend la robe noire.

– Seulement, moi, je veux que tu portes celle-ci.

– Pas question, je préfère l'autre.

– Non. Je t'invite à dîner, je peux choisir ce que je vais voir pendant qu'on mangera.

– Dans ce cas, c'est moi qui t'invite et je mets la robe que je veux.

– Et moi je te pose un lapin et vais au Chipotle.

– Là, j'ai l'impression qu'on a notre première dispute de couple.

Il me tend en souriant la robe qu'il préfère.

– Si tu acceptes de la porter ce soir, on peut s'envoyer en l'air vite fait dans cette penderie.

Il est incorrigible. Mais je ne mettrai pas cette fichue robe, quitte à jouer la carte de la franchise.

– Écoute, ma mère me l'a achetée l'année dernière, dans une de ses périodes « Aidons Fallon ». Mais elle ne se rend pas compte à quel point je me sens mal à l'aise dedans. Alors ne me demande plus de la porter, parce que je suis beaucoup mieux dans des habits qui découvrent moins ma peau. Je n'aime pas mettre les gens mal à l'aise et, si je porte des trucs comme ça, ils auront du mal à me regarder.

Il se détourne, les dents serrées.

– D'accord, dit-il en laissant retomber la robe.

Enfin !

– Mais c'est de ta faute si les gens se sentent mal à l'aise en te regardant.

J'en reste le souffle coupé. Tout d'un coup, il me rappelle mon père. Je ne vais pas mentir. Ça fait mal. Je m'éclaircis la gorge.

– Ce n’est pas gentil de dire ça.

Il se rapproche de moi. Mon placard est déjà assez petit. Pas la peine qu’il m’y coince davantage. Surtout après avoir dit quelque chose d’aussi

blessant.

– C’est la vérité, insiste-t-il.

Je ferme les yeux, parce que c’est ça ou contempler cette bouche d’où sortent des paroles aussi désagréables.

J’inspire une bouffée d’air pour me calmer mais m’interromps net quand il passe la main dans mes cheveux. Ce contact inattendu me force à fermer les paupières un peu plus fort. Je me sens tellement bête de ne pas le mettre dehors une bonne fois pour toutes ou, au moins, de le faire sortir de cette penderie. Mais, pour une raison ou pour une autre, je n’arrive ni à bouger ni à parler. Ni même à respirer.

Il écarte quelques mèches de mon front, les rassemble au sommet de ma tête.

– Tu portes tes cheveux comme ça parce que tu ne veux pas que les gens te voient trop. Tu portes des manches longues et des cols fermés parce que tu crois que ça t’aidera. Mais ça ne sert à rien.

Là, je subis chacune de ses paroles comme un petit coup de poing dans l’estomac. Je dégage mon visage de ses mains mais garde les yeux clos. J’ai peur de me remettre à pleurer, et j’ai versé assez de larmes pour ce stupide anniversaire.

– Ce ne sont pas tes cicatrices qui mettent les gens mal à l’aise, Fallon.

C’est ton attitude qui leur donne l’impression qu’il ne faut pas te regarder.

Et, crois-moi, tu es le genre de personne qu’on aime regarder.

Ses doigts m’effleurent la joue et je me sens frémir.

– Et tes lèvres. Les hommes les regardent parce qu’ils aimeraient les goûter, et les femmes parce qu’elles sont jalouses : si elles les avaient toutes de cette couleur, elles pourraient se passer de rouge.

Je laisse échapper une sorte de rire amer mais n’ose toujours pas le regarder. Je me sens complètement paralysée, à me demander où il va me toucher maintenant. Ce qu’il va bien pouvoir dire.

– Et je n’ai rencontré qu’une seule autre fille aux cheveux aussi longs et beaux que les tiens, mais je t’ai déjà parlé d’Abitha. Donc tu sais qu’elle ne t’arrive pas à la cheville, même si elle embrasse très bien.

Sa main repousse mes mèches derrière l’épaule. Il se tient assez près pour voir ma poitrine monter et descendre un peu trop vite, un peu trop fort. Mais j’ai maintenant tant de mal à respirer que je me sens comme flotter dans les airs.

– Fallon, reprend-il en me soulevant le menton.

Quand je rouvre les yeux, il est beaucoup plus près de moi que je ne le croyais, et il me contemple d’un air lourd de sous-entendus.

– Tout le monde a envie de te regarder. Crois-moi, j’en fais partie.

Mais si tout en toi crie « Détournez les yeux », c’est ce qu’on finit par faire.

La seule personne qui se préoccupe de ces quelques cicatrices sur ton visage, c’est toi.

Je ne demanderais qu’à le croire. Si je pouvais le croire, alors ma vie signifierait beaucoup plus pour moi qu’en ce moment. Si je le croyais, peut-être que je n’aurais pas un tel trac à l’idée de repasser des auditions.

Peut-être que je ferais exactement ce que ma mère estime qu’une fille devrait faire à mon âge : découvrir qui je suis vraiment. Cesser de me cacher à moi-même.

Dire que je ne m’habille pas pour le plaisir mais avant tout en imaginant ce que les autres aimeraient me voir porter…

Les yeux de Ben rôdent sur mon chemisier et je me rends compte qu’il a autant de mal à respirer que moi. Il se met à ouvrir le bouton de mon col, avec des gestes lents, puis descend sur le deuxième. J’ai presque l’impression qu’il est en train de trembler.

Je ne sais pas ce qu'il fait mais je suis terrifiée à l'idée qu'il va être la première personne à voir ce qu'il y a sous ce chemisier. Je suis totalement incapable de lui dire d'arrêter.

Il attaque maintenant le troisième bouton, non sans avoir relevé les yeux vers les miens. Il a l'air au moins aussi effrayé que moi. Nos regards restent fixés l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'il atteigne le dernier bouton.

On ne voit apparaître qu'un peu de peau dans l'ouverture, donc je ne me sens pas encore trop dénudée. Mais ça ne va pas tarder, parce qu'il porte les deux mains sur le col. Je referme aussitôt les yeux.

Je ne veux pas voir l'expression de son visage quand il découvrira à quel point mon corps a été brûlé. Presque tout le côté gauche, pour être exacte. Ce qu'il voit, quand il regarde ma joue, n'est rien comparé à ce qu'il va découvrir sous mon chemisier.

Je sens les pans s'ouvrir et j'ai du mal à retenir mes larmes. Ce n'est surtout pas le moment de s'émouvoir, mais on ne commande pas toujours l'arrivée de ses pleurs.

Ben respire de plus en plus fort, réprime un violent soupir dès qu'il a détaché tous les boutons. J'ai envie de le virer de la penderie, de fermer la porte pour mieux m'y cacher. D'un autre côté, c'est exactement ce que je fais depuis deux ans. Aussi, pour des raisons que je n'arrive pas à m'expliquer, je ne lui demande pas d'arrêter.

Ben glisse l'étoffe sur mes épaules, puis sur mes bras, jusqu'à ce que le chemisier glisse au sol. Je sens ses mains prendre les miennes mais je n'ose plus bouger car je sais exactement ce qu'il voit en ce moment.

Il soulève mes poignets à l'instant où les premières larmes coulent le long de mes joues. Ce qui ne semble pas le décontenancer. Je frémis de tout mon corps alors qu'il glisse les mains jusqu'à mes coudes. Puis il marque une pause. Je n'ose pas rouvrir les yeux.

Je sens son front se poser doucement sur le mien et une seule chose me rassure : il respire aussi fort que moi.

Ma gorge se noue quand ses doigts attaquent le haut de mon jean.

Ça va trop loin.

Trop loin, trop loin, trop loin ; pourtant, c'est à peine si je parviens à retenir mon souffle quand il ouvre le bouton, parce que, autant j'ai envie qu'il s'arrête, autant j'ai l'impression qu'il ne me déshabille pas pour le plaisir. Je ne sais pas vraiment ce qu'il fait mais je suis trop figée pour poser la question.

Respire, Fallon. Respire. Tes poumons ont besoin d'air.

Il garde son front appuyé contre le mien, et je sens son souffle effleurer ma bouche. J'ai l'impression qu'il ne regarde que ses mains en train d'ouvrir ma fermeture éclair.

Après quoi, il passe les paumes entre mon jean et mes hanches – d'un geste assez anodin, comme s'il se fichait de sentir les cicatrices sur mon côté gauche. Il descend le jean sur mes cuisses puis se penche lentement à mesure qu'il le glisse le long de mes jambes. Son souffle arrive sur ma poitrine, s'arrête sur mon ventre, sans que ses lèvres touchent jamais ma peau.

Lorsque mon jean se retrouve à mes pieds, je l'écarte tranquillement.

Je ne sais pas ce qui se passe ensuite. Qu'est-ce qui se passe ensuite ?

Qu'est-ce. Qui se passe. Ensuite ?

Les yeux toujours clos, je ne sais plus si Ben est encore debout ou agenouillé ou en train de partir.

– Lève les bras, me dit-il.

En fait, il est tellement près que ça me fait rouvrir les paupières sans le vouloir. Il se tient juste en face de moi, brandissant la robe qu'il a jetée au sol un peu plus tôt.

Je ne m'attendais absolument pas à lui voir une telle expression, un regard aussi brûlant, sauvage, comme s'il devait faire appel à toute sa volonté pour ne pas m'arracher mes derniers vêtements.

Il s'éclaircit la gorge.

– S’il te plaît, lève les bras, Fallon.

Je les lève et il passe la robe au-dessus de ma tête, la glisse sur mon corps. Une fois qu’elle est bien en place, il relève mes cheveux pour les laisser tomber dans mon dos. Puis il recule, m’examine des pieds à la tête.

– Une vraie bombe, murmure-t-il d’une voix cassée. Et rouge.

Rouge ?

Non, elle est noire, cette robe !

– Ta culotte, précise-t-il.

J’éclate de rire, du moins j’essaye, mais c’est un piaillement d’oiseau qui m’échappe. Et puis je me rends compte que les larmes continuent d’inonder mes joues, alors j’essaie de les essuyer en hâte, seulement il en coule d’autres.

J’ai du mal à croire qu’il m’ait déshabillée juste pour me prouver que cette robe m’allait. Dire que je l’ai laissé faire ! À présent je comprends ce qu’il voulait dire en expliquant qu’il avait du mal à maîtriser son indignation devant trop d’absurdité. Il estime que j’ai tort de tant manquer d’assurance et il a voulu me le prouver.

Il revient vers moi pour me prendre dans ses bras. Tout en lui me paraît si réconfortant, si doux que je ne sais comment réagir. Une main sur mes reins, il appuie mon visage contre son torse. Et là, je me mets à rire devant mes larmes idiotes. Quelle fille éclate en sanglots quand un garçon la déshabille pour la première fois ?

– Là, je bats un record, observe-t-il en m’éloignant assez pour pouvoir me regarder dans les yeux. Faire pleurer ma copine quand je la connais depuis moins de trois heures.

Je ris encore, me blottis contre lui, l’étreins. Si seulement il avait été là quand je me suis réveillée à l’hôpital, il y a deux ans ! Pourquoi a-t-il fallu que j’attende deux longues années avant de retrouver un semblant d’assurance ?

Il me faut encore deux minutes pour reprendre le contrôle de mes émotions mais je finis par me calmer assez pour me rendre compte qu’il ne sent pas trop bon

avec cette chemise qu’il porte depuis deux jours.

Je recule, me passe les doigts sous les yeux. Je ne pleure plus mais je suis sûre que mon mascara a coulé partout.

– Je ne porterai cette stupide robe qu’à une condition : tu rentres d’abord chez toi prendre une douche.

Son sourire s’élargit :

– J’en avais bien l’intention.

On reste encore un moment dans les bras l’un de l’autre, jusqu’à ce que je ne puisse plus supporter de rester davantage devant ce placard. Le prenant par les épaules, je le pousse vers la chambre.

– Reviens dans deux heures, lui dis-je. Je serai prête et je t’attendrai.

Il se dirige vers la porte, s’arrête devant.

– J’aimerais que tu te fasses un chignon pour ce soir.

– Ne profite pas de la situation.

Il se met à rire :

– C’est fait pour ça.

– Va prendre ta douche ! Et rase-toi, pendant que tu y es.

Il ouvre la porte, met un pied dehors.

– Me raser ? Parce que tu as l’intention de poser tes jolies lèvres sur mon visage, ce soir ?

– File !

Mon éclat de rire ne m’empêche pas d’entendre ce qu’il dit alors à Amber et Glenn, dans le salon :

– Elle est rouge. Sa culotte !

1. Chipotle est une chaîne de restauration rapide américaine spécialisée dans la nourriture mexicaine.

Ben

Mais qu'est-ce que je fous ?

Elle déménage à New York. On va dîner ensemble. Un point c'est tout.

Mais, franchement, qu'est-ce que je fous ? Je ne devrais pas faire ça.

J'enfile un jean, ouvre mon dressing pour en sortir une chemise propre. Alors que je l'enfile, la porte s'ouvre.

– Hé ! lance Kyle. Sympa, tu rentres te changer, maintenant ? Tu veux dîner avec Jordyn et moi, ce soir ?

– Peux pas. J'ai rendez-vous.

Je saisis mon flacon d'eau de toilette. Quand je pense que Fallon s'est assez approchée de moi pour sentir mon odeur ! C'est un peu gênant.

– Ah bon ? Avec qui ?

Je prends mon portefeuille, enfile ma veste.

– Ma copine.

Il se met à rire et je passe devant lui pour gagner l'entrée.

– Ta copine ?

Il sait que je ne les accumule pas, si bien qu'il me suit pour récolter quelques informations supplémentaires.

– Tu sais, si je dis à Jordyn que tu dînes avec ta copine, elle va m'asticoter jusqu'à plus soif. Alors donne-moi vite quelques informations.

C'est vrai. Sa copine à lui aime bien tout savoir sur tout le monde. Et, comme elle s'apprête à venir vivre avec nous, elle croit déjà faire partie de la famille. Ce qui ne l'en rend que plus curieuse.

Kyle me suit dehors, jusqu'à ma voiture. Il attrape ma porte avant que je puisse la fermer.

– Je sais où tu étais hier soir.

J'arrête d'essayer de fermer ma porte, me laisse tomber sur le siège.

C'est reparti.

– Tu sais que ta copine est une grande gueule ?

Il me contemple les bras croisés.

– Elle s'inquiète pour toi, Ben. Comme nous tous.

– Je vais bien. Tu vas voir ça. T'inquiète.

Il me dévisage encore un moment, comme s'il ne demandait qu'à me croire. Mais je lui ai trop souvent promis que tout irait bien, aujourd'hui ça tombe dans l'oreille d'un sourd. Je le comprends. Sauf qu'il ignore que, cette fois, c'est vraiment différent.

Sans un mot de plus, il claque ma portière, l'air excédé. Je sais bien qu'il ne cherche qu'à m'aider mais ce n'est pas la peine. Tout va vraiment changer, maintenant. Je l'ai su dès l'instant où j'ai posé mon regard sur Fallon, aujourd'hui.

*

* *

Je me présente devant chez elle vers dix-sept heures cinq. C'est un peu tôt mais, comme je l'ai dit… elle part pour New York et je ne la reverrai jamais. Cinquante-cinq minutes de rab, ce n'est pas grand-chose.

La porte s'ouvre presque au moment où je frappe. Amber me fait entrer en souriant.

– Hé, salut le copain de Fallon dont je n'avais jamais entendu parler !

Assieds-toi sur le canapé. Elle est encore sous sa douche.

Moi, je regarde le couloir qui mène à sa chambre.

– Tu ne crois pas qu'elle aurait besoin d'un coup de main ?

Amber se met à rire mais reprend vite son sérieux.

– Non. Assieds-toi.

Glenn est déjà installé en face de moi. Je lui adresse un signe de tête et, en guise de réponse, il hausse un sourcil menaçant. J'imagine que c'est ce dont Fallon voulait me prévenir.

Amber traverse le salon pour venir s'asseoir à côté de lui.

– Fallon m'a dit que tu étais écrivain ?

– Ben l'Écrivain. C'est moi.

À l'instant où elle va me poser une autre question, Fallon apparaît dans le couloir.

– Salut ! Je me disais bien que j'avais entendu ta voix.

On ne dirait pas qu'elle sort de la douche. Je me tourne vers Amber qui hausse les épaules :

– J'ai essayé, quoi.

Je me lève en la désignant à Fallon :

– Ta coloc est du genre vicieuse, non ?

– C'est ça, dit Fallon. Et toi, tu es une heure en avance.

– Cinquante-cinq minutes.

– Pareil.

– Pas du tout.

Elle fait demi-tour vers sa chambre.

– Marre de discuter avec toi, Ben. Je viens juste de terminer mes bagages. Je ne suis pas prête du tout.

Je reprends ma place sur son lit.

– T’inquiète. Je t’attendrais des heures ici.

Je prends un livre qui traîne sur la table de nuit.

– J’ai de quoi lire.

Avant d’entrer dans la salle de bain, elle me jette un coup d’œil.

– Méfie-toi. Il est bien, celui-là. Ça pourrait te faire changer d’avis sur les romans d’amour.

Je plisse le nez, secoue la tête, tandis qu’elle disparaît en riant derrière la porte.

J’ouvre la première page du livre, prêt à la survoler. Sans m’en rendre compte, je me retrouve à la page dix.

Page dix-sept.

Page vingt.

Trente-sept.

C’est comme une drogue…

– Fallon ?

– Oui ? lance-t-elle de la salle de bain.

– Tu l’as terminé, ce bouquin ?

– Nan.

– Il faudrait que tu le termines avant de partir à New York pour me dire si elle découvre que c’est bien son frère.

En un éclair, elle réapparaît dans l’embrasure de la porte.

– Quoi ?! crie-t-elle. C’est son frère ?

Je souris.

– Je t’ai eue.

Levant les yeux au ciel, elle retourne dans la salle de bain tandis que je m’oblige à refermer le livre et à l’envoyer promener. J’inspecte la chambre et la trouve déjà différente d’il y a une heure. Fallon a ôté toutes les photos de sa table de nuit, dommage que je n’y aie pas regardé de plus près tout à l’heure. Sa penderie est presque vide, excepté quelques boîtes par terre.

En arrivant, j’ai remarqué qu’elle portait toujours sa robe noire.

J’espérais bien qu’elle n’allait pas changer d’avis à la dernière minute et l’emballer sans me laisser le temps d’intervenir.

Captant un mouvement du coin des yeux, je m’aperçois que Fallon est toujours là, dans l’entrebâillement de la porte.

Je me félicite d’avoir choisi cette robe. Son encolure en dévoile assez pour me rendre heureux, mais je ne suis pas certain de pouvoir me détacher assez longtemps de son visage pour admirer son décolleté.

Je ne saurais pas dire en quoi elle vient de se préparer, parce que j’ai l’impression qu’elle n’est même pas maquillée ; pourtant, elle me paraît plus belle que jamais. Je suis content d’avoir osé lui demander de relever ses cheveux parce qu’elle a formé une espèce de chignon et ça me plaît

vraiment. Je me lève pour la rejoindre, pose les mains au-dessus de sa tête et lui souris.

– Une vraie bombe.

– Je me sens toute bête…

– Écoute, je te connais à peine, alors je ne peux pas discuter de ton niveau d’intelligence, parce que tu es peut-être bête comme un panier.

Mais, au moins, tu es jolie.

Elle rit, soutient mon regard le temps d'un battement des cils, puis son attention se porte sur ma bouche et là… bon sang… j'ai trop envie de l'embrasser ! Si fort que ça fait mal. Du coup, je n'arrive plus à sourire du tout.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je fais la grimace, m'agrippe au montant de la porte.

– J'ai vraiment très envie de t'embrasser et je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour ne pas y aller tout de suite.

Elle m'oppose un regard surpris.

– Tu as toujours l'air au bord de la nausée quand tu as envie d'embrasser une fille ?

– Non, pas jusqu'à toi.

Dans un soupir irrité, elle passe devant moi. Ça ne se déroule pas du tout comme je l'aurais voulu.

– Je ne voulais pas dire que l'idée de t'embrasser me donne envie de vomir, au contraire, j'en ai tellement envie que ça me rend malade.

Elle se remet à rire, porte les mains à son front.

– Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, Ben l'Écrivain ?

– Tu pourrais commencer par m'embrasser, je me sentirais déjà mieux.

– Sûrement pas, dit-elle en s'asseyant sur le lit.

Saisissant le livre que j'ai commencé, elle poursuit :

– Je lis beaucoup de romans d'amour, alors je sais quand c'est le bon moment ou pas. Si on s'embrasse, il faut que ça vaille une scène de roman. Après ça, tu dois pouvoir tout oublier sur cette Abitha dont tu n'arrêtes pas de parler.

Je me dirige de l'autre côté du lit, m'allonge près d'elle sur le côté, me soulève sur un coude.

– Abitha qui ?

– Voilà, dit-elle en souriant. Désormais, quand tu rencontreras une fille, tu devras la comparer à moi plutôt qu'à elle.

– Si je me sers de toi comme critère de comparaison, ce sera complètement injuste par rapport au reste des filles que je rencontre.

Elle fait de nouveau la grimace, comme si je plaisantais encore. En même temps, impossible de comparer Fallon à qui que ce soit d'autre.

Dommage que je le sache déjà, alors que je viens juste de passer quelques heures avec elle. Finalement, je regretterais presque de l'avoir rencontrée.

Parce que je n'ai jamais gardé longtemps mes petites amies et qu'elle s'en va à New York et qu'on n'a que dix-huit ans et… parce que… encore plein de choses.

Je regarde le plafond en me demandant comment ça pourrait marcher. Comment lui dire adieu dès ce soir, en sachant que je ne lui reparlerai jamais ? Je pose un bras sur mes yeux. J'aurais mieux fait de ne pas aller dans ce restaurant aujourd'hui. Au moins, ce qu'on ne connaît pas ne vous manque pas.

– Tu as toujours envie de m'embrasser ?

La tête sur l'oreiller, je me tourne vers elle.

– J'en suis au-delà du baiser. Veux-tu m'épouser ?

Éclatant de rire, elle se place face à moi, une esquisse de sourire aux lèvres, pose sa paume sur mon cou. Mon souffle se bloque.

– Tu t'es rasé, observe-t-elle en passant le pouce sur ma mâchoire.

Je ne suis pas sûr de pouvoir encore sourire quand elle me touche ainsi parce que je me dis et me répète que ce sera la seule et unique fois de ma vie. Trop cruel.

– Si je te demandais ton numéro de téléphone, tu me le donnerais ?

– Non, répond-elle presque aussitôt.

Je serre les dents en attendant qu'elle m'explique pourquoi, mais elle continue

juste de promener son pouce sur mon visage.

– Ton adresse mail ?

Elle fait non de la tête.

– Bon, alors un numéro de fax ?

Elle se remet à rire, et ce bruit me fait du bien. L'atmosphère commençait à devenir trop pesante.

– Je ne veux pas d'un petit ami, Ben.

– Alors tu romps avec moi ?

– Arrête ! maugrée-t-elle en retirant sa main. Tu sais bien ce que je veux dire. On n'a que dix-huit ans. Je m'installe à New York. On se connaît à peine. Et j'ai promis à ma mère de ne pas tomber amoureuse avant mes vingt-trois ans.

D'accord, d'accord, d'accord, et… quoi ?

– Pourquoi vingt-trois ans ?

– Elle dit que la plupart des gens voient leur vie se tracer vers l'âge de vingt-trois ans, alors je veux être certaine de savoir qui je suis et ce que j'attends de la vie avant de tomber amoureuse. Parce que c'est trop facile de tomber amoureuse, Ben. Le plus dur c'est ensuite, quand on veut s'en détacher.

Bon, c'est valable… pour le Bûcheron en fer-blanc **1**.

– Tu crois qu'on peut décider si on tombe amoureux ou non de quelqu'un ?

– Ce n'est sans doute pas une décision consciente mais on peut s'en détacher tant qu'il en est encore temps. Alors, si je rencontre quelqu'un avec qui ça risque de m'arriver… je n'ai qu'à m'en éloigner jusqu'à ce que je sois vraiment prête.

Ce n'est pas vrai… Elle se prend pour Socrate, avec ses conseils de vie.

Je devrais prendre des notes. Ou en discuter avec elle.

D'un autre côté, je suis soulagé qu'elle me dise ça parce que j'avais peur qu'elle

ne me fasse perdre la tête avec ses baisers et ne me persuade avant la fin de la soirée qu'on était des âmes sœurs. Dieu sait que, si elle me l'avait proposé, je m'y serais jeté à pieds joints, tout en restant conscient que c'était la dernière chose à faire. On ne dit pas non à une fille

comme elle, même si ce n'est vraiment pas le moment de se relancer dans une relation. De beaux seins, un sacré sens de l'humour, et voilà tous les mecs qui croient avoir trouvé le chemin de l'éternité.

Mais cinq années, ça me semble le bout du monde. Je suis sûr qu'elle aura tout oublié de notre rencontre, dans cinq ans.

– Alors sois gentille, et tâche de te souvenir de moi quand tu auras vingt-trois ans.

– Benton James Kessler, s'esclaffe-t-elle, dans cinq ans, tu seras un écrivain trop connu pour te rappeler que j'existe.

– À moins que tu ne sois une actrice si célèbre que tu m'auras oublié.

Elle ne répond pas. Apparemment, mon commentaire lui a fait de la peine.

On reste allongés sur le lit, l'un en face de l'autre. Malgré ses cicatrices et son évidente tristesse, elle demeure une des plus jolies filles que j'aie jamais vues. Devant ses lèvres douces et tentantes, je m'efforce d'oublier combien j'ai le cœur serré mais, chaque fois que je regarde sa bouche, j'ai tellement de mal à me retenir que ça me fait grimacer. Je préfère ne pas imaginer ce que ce serait si je me penchais pour l'embrasser, mais elle se tient si près de moi que j'en viens effectivement à regretter de ne pas avoir lu toute la littérature d'amour de la terre pour savoir ce que valent les baisers dignes d'une scène de roman. Il faut pourtant que je le sache si je veux que ça nous arrive.

Ainsi allongée sur le côté, dans sa petite robe noire, elle laisse voir beaucoup de sa peau. Je vois où commencent les cicatrices, juste au-dessus de son poignet, tout le long du bras jusqu'au cou, débordant sur une partie de sa joue. Je lui effleure le visage, comme elle l'a fait tout à l'heure avec le mien. Je la sens frémir quand je touche cet endroit qu'elle ne voulait même pas me montrer tout à l'heure.

Alors je l'interroge :

– Ça te gêne ?

Son regard vacille un peu.

– Je ne sais pas, murmure-t-elle.

Je me demande si je ne suis pas le seul à avoir jamais touché ses cicatrices. Je me suis plusieurs fois brûlé en essayant de faire de la cuisine, je sais donc ce qu'on ressent quand une plaie commence à cicatriser.

Encore que les siennes soient autrement plus profondes qu'une brûlure superficielle. Sa peau paraît beaucoup plus douce au toucher qu'une peau normale, plus fragile. Et ça me donne envie de continuer à la caresser.

Elle me laisse faire. Quelques minutes durant, nous n'échangeons plus un mot tandis que je parcours des doigts son bras et son cou.

Ses yeux se mouillent un peu, comme si elle était au bord des larmes.

Au point que je me demande si elle n'aime pas ça. Je comprends pourquoi cela pourrait la mettre mal à l'aise mais, pour je ne sais trop quelle raison, je me sens plus à l'aise avec elle en ce moment que tout le reste de la journée.

– Je devrais détester ça pour toi, dis-je à voix basse en caressant les cicatrices de son avant-bras. Je devrais bouillir de colère parce que tu as dû souffrir le martyre. Mais je ne sais pas trop pourquoi, quand je te touche… j'aime le contact de ta peau.

J'ignore comment elle va prendre ces paroles qui viennent de m'échapper. Mais c'est vrai. Tout d'un coup, j'aime bien ses cicatrices…

car elles me disent que le résultat aurait pu être beaucoup plus grave. Elle aurait pu mourir dans cet incendie, et elle ne se trouverait donc pas devant moi en ce moment.

Je passe la main sur son épaule, le long de son bras, puis je remonte.

Et je surprends une larme qui glisse sur sa joue.

– J'essaie toujours de me rappeler, dit-elle, que tout le monde porte des

cicatrices. Souvent pires que les miennes. La seule différence étant que chez moi, ça se voit, mais pas chez la plupart des gens.

Je ne lui dis pas qu'elle a raison, ni qu'aussi jolie qu'elle soit à l'extérieur, j'aimerais bien la voir de l'intérieur.

1. Le Bûcheron en fer-blanc est un personnage créé par Lyman Frank Baum, dans son livre pour enfants, *Le Magicien d'Oz,* publié en 1900, aux États-Unis.

Fallon

– Merde, Fallon ! Merde, merde, merde, bon sang, merde, merde !

J'entends Ben jurer comme un troupier mais ne comprends pas pourquoi. Je sens ses mains se poser sur mes épaules.

– Fallon l'Éphémère, réveille-toi !

J'ouvre les yeux pour le découvrir assis sur le lit, en train de se passer une main dans les cheveux. Il a l'air furieux.

Je m'assieds à mon tour, frotte mes yeux ensommeillés.

Ensommeillés.

On s'est endormis ?

Je regarde mon réveil : vingt heures quinze. Je l'attrape pour vérifier de plus près. Ce n'est pas possible.

Pourtant si : il est bien vingt heures quinze.

– Merde, dis-je.

– On a raté le dîner.

– Je vois.

– On a dormi deux heures.

– Oui. Je vois.

– On a gâché deux putains d’heures, Fallon.

Il a l’air vraiment affolé. Mignon mais affolé.

– Désolée.

– Quoi ? demande-t-il l’air éperdu. Non. Ne dis pas ça. Tu n’y es pour rien.

– Je n’ai dormi que trois heures la nuit dernière. J’étais très fatiguée, aujourd’hui.

– Oui, répond-il dans un soupir, moi non plus je n’ai pas beaucoup dormi.

Il sort du lit.

– À quelle heure est ton vol ?

– Vingt-trois heures trente.

– Ce soir ?

– Oui.

– C’est-à-dire dans trois heures ?

Je fais oui de la tête.

Il se passe les mains sur le visage.

– Merde, dit-il encore. Ça veut dire que tu dois partir. Qu’il faut que je parte.

Je n’ai pas envie qu’il parte.

Pourtant, il le faut. Je n’aime pas ce sentiment de panique qui monte en moi. Je n’aime pas les paroles que je vais devoir lui dire. J’ai envie de lui annoncer que j’ai changé d’avis, qu’il peut avoir mon numéro de téléphone. Mais si je le lui donne, on se parlera. Tout le temps. Et je me laisserai submerger par lui, par les plus petits textos qu’il m’enverra, par chacun de ses coups de fil, et puis on skypera tout le temps et, tout d’un coup, je ne serai plus Fallon l’Éphémère, mais Fallon la Copine.

Cette idée devrait m’écœurer beaucoup plus que ça…

– Il faut que j’y aille, dit-il. Tu as certainement des tas de trucs à faire avant de te rendre à l’aéroport.

Pas vraiment. Mes bagages sont prêts. Mais je ne dis rien.

– Tu veux que je m’en aille ?

Visiblement, il espère que je vais répondre non, mais il faut absolument que je le laisse partir avant que je ne le prenne comme excuse pour ne plus aller à New York.

– Je t’accompagne à la porte.

J’ai dit ça d’une toute petite voix, comme si je m’excusais. Il ne réagit pas tout de suite mais finit par hocher la tête, les lèvres serrées.

– Oui, souffle-t-il. C’est ça, accompagne-moi.

J’enfile les chaussures que j’avais prévues pour le dîner de ce soir. Il passe le premier et on rejoint la porte d’entrée sans dire un mot de plus. Il garde une main agrippée à sa nuque, affichant un air perturbé qui m’attriste. Car je suis aussi perturbée que lui. Pourquoi nous sommes-nous endormis, en gâchant ainsi nos deux dernières heures ensemble ?

Devant le salon, il s’arrête, se retourne. Il a vraiment l’air au bord de la nausée. Je reste immobile, prête à entendre ce qu’il va me dire.

– Je ne sais pas si ce sera digne d’une scène de roman, mais il faut que je le fasse.

Revenant vers moi d’un pas vif, il enfouit ses mains dans mes cheveux et pose sa bouche sur la mienne. Surprise, je m’agrippe à ses épaules mais ne peux m’empêcher de suivre son mouvement et de lui envelopper la nuque de mes mains.

Il me plaque contre le mur, les mains, la poitrine et les lèvres pressées contre les miennes. Il me tient le visage comme s’il avait peur de me lâcher tandis que j’essaie de reprendre mon souffle car il y a si longtemps que je n’ai embrassé

personne… j’ai dû oublier comment on s’y prend. Il se redresse juste le temps de me permettre de respirer un peu et le revoilà et… ses mains et… ses jambes et… sa langue.

Oh mon Dieu, sa langue !

Voilà largement deux ans que personne n’avait introduit sa langue dans ma bouche, j’aurais donc pu me montrer un peu plus hésitante que ça. Mais, à la seconde où il m’écarte les lèvres, je les ouvre aussitôt pour accueillir la douceur d’un baiser autrement profond. Doux. Hypnotisant.

Cette bouche, cette main qui glisse le long de mon bras, c’est trop.

Tellement trop. Délicieusement trop. Exquis. Je n’ai su lui rendre qu’un gémissement.

Dès qu’il l’entend, il me presse davantage contre le mur. Sa main gauche me caresse la joue tandis que la droite me saisit la taille pour

m’attirer contre lui.

J’ai fini mes bagages, il n’est pas obligé de partir à la minute.

Si ?

Non, pas du tout. L’amour produit des endorphines et les endorphines gardent les gens éveillés ; si je fais l’amour avec Ben, ce sera tout bénéfice.

En dix-huit années de vie, je ne l’ai encore jamais fait, je dois déborder d’endorphines. On pourrait le faire avant mon départ, après quoi je n’aurais plus besoin de dormir plusieurs jours d’affilée. Mes premières journées à New York seraient hyperproductives.

Oh mon Dieu ! Je suis en train de le ramener dans ma chambre. S’il m’accompagne, je serai incapable de lui dire non. Ai-je vraiment envie de faire l’amour avec quelqu’un que je ne reverrai jamais ?

Je suis folle. Je ne peux pas faire l’amour avec lui. Je n’ai même pas de préservatif.

Alors je le repousse vers le couloir, à l’écart de ma chambre.

Il doit me prendre pour une folle.

Il me plaque de nouveau contre le mur et fait comme si ces dernières secondes d’hésitation n’avaient jamais existé.

Je suis prise de vertige, j’ai la tête qui tourne et c’est si bon ! Ma mère est folle. Stupide, insensée, absurde et elle a tort. Pourquoi une fille devrait-elle se donner la peine de se trouver alors qu’un garçon peut la faire se sentir si bien ? D’accord, là, je dis des âneries. Mais Ben me procure de trop douces sensations en ce moment.

Son gémissement me fait craquer. Mes mains parcourent ses cheveux tandis qu’il me couvre le cou de baisers.

Prends mon sein, Ben.

Il lit parfaitement dans mon esprit car il me prend le sein.

Prends l’autre.

Un vrai télépathe !

Ses lèvres passent de mon cou à ma bouche mais ses mains restent sur ma poitrine. Je suis sûre que les miennes lui moulent les fesses en

l’attirant encore davantage contre moi, mais je suis trop gênée par ma conduite pour le reconnaître.

– Je vous dirais bien d’aller prendre une chambre, mais je croyais que c’était ce que vous faisiez depuis deux heures.

Amber.

La salope ! Je lui règle son compte dès que Ben sera parti.

C’est pas vrai ! Pourquoi je dis ça de ma meilleure amie ?

Les endorphines me donnent des pensées idiotes.

Au son de sa voix, Ben s’est redressé. Appuyant la tête sur ma tempe, il plaque les mains sur le mur, derrière moi.

J’exhale un soupir resté complètement coincé dans ma poitrine.

– Sérieusement, reprend Amber. Avec Glenn, on voit tout ce qui se passe dans ce couloir. J’ai préféré intervenir avant que tu ne tombes enceinte.

Je hoche la tête mais reste incapable de répondre. Je crois que ma voix s’est perdue quelque part au fond de la gorge de Ben.

Il est en train de me regarder et, si Amber n’était pas encore là, je me remettrais à embrasser cette bouche de plus belle.

– Fallon me raccompagnait vers la sortie, explique-t-il d’une voix rauque.

Ça me fait sourire, car je le sens aussi affecté que moi.

– Ouais, bon, marmonne Amber.

À peine a-t-elle disparu de mon champ de vision que le sourire de Ben revient se poser sur le mien. J’attrape sa chemise pour l’attirer contre moi.

– Ça suffit ! laisse tomber Amber. Franchement, vous êtes à un mètre cinquante de la chambre et à trois de la porte d’entrée. Choisissez.

De nouveau, il se détache de moi, mais cette fois pour reculer jusqu’à se cogner au mur derrière lui, haletant, pour se passer les mains sur le visage. Il jette un coup d’œil à la porte de ma chambre, m’interroge du regard, comme si c’était à moi de décider. Sauf que je n’en ai pas envie.

J’ai bien aimé quand il a saisi le contrôle des opérations et décidé de m’embrasser. Aucune envie de prendre l’initiative suivante.

On se regarde durant au moins une bonne minute, lui cherchant à ce que je l’entraîne dans ma chambre, moi attendant qu’il m’y pousse carrément. Tous deux parfaitement conscients qu’il est temps de nous diriger vers la porte d’entrée.

Tout d’un coup, il se tient droit, les mains dans ses poches.

– Tu veux que je t’accompagne à l’aéroport ?

– C’est Amber qui m’emmène.

Dommage quand même, d’avoir dû répondre ça…

– Bon, l'aéroport est à l'opposé de ma maison… mais on dira que c'est à côté si tu veux que je t'emmène.

Il est trop adorable ! Ses paroles me donnent le vertige, la chair de poule et… *et je ne suis pas un bisounours. Il me faut me secouer.*

Je n'accepte pas son offre d'emblée. Amber et moi ne nous reverrons plus avant sa visite à New York en mars prochain, alors je ne sais pas trop si elle sera ravie que je préfère me faire accompagner par un type que je ne connais que depuis une demi-journée.

– Ça m'est égal, lance-t-elle du salon.

Assise sur le canapé à côté de Glenn, elle ajoute :

– Non seulement on vous voit d'ici vous faire des câlins, mais on entend tout ce que vous dites.

Je la connais assez pour savoir qu'elle cherche juste à me rendre service. Elle me décoche un clin d'œil et, quand je me tourne vers Ben, je décèle une lueur d'espoir dans son regard. Du coup, je croise les bras, penche la tête de côté.

– Tu n'habiterais pas à côté de l'aéroport, par hasard ?

Il me décoche un large sourire.

– En fait, si. Ça tombe bien, non ?

Les instants qui suivent, il m'aide à fermer mes dernières affaires. J'ôte ma robe de soirée pour enfiler un pantalon de yoga et un tee-shirt afin de me sentir à l'aise pendant le vol. Tandis que je dis au revoir à Amber, il charge mes valises dans son coffre.

– N'oublie pas que je viens te voir pendant les vacances de Pâques, me rappelle-t-elle en m'étreignant.

Ni l'une ni l'autre ne sommes du genre à pleurnicher pour de simples adieux. Elle sait aussi bien que moi que ce déménagement ne peut que m'être bénéfique. Elle a fait partie de mes plus grands soutiens depuis l'accident, tâchant de

m’aider à regagner ma confiance perdue il y a deux ans. Et ce n’est pas dans cet appartement que j’y parviendrai.

– Appelle-moi demain matin pour me dire que tout va bien.

Après quoi, je suis Ben dans sa voiture. Il me tient la portière mais, avant de monter, je jette un dernier regard à mon immeuble. Sensation douce amère. Je ne suis pas allée souvent à New York et je ne suis même pas sûre que j’aimerai y vivre. Mais cet appartement était trop confortable et, parfois, le confort empêche de bien faire le point sur sa vie. On n’atteint vraiment son but qu’à travers l’inconfort et le travail. Pas quand on se cache dans un refuge douillet.

Je sens les bras de Ben m’envelopper. Il pose le menton sur mon épaule.

– Tu n’aurais pas changé d’avis ?

Je fais non de la tête. Je suis inquiète mais sans aucune arrière-pensée. *Pas encore.*

– Bien, dit-il. Parce que ça m’aurait embêté de te jeter dans le coffre pour t’emmener jusqu’à New York.

Je ris, soulagée de constater que, contrairement à mon père, il n’essaie pas de me faire changer d’avis. Je me retourne, m’adosse à la voiture et il me garde dans ses bras, tout en me dévisageant. Je n’ai plus beaucoup de temps à perdre avant l’ouverture de l’enregistrement à l’aéroport, mais je n’ai pas envie de me précipiter si je peux profiter encore un peu de ce moment. Je n’aurai qu’à courir si je suis en retard.

– Tu me fais penser à une citation de Dylan Thomas, mon poète préféré.

– Ah oui ? Laquelle ?

Avec un fin sourire, il vient murmurer contre mes lèvres :

– *« J’ai ardemment souhaité partir mais j’ai peur.*

Une vie, encore neuve, pourrait fuser » **1**.

Alors là, bravo ! Et il me prend le visage entre ses mains pour conclure d’un

doux baiser. Je lui caresse les cheveux, le laissant prendre le contrôle de la durée et de l'intensité de ce moment. Il reste tendre et bref et j'imagine qu'il embrasse comme il écrit, en frappant doucement sur les touches, chaque parole parfaitement mesurée et concise, marquée d'un sens bien précis.

Il me donne l'impression qu'il voudrait graver ce baiser dans les mémoires. Pour lequel d'entre nous, je n'en sais rien, mais je le laisse y prendre tout ce qu'il veut. Et c'est parfait. Joli. Vraiment. Très beau.

C'est comme s'il était réellement mon amoureux et qu'il nous suffisait de faire ça tout le temps. Ce qui me ramène à la notion que trop de confort peut devenir un handicap. Avec ce genre de baiser, je me verrais bien m'installer dans la vie de Ben sans plus penser à vivre la mienne.

Raison exacte pour laquelle je dois reprendre mon chemin après ces adieux.

Quand le baiser s'achève, Ben frotte le bout de son nez contre le mien.

– Dis-moi un truc. Sur une échelle de un à dix, tu estimerais que ce premier baiser vaut combien, pour une scène de roman ?

On peut dire qu'il a le sens de la mise en scène. Je lui mordille la lèvre inférieure.

– Au moins sept.

L'air choqué, il recule.

– C'est vrai ? C'est tout ce que tu me donnes ? Sept ?

– J'en ai lus d'extraordinaires.

Il baisse la tête, comme si j'étais en train de le gronder.

– Je savais que j'aurais dû attendre. J'aurais pu arriver à dix si je m'étais un peu organisé. J'aurais dû t'emmener à l'aéroport et, dès que tu aurais passé la sécurité, j'aurais pu t'interpeller avant de venir lentement vers toi.

Joignant le geste à la parole, il mime la scène en tendant un bras vers moi :

– Fallooooon ! Neee m’abannnndonne passs !

Je ris de bon cœur alors qu’il me passe le bras autour de la taille.

– Si tu avais fait ça à l’aéroport, ça t’aurait rapporté au moins un huit.

Peut-être même un neuf si tu avais réussi à m’y faire croire.

– Neuf ? C’est tout ? Mais alors, qu’est-ce qu’il faudrait faire pour obtenir un dix ?

Je réfléchis à la question. Qu’est-ce qui vaut un dix aux scènes de baisers dans les romans ? J’en ai lus assez. Je devrais le savoir.

– Le tourment, dis-je. Il en faut un peu pour donner un dix.

Il ne semble pas comprendre.

– Que vient faire le tourment là-dedans ? Donne-moi des exemples.

Appuyant ma tête au toit de la voiture, je contemple le ciel.

– Je ne sais pas. Ça dépend de la situation. Peut-être que ce couple est illégal ; le facteur de l’interdit crée une forme de tourment. À moins qu’ils n’aient été amis pendant des années et que leur attraction inexprimée n’entraîne assez de tourment pour valoir un dix à leur baiser. Parfois, l’infidélité crée un beau tourment, ça dépend des personnages et de la situation.

– C’est n’importe quoi. Autrement dit, si je sortais avec une autre fille et que je t’avais embrassée malgré tout, j’aurais eu droit à un dix plutôt qu’à un sept ?

– D’abord, si tu sortais avec une autre fille, tu ne serais jamais entré dans mon appartement.

D’un seul coup, je me fige :

– Hé, attends, tu ne sortais pas avec une autre fille, au moins ?

– Quoi ? Si je te dis oui, notre prochain baiser me vaudra un dix ?

Mon Dieu, ce n’est pas vrai… je ne suis pas l’autre femme…

Devinant mon effroi, il se met à rire.

– T’inquiète. Tu es ma seule copine, tu vas rompre avec moi et t’installer à l’autre bout du pays.

Il se penche, m’embrasse sur le côté de la tête.

– Va doucement avec moi, Fallon. J’ai le cœur fragile.

J’appuie la tête sur sa poitrine et, bien qu’il plaisante, je ne peux pas m’empêcher d’éprouver une vraie tristesse à lui dire au revoir. Je lis beaucoup les critiques sur les livres audio dont je suis la narratrice, et j’ai donc vu les commentaires des lectrices prêtes à tout pour rencontrer un véritable petit ami de roman. Et me voilà, convaincue que je me trouve entre les bras de l’un d’entre eux, pourtant prête à me séparer de lui.

– Quand a lieu ta première audition ?

Visiblement, il croit en moi.

– Je n’ai pas encore vraiment cherché. Pour tout dire, ça me fait une peur de tous les diables. Peur d’entendre les gens éclater de rire rien qu’en me voyant arriver.

– Et alors ? Qu’est-ce qu’il y a de mal à ça ?

– Qu’on se fiche de moi ? D’abord c’est humiliant. Et puis ça tue la confiance.

– Ah bon ? Eh bien moi je te souhaite qu’ils rigolent en te voyant arriver, Fallon ; parce que dans ce cas, ce serait ce que tu cherchais. Peu de gens osent franchir ce pas.

Heureusement qu’il fait nuit parce que je sens mes joues s’empourprer.

Il dit toujours des choses qui paraissent si simples et pourtant si profondes…

– Tu me rappelles un peu ma mère, lui dis-je.

– C’était exactement mon but, raille-t-il.

Il m’attire de nouveau contre lui, m’embrasse sur la tête. Je dois partir pour l’aéroport, néanmoins j’essaie encore de gagner du temps parce que je ne

supporte pas l’idée qu’on va bientôt se séparer.

– Tu crois qu’on se reverra un jour ?

Il me serre dans ses bras.

– J’espère. Franchement, je prévois déjà de te harceler dès tes vingt-trois ans. Mais cinq ans, c’est long, Fallon. Qui sait ce qui pourrait se passer d’ici là ? Il y a cinq ans, je n’avais pas un poil sur les burnes.

Je ris, comme à presque tout ce qu’il a dit aujourd’hui. Je ne crois pas qu’une seule personne au monde m’ait autant amusée.

– Tu devrais écrire un bouquin, Ben. Une comédie romantique. Tu es vraiment drôle.

– Je ne pourrai écrire de roman d’amour que si tu en es un des personnages principaux. Avec moi, bien sûr. Tiens, je te propose un marché : si tu promets de te présenter à des auditions pour Broadway, j’écrirai un livre sur la relation qu’on n’aura pas pu avoir à cause de la distance et de notre manque de maturité.

Si seulement c’était vrai ! J’adore cette idée. Sauf qu’elle présente un défaut majeur.

– Pourtant, on ne se reverra jamais. Alors comment savoir qu’on s’en est tenus à notre plan ?

– On sera responsable l’un envers l’autre.

– Attends… on ne se reverra jamais et je ne peux pas te donner mon numéro de téléphone.

Ce serait la dernière des erreurs. Avec tout ce que j’ai à faire, dès l’instant où il pourrait reprendre contact avec moi, je passerais mon temps à guetter ses appels.

Il me lâche, recule d’un pas, croise les bras.

– Et si… Et si on se retrouvait le même jour l’année prochaine ? Et l’année suivante ? On pourrait faire ça pendant cinq ans. Même jour, même heure, même endroit. On reprendra là où on en sera restés ce soir, mais juste pour une journée.

Et je me tiendrai au courant pour tes auditions et je pourrai écrire un livre sur les journées qu'on aura passées ensemble.

Je réfléchis un instant à la portée de ses paroles. J'essaie d'analyser le sérieux de son regard, mais la perspective de le revoir une fois par an m'emplit d'espoir et je fais de mon mieux pour ne pas répondre à la légère.

– Une rencontre une fois par an à la même date, ça peut faire un bon sujet de roman. Si tu racontais notre histoire, je mettrais ce bouquin en

haut de ma PAL.

Cette fois, il sourit. Et moi aussi, parce que je n'aurais jamais cru en la perspective de guetter une date comme aujourd'hui. Le 9 novembre est un anniversaire que je redoute depuis la nuit de l'incendie ; c'est bien la première fois que j'éprouve un réel plaisir à y penser.

– Je ne plaisante pas, Fallon. Je suis prêt à commencer ce bouquin ce soir si ça veut dire qu'on se retrouvera en novembre prochain.

– Moi non plus, je ne plaisante pas. On se retrouvera tous les 9

novembre. Sans aucun autre contact entre-temps.

– Très bien. Le 9 novembre ou rien. Et on arrêtera au bout de cinq ans ? Quand on aura tous les deux vingt-trois ans ?

Je hoche la tête sans lui demander ce que nous pensons sûrement tous les deux : que fera-t-on après ces cinq ans ? Mieux vaut peut-être remettre ça à plus tard… si déjà on constate qu'on s'en est tenus à ce plan ridicule.

– Juste un détail, reprend-il en se pinçant la lèvre inférieure. Tout ce temps, on doit rester… tu sais… monogames ? Parce que là, on devra relever un sacré défi.

J'éclate de rire.

– Ben, jamais je ne te demanderais un truc pareil durant cinq ans !

C'est justement si on décide de continuer à vivre nos vies normalement que cette idée s'avère extraordinaire. On va tous les deux prendre de l'expérience dans

l’existence et on se verra une fois par an. Dans le meilleur des mondes.

– Et si l’un d’entre nous tombe amoureux de quelqu’un d’autre ? Mon bouquin sera fichu, si on ne se retrouve pas ensemble à la fin.

– Ce n’est pas le fait qu’un couple se trouve réuni à la fin qui détermine si un livre se termine bien ou non. Du moment que ses deux héros sont heureux, peu importe qu’ils soient ensemble ou non.

– Et si on tombe amoureux l’un de l’autre ? Avant la fin de ces cinq ans ?

Je ne peux m’empêcher de songer qu’il ne risque pas de tomber amoureux de moi. Ça devient lassant, ces cicatrices sur mon visage me

punissent doublement, d’abord par leur présence, ensuite en me poussant à me rabaisser systématiquement. J’écarte toutes ces idées, m’oblige à sourire.

– Ben, tu vas tomber amoureux de moi, c’est obligatoire. D’où cette règle des cinq années. On a besoin de directives strictes afin que nos cœurs ne prennent pas le dessus avant que tu achèves ton bouquin.

Je le sens plutôt hésitant et on reste un moment sans rien dire, le temps de digérer le pacte que nous venons de passer. Mais, bientôt, il s’adosse à la voiture, près de moi :

– Il va vraiment falloir que je me mette à ces romans d’amour. Tu devras me donner des conseils.

– Pas de problème. Peut-être que l’année prochaine ton baiser aura droit à un dix.

– Bon, mais précisons bien les choses : si ce sont les scènes de baiser que tu préfères dans un roman, qu’est-ce que tu aimes le moins ? Il faut que je le sache pour ne pas massacrer notre histoire.

– Le suspense. Et l’instamour.

– Le quoi ?

– Quand deux personnages se rencontrent, et que c’est aussitôt l’avalanche des

grands sentiments.

– Attends, Fallon. Là, si ça fait partie de ce que tu n’aimes pas, je vais avoir tout faux.

Bon, il a sans doute raison. Je viens de passer une journée assez incroyable avec lui. En même temps, s’il se mettait à la raconter, je risquerais de la trouver plutôt incroyable.

– Évite de me demander en mariage avant le décollage de mon avion et je crois que ça ira.

– C’est déjà fait, s’esclaffe-t-il. Tout à l’heure, quand on était ensemble sur le lit. Maintenant, il me reste à éviter de te mettre enceinte avant ton vol.

Là-dessus, il m’ouvre la portière et me fait signe d’entrer. Une fois sur la route, j’ouvre mon sac pour en sortir un papier et un crayon.

– Qu’est-ce que tu fais ? demande-t-il.

– Je te donne tes devoirs. Je vais t’écrire les titres de cinq de mes romans d’amour préférés.

Ça m’amuse de l’imaginer en train de broder sur notre rencontre, néanmoins, j’aimerais bien qu’il le fasse. Ce n’est pas tous les jours qu’une fille peut se vanter de vivre une histoire d’amour avec un auteur de romans d’amour.

– Tu aurais intérêt à me rendre plus drôle que je ne suis dans la vie. Et je veux de plus gros seins. Et une silhouette plus mince.

– Ton corps est parfait. Ton humour aussi.

Je ne sais pas pourquoi je me sens un peu gênée. Il a bien voulu me flatter, c’est juste que je n’en ai pas l’habitude.

Au-dessus de ma liste, j’inscris le nom du restaurant et la date d’aujourd’hui, au cas où il oublierait.

– Tiens, lui dis-je en pliant le papier que je glisse dans sa boîte à gants.

– Prends une autre feuille, m’ordonne-t-il. Moi aussi, j’ai des devoirs pour toi.

Il réfléchit un instant avant d’ajouter :

– Pas grand-chose. Numéro un…

Je trace le chiffre un.

– Vérifie que les gens rigolent de toi. Au moins une fois par semaine.

– Ah bon ? Parce que tu crois que je vais avoir une audition toutes les semaines ?

– Du moins jusqu’à ce que tu obtiennes un rôle qui te plaise. Numéro deux, tu dois sortir avec quelqu’un. Tu as dit tout à l’heure que j’étais le premier mec que tu ramenais dans ton appartement. Ça ne suffit pas pour une fille de ton âge, surtout si je dois bâtir un roman sur nous. Il nous faut un petit peu de tourment. Tu dois être sortie avec au moins cinq mecs avant que nous nous revoyons.

– Cinq ?

Il délire. Ça en fait cinq de plus que prévu.

– Et je veux que tu en embrasses au moins deux.

Je n’en reviens pas. Il me désigne le papier que je tiens dans les mains.

– Écris, Fallon. C’est ta troisième tâche. Embrasser deux garçons.

– Et puis quoi encore ?

– C’est tout. Trois tâches : faire rigoler de toi une fois par semaine, sortir avec cinq garçons, en embrasser au moins deux. Facile.

– Pour toi, peut-être.

Je note quand même ces tâches idiotes, plie le papier et le range dans mon sac.

– Et les réseaux sociaux ? s’enquiert-il. On a le droit de se suivre sur Facebook ?

Merde. Je n’avais pas pensé à ça. À vrai dire parce que je ne les ai pas beaucoup utilisés ces deux dernières années. J’attrape le téléphone de Ben.

– On se bloque l’un l’autre, lui dis-je. Comme ça, pas de tricherie possible.

Il ronchonne, comme si je venais de lui gâcher ses plans. Je cherche nos profils sur chacun de nos téléphones et les bloque mutuellement sur tous les réseaux qui me viennent à l’esprit. Quand j’ai fini, je lui rends son appareil et ouvre le mien pour appeler ma mère.

Tôt ce matin, j’ai pris mon petit déjeuner avec elle, avant qu’elle ne parte au travail. C’est là qu’on s’est dit au revoir. Elle est partie deux jours pour Santa Barbara, ce qui explique pourquoi Amber devait m’accompagner à l’aéroport.

– Salut ! dis-je quand elle répond.

– Bonsoir, ma chérie. Tu attends ton avion ?

– Presque. Je t’enverrai un SMS en atterrissant à New York, mais tu dormiras.

– Fallon, s’esclaffe-t-elle, une mère ne dort pas quand ses enfants traversent le ciel à huit cents kilomètres heure. Je laisse mon téléphone allumé, alors tu as intérêt à m’expédier ce texto dès ton arrivée.

– Promis.

Ben me surveille du coin de l’œil en se demandant sans doute à qui je parle.

– Fallon, continue-t-elle. Je suis vraiment contente que tu fasses ça.

Mais je tiens à t’avertir : tu pourrais beaucoup me manquer ; j’aurai peut-être la voix triste quand tu m’appelleras, que ça ne te donne quand même pas le mal du pays. Ça ira, promis. Je suis triste de ne plus te voir autant qu’avant mais très contente que tu aies pris cette décision. Et je te promets que c’est tout ce que j’en dirai. Je t’embrasse, je suis fière de toi, et on se reparle demain.

– Je t’embrasse, maman.

En raccrochant, je surprends de nouveau Ben à me regarder.

– Tu ne m’as pas présenté à ta mère, me reproche-t-il. Ça fait dix heures qu’on sort ensemble, maintenant. Si tu ne fais pas ça très vite, je risque de le prendre mal.

Je range mon mobile dans mon sac en riant. Il m’attrape la main et la garde dans la sienne jusqu’à l’aéroport.

Le trajet s’achève dans un calme paisible. Je lui indique mon numéro de vol et, bientôt, il se gare.

– On est arrivés.

Plutôt que d’avoir choisi un parking, comme je l’aurais cru, il s’arrête dans l’allée du dépose-minute. Je m’en veux d’avoir cru qu’il allait m’accompagner à l’intérieur. Ce n’était déjà pas mal de m’amener jusqu’ici. Je ne dois pas lui en demander trop.

Il sort mes deux valises du coffre, tandis que je prends mon sac et mon bagage à main. Il claque son coffre et vient me rejoindre.

– Bon vol ! lance-t-il en m’embrassant sur la joue.

Il me serre dans ses bras puis regagne sa voiture.

– Le 9 novembre ! ajoute-t-il. N’oublie pas !

Je lui adresse un signe en souriant mais, intérieurement, je suis déçue par le peu d’émotion qu’il manifeste.

Finalement, ça vaut peut-être mieux comme ça. Je redoutais de devoir le regarder s’éloigner, mais cet au revoir indigne d’un roman m’aura

finalement simplifié les choses.

Je respire un grand coup en voyant la voiture disparaître dans la nuit.

Puis j’attrape mes valises et entre dans le hall. Je n’ai pas trop de temps avant le décollage. L’aéroport vibre encore d’animation malgré l’heure tardive. Alors je me faufile à travers la foule, jusqu’à la zone d’embarquement. J’imprime ma carte, enregistre mes bagages puis me dirige vers la sécurité. J’essaie de ne pas penser à ce que je fais, en l’occurrence quitter un endroit où je viens de passer toute ma vie, pour une ville où je ne connais personne. À cette idée, j’ai envie de sauter dans un taxi pour retourner chez moi. Mais je ne peux pas.

Il faut continuer.

Il faut m’obliger à changer de vie avant que celle que je ne vis pas achève de me dévorer.

Dans la file d’attente, je sors mes papiers, prête à les présenter aux agents. Il y a cinq personnes devant moi.

Cinq personnes, ça me laisse encore le temps d’annoncer que je ne vais plus à New York, alors je ferme les yeux et tâche de penser à tout ce qui m’attire dans cette ville. Les stands de hot-dogs. Broadway. Times Square.

Manhattan. La statue de la Liberté. Le musée d’art moderne. Central Park.

– Faaaallooon !

J’ouvre les yeux.

Je me retourne pour découvrir Ben devant la porte à tambour. Il arrive en courant.

Lentement.

Je me couvre la bouche d’une main, essaie de ne pas rire alors qu’il tend un bras dans ma direction en criant :

– Neee paaars paaas encooore !

Tout le monde se retourne pour voir ce qui se passe. D’un côté, je voudrais me cacher dans un trou de souris, de l’autre, je ris trop fort pour me soucier de ce que pensent les gens. Qu’est-ce qu’il fabrique ?

Quand il me rejoint enfin, un immense sourire lui barre le visage.

– Tu ne croyais tout de même pas que j’allais te lâcher comme ça ?

Je hausse les épaules parce que c’est exactement ce que je croyais.

– Tu devrais mieux connaître ton copain que ça, continue-t-il en me prenant le visage entre les mains. Il a fallu que je crée un tourment pour essayer d’obtenir un dix à ce baiser.

Posant la bouche sur la mienne, il m’embrasse avec tant d’émotion que j’en oublie tout le reste. Tout. Où je suis. Qui je suis. Il y a là un type et je suis une fille et on s’embrasse et le cœur bat et se serre, et cette main me parcourt les cheveux et les bras, et il sourit contre mes lèvres.

Mes yeux se rouvrent et *je ne savais même pas que des baisers pouvaient faire vibrer les paupières.*

– Sur une échelle de un à dix ? demande-t-il.

Tout tourne autour de moi ; j’essaie de respirer, de ne pas tanguer.

– Neuf. Sans problème.

– Bon, soupire-t-il. Je prends. Mais, l’année prochaine, j’obtiendrai un onze, promis.

Il m’embrasse sur le front, me lâche. Il commence à s’éloigner quand je me rends compte que tout le monde nous regarde, mais ça m’est égal.

Devant la porte à tambour, il pose les mains en porte-voix et crie :

– J’espère que tout l’État de New York rigole de toi !

Je n’aurais jamais cru avoir tant envie de rire. Je lui adresse un signe de la main tandis qu’il disparaît.

En fait, ça valait un dix.

1. Dylan Thomas est un poète gallois, décédé en 1953, à l’âge de trente-neuf ans. Il est considéré comme l’un des plus brillants poètes de langue anglaise du XXe siècle. Alcoolique, il semble être un successeur des poètes maudits du siècle précédent. Ces vers sont extraits d’un de ses poèmes (2008, Seuil, trad. Patrick Reumaux).

La citation complète est :

J’ai ardemment souhaité partir mais j’ai peur.

Une vie, encore neuve, pourrait fuser

Hors du vieux mensonge en feu sur le sol

Et, crépitant dans l'air, me laisser à demi aveugle.

Deuxième 9 novembre

Ses larmes et mon âme vivent une vie parallèle.

Courir, souffrir, brûler.

Et on recommence.

Ses larmes et mon âme vivent une vie parallèle.

– Benton James Kessler

Ben

Quand tu tombes sur un souvenir

Si sombre et si lointain

Tu te heurtes à un mystère

Pour guider ta journée.

Bien que tu te sentes fragile

Et ignores où tu vas

Je serai toujours là

Pour toi quand tu faibliras.

J'ai écrit ce poème merdique en CE2. C'est la première œuvre que j'aie jamais montrée à quelqu'un.

En fait, même pas. Ma mère l'a trouvée dans ma chambre ; et voilà comment j'en suis venu à respecter l'importance de la vie privée. Elle l'a distribuée à toute ma famille ; depuis, je me suis promis de ne plus faire confiance à personne.

Je me rends compte maintenant que ma mère ne cherchait pas à m'ennuyer. En fait, elle était fière de moi. Pour autant, je ne parle jamais à personne de ce que j'écris. Ça reviendrait à dire toutes mes pensées à haute voix. Il y a des choses qui ne sont pas destinées à la consommation publique.

Et je ne sais pas comment expliquer ça à Fallon. Si elle se fie à notre accord de l'an dernier, elle me croit en train de rédiger un roman qu'elle

lira un jour. Elle aura beau dire qu'il s'agit d'une fiction, chacune des phrases que j'ai rédigées cette année sont plus vraies que tout ce que j'ai pu reconnaître à haute voix. J'espère qu'après nos retrouvailles d'aujourd'hui je pourrai tout réécrire afin qu'elle ait quelque chose à lire, mais cette année que je viens de passer à peindre ma vie pourrie aura été des plus salutaires.

Ce que j'appelle désormais ma « thérapie par l'écriture » ne m'a pas empêché de suivre mes cours ni de remplir les devoirs qu'elle m'a donnés.

Enfin, en partie. J'ai lu trente-six romans d'amour, dont cinq seulement qu'elle m'avait conseillés. Elle a juste oublié de me dire que deux d'entre eux étaient les premiers tomes de séries ; il a donc bien fallu que j'aille jusqu'au bout.

Ces « recherches » m'ont permis de conclure que Fallon avait absolument raison. Les baisers de romans ne sont pas vraiment des baisers de la vie quotidienne. Chaque fois que je lis un de ces ouvrages, je grince des dents au souvenir des quelques fois où j'ai embrassé Fallon l'année dernière. Ce n'était absolument pas digne de baisers de romans et, bien que j'aie beaucoup lu depuis, je ne suis pas sûr de bien savoir ce qu'il faut faire pour y parvenir. En tout cas, je sais qu'elle mérite mieux que ce que je lui ai donné.

Je mentirais si je disais que j'ai embrassé quelqu'un depuis Fallon. Je suis sorti plusieurs fois avec des filles et, quand elle a dit en plaisantant que je devrais les comparer à elle, c'est exactement ce que j'ai fait. L'une n'était pas aussi drôle que Fallon, l'autre beaucoup trop égoïste. Et aucune n'aimait la bonne musique, ce qui ne compte d'ailleurs pas beaucoup puisque j'ignore tout des goûts de Fallon en musique.

Il faut absolument que je le découvre aujourd'hui. J'ai ainsi toute une liste de choses à lui demander afin de mieux me plonger dans le vrai roman que je lui ai promis. Néanmoins, j'ai l'impression que cette liste restera sans réponse et que l'année que je viens de passer à étudier les romans d'amour et à écrire sur notre

premier 9 novembre ensemble n’aura servi à rien.

Parce qu’elle ne viendra pas.

Je regarde de nouveau la pendule pour m’assurer qu’elle indique la même heure que mon téléphone mobile. *C’est le cas.*

Je sors mon bout de papier pour m’assurer que je ne me suis pas trompé d’heure. *Mais non.*

Je regarde encore autour de moi pour m’assurer que je suis dans le même restaurant où on s’est rencontrés l’année dernière. *C’est bien ça.*

Je le sais parce qu’il a changé de propriétaire et de nom voilà peu de temps. Mais il se trouve toujours à la même adresse et sert les mêmes plats.

Alors… *qu’est-ce que tu fiches, Fallon ?*

Elle a presque deux heures de retard. La serveuse a rempli quatre fois mon verre. Et cinq verres d’eau en deux heures, ça commence à faire beaucoup ; je me donne une demi-heure avant de me lever pour aller aux toilettes parce que, si je ne suis pas assis là au moment où elle arrivera, elle croira que je ne suis pas venu et s’en ira.

– Excusez-moi.

Mon pouls s’accélère, je lève la tête. Mais… *ce n’est pas Fallon.*

La tension retombe aussitôt.

– Vous vous appelez Ben ? demande la fille.

Elle porte un badge avec son nom. *Tallie.* Un badge du Pinkberry.

Comment Tallie connaît-elle mon nom ?

– Oui. Je suis Ben.

Elle pousse un soupir, puis :

– Je travaille en bas de la rue. Il y a une fille au téléphone, qui dit que c’est une

urgence.

Fallon !

Je m’impressionne par la rapidité avec laquelle je quitte le box puis le restaurant. Je descends la rue au galop, jusqu’au Pinkberry, entre en trombe. Le type derrière son comptoir me jette un regard apeuré. À bout de souffle, je désigne le téléphone derrière lui :

– Un appel pour moi ?

Il attrape l’appareil, appuie sur un bouton, me tend le combiné.

– Allô ? Fallon ? Tout va bien ?

Je n’entends pas immédiatement sa voix mais la reconnais à son seul soupir.

– Ben ! Ouf, Dieu merci tu étais toujours là ! Je suis désolée. Mon vol a été retardé et j’ai voulu appeler le restaurant mais leur numéro était coupé ; le temps que je fasse des recherches, on appelait pour l’embarquement. Une fois qu’on a atterri, j’ai finalement trouvé le nouveau numéro et j’ai appelé plusieurs fois sauf que ça sonne toujours occupé. Je ne savais plus quoi faire. Là, je suis dans un taxi et pardon d’être aussi en retard mais je n’avais aucun moyen de te joindre.

Je ne savais pas que mes poumons pouvaient emmagasiner tant d’air.

Je respire, soulagé, déçu pour elle mais complètement abasourdi qu’elle ait fini par trouver une solution. Elle n’avait donc pas oublié, elle est venue, on se retrouve. Et tant pis si elle sait que, deux heures après, j’attendais toujours au restaurant.

– Ben ?

– Je suis là. C’est bon, je suis content que tu arrives. Mais ça ira sans doute plus vite si on se retrouve chez moi ; il y a des embouteillages d’enfer, ici.

Elle demande mon adresse et je la lui donne.

– D’accord, dit-elle d’un ton anxieux. À tout de suite.

– J’arrive.

– Oh, attends, Ben ? Euh… j’ai dit à la fille qui a répondu au téléphone que tu lui donnerais vingt dollars si elle te transmettait mon message.

Excuse-moi. Elle n’avait pas l’air trop prête à rendre service, alors je lui ai promis…

– Pas de souci. À plus.

Elle me dit au revoir et je raccroche, tends le téléphone à Tallie revenue derrière le comptoir. Je sors un billet de vingt dollars.

– J’aurais pu payer dix fois plus cher pour ce coup de fil.

*

* *

Je fais les cent pas dans l’allée.

Qu’est-ce que je fabrique ?

Tout sonne faux. Je connais à peine cette fille. J’ai passé quelques heures avec elle, et là, je m’engage à écrire un bouquin sur elle ? Sur nous ? Et si ça ne marche plus entre nous, cette fois-ci ? Qui dit que je n’ai pas cédé à un moment de dépression l’année dernière, que je n’étais pas dans un état d’esprit particulièrement réceptif ? Qui sait si elle est vraiment drôle ? Si ce n’est pas une garce ? Et puis, ce retard l’a peut-être fait stresser, peut-être qu’elle n’a même pas envie d’être là.

C’est vrai, qui peut faire une chose pareille ? Quelle personne sensée traverserait tout le pays pour passer une journée avec quelqu’un qu’elle connaît à peine ?

Sans doute pas beaucoup de gens. Mais j’aurais pris l’avion sans hésitation si on avait dû se retrouver à New York.

Je me passe les mains sur le visage quand le taxi débouche au coin de la rue. J’essaie de me convaincre que tout cela est parfaitement normal.

Pas dingue du tout. On n’est pas liés l’un à l’autre. Juste amis. Les amis, ça traverse le pays pour passer un moment ensemble.

Oui, mais, *est-on amis ?* On ne communique pas, ce qui ne fait même pas de nous des connaissances.

Le taxi s’engage maintenant dans l’allée.

Bordel, tu paniques, là, Kessler.

Le véhicule s’arrête.

La portière arrière s’entrouvre.

Je devrais aller l’accueillir. Qu’est-ce que je fiche à rester planté là ?

Je me dirige vers le taxi alors que sa passagère s’apprête à en descendre.

Je t’en prie, sois la Fallon que j’ai rencontrée l’année dernière.

J’attrape la poignée de la porte et l’ouvre en grand. J’essaie d’avoir l’air cool, de masquer ma nervosité, ou pire, ma jubilation. J’ai lu assez de

romans d’amour pour savoir que les filles aiment mieux les garçons un peu distants. J’ai lu ailleurs que ce genre de type était considéré comme mâle dominant.

Vas-y, délire un peu, Kessler. Juste un tout petit peu. Tu vas y arriver.

Elle sort de la voiture et j’ai l’impression de voir un film au ralenti.

Avec des mouvements infiniment gracieux. Le vent fait voler quelques mèches sur son visage. Elle y porte la main pour les écarter et c’est là que je remarque le changement survenu en une année.

Elle est différente. Les cheveux plus courts. Bouclés. Elle porte un tee-shirt à manches courtes, chose qu’elle avait reconnu ne jamais faire l’an dernier.

Elle a pris confiance en elle. Ça se voit des pieds à la tête.

Jamais je n’avais vu quelqu’un d’aussi sexy.

– Salut ! lance-t-elle tandis que je ferme la portière.

Elle semble contente de me voir et, rien que pour ça, je lui rends son sourire.

Pour la distance, tu repasseras.

Comme mâle dominant, j'ai duré exactement zéro seconde.

Dans un soupir qui restait bloqué en moi depuis un an, je me rapproche d'elle, l'étreins dans un élan d'une totale sincérité. La main contre sa nuque, je l'attire vers moi, humant son frais parfum d'hiver.

Immédiatement, elle m'enveloppe de ses bras, enfouit le visage contre mon épaule. Je la sens soupirer et nous restons ainsi jusqu'à ce que le taxi ait fait marche arrière pour sortir de l'allée et disparaître au coin de la rue.

Et même à ce moment, on ne se lâche pas.

Elle agrippe le dos de ma chemise dans ses poings fermés et j'essaie de ne pas trop faire attention à sa nouvelle coiffure. Plus douce. Plus légère.

Rafraîchissante, et *merde, ça fait mal.*

Encore.

Pourquoi est-elle la seule à me mettre dans des états pareils ? Elle soupire dans mon cou et je la repousserais presque, parce que, *bon sang, ça devient trop.* Je ne sais plus ce qui m'obsède le plus. Le fait qu'on

semble avoir repris exactement là où on en était l'année dernière ou le fait que notre rencontre n'ait pas été un simple coup de chance ? Parce que je viens de passer l'année l'esprit occupé par elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sans savoir si je la reverrais jamais. Et, maintenant que je sais qu'elle a accepté mon hallucinante idée de nous revoir une fois par an, je sens venir une nouvelle année d'angoisse.

Déjà je redoute l'instant où elle va s'en aller, alors qu'elle vient juste d'arriver.

Elle relève la tête, me regarde. De la paume, je repousse ses boucles pour mieux voir son visage. Malgré son ton angoissé tout à l'heure au téléphone, elle semble

maintenant complètement apaisée.

– Salut, Fallon l'Éphémère.

Son sourire s'élargit.

– Salut, Ben l'Écrivain. Je te trouve l'air triste.

J'essaie de sourire mais je suis sûr que mon expression n'a rien d'apaisant.

– Parce que je souffre de ne pas poser ma bouche sur la tienne.

Elle rit.

– Je te préviens, si j'ai très envie de la sentir sur la mienne, un baiser de bonjour risque de ne pas te valoir plus d'un six.

Je lui ai promis un onze. Il va falloir patienter.

– Viens. On rentre. J'ai envie de savoir quelle est la couleur de ta culotte.

Elle repart de ce rire qui m'est devenu si familier et je lui prends la main pour la conduire vers la maison. Visiblement, je n'ai aucun souci à me faire. C'est la même Fallon dont j'ai gardé le souvenir. En un peu mieux, si c'est possible.

Alors… ça signifie peut-être que j'ai beaucoup de souci à me faire.

Fallon

Je ne m'attendais pas à ça quand il m'a proposé de le retrouver chez lui.

D'abord, j'aurais plutôt cru à un appartement, tandis que là, je suis devant une maison moderne, avec un étage. Une vraie maison, quoi. Il ferme la porte d'entrée derrière moi, se dirige vers l'escalier. Je le suis.

– Tu n'as pas apporté de bagages ? me demande-t-il.

Je préfère ne pas penser au peu de temps que je vais passer ici.

– Je repars ce soir.

Il s’arrête à mi-chemin, se tourne vers moi :

– Ce soir ? Tu ne passes même pas la nuit en Californie ?

– Je ne peux pas. Il faut que je sois rentrée à New York pour huit heures demain matin. Mon avion décolle à vingt-deux heures trente.

– Tu en as pour plus de cinq heures de vol. Avec le décalage horaire, tu ne seras pas chez toi avant six heures du matin.

– Je dormirai à bord.

Il écarquille les yeux, crispe la mâchoire.

– Je n’aime pas ça. Tu vas être épuisée. Tu aurais dû téléphoner. On aurait pu changer de date, trouver autre chose…

– Je ne connais pas ton numéro de téléphone. Et puis ça aurait bousillé le principe de ton bouquin. C’est le 9 novembre ou rien du tout.

J’ai l’impression qu’il fait la moue mais je lui rappelle que cette loi vient de lui.

– Désolée d’être arrivée en retard. On a encore six heures avant mon départ pour l’aéroport.

– Cinq heures et demie, rectifie-t-il.

Il recommence à grimper l’escalier. Je le suis jusqu’à sa chambre, mais j’ai l’impression qu’il m’en veut. Bon, je sais qu’il existait sans doute d’autres solutions qu’un aller-retour en une journée mais, à vrai dire, je n’étais pas sûre du tout qu’il serait au rendez-vous. Je me disais qu’il devait passer son temps avec de fausses petites amies, qu’il ne se souviendrait sûrement pas de moi. Je croyais que ça me gênerait moins d’avoir cru à cette fable si je pouvais reprendre l’avion au bout de quelques heures et faire comme si de rien n’était.

Or, non seulement il était là, mais il attendait encore au bout de deux heures.

Deux heures.

C’est extrêmement flatteur. J’aurais sans doute laissé tomber au bout d’une

heure, persuadée qu'il m'avait fait faux bond.

Ben ouvre une porte et me fait signe d'entrer la première dans sa chambre. Je passe donc devant lui, croise son sourire un peu forcé.

Il n'a pas le droit de m'en vouloir. On était d'accord pour se retrouver aujourd'hui et, oui, je suis arrivée en retard, mais je suis venue. Je me retourne, les mains sur les hanches, prête à me défendre s'il se plaint encore du peu de temps qu'on a. Il ferme la porte, s'y adosse mais, avant de dire quoi que ce soit, il commence par ôter ses chaussures. Il n'a plus l'air déçu, en fait il semble plutôt… je ne sais pas… heureux.

Dès qu'il est pieds nus, il vient vers moi, me pousse. Je laisse échapper un petit cri, tombe en arrière mais, avant de m'affoler, je me sens sur un petit nuage. Ou sur un lit. Quoi qu'il en soit, c'est l'endroit le plus confortable sur lequel je me suis allongée.

Une lueur dans le regard, il s'avance avec un sourire espiègle.

– On va bien s'installer, explique-t-il. On a beaucoup de choses à se dire.

Là-dessus, il me soulève un pied pour m'ôter ma chaussure. Elles n'ont pas de talons, c'est donc moins compliqué pour lui. Plutôt que de lâcher ma cheville, il la repose doucement sur le lit.

J'avais oublié qu'il faisait si chaud en Californie. Il faudrait allumer un ventilateur.

Il soulève mon autre pied, en ôte également la chaussure, promène les doigts le long de ma jambe avec la même lenteur impitoyable, sans cesser de sourire.

Est-ce que l'altitude est plus élevée ici qu'à New York ? Ça devient trop dur de respirer dans cette chambre.

Une fois que je me retrouve pieds nus, il vient s'asseoir à la tête du lit.

– Amène-toi, murmure-t-il.

Je m'allonge sur le ventre pour découvrir Ben adossé à un coussin, un bras replié derrière la tête. Il tapote l'oreiller près de lui.

– Je ne mords pas.

– C’est bien dommage, dis-je en le rejoignant. Quand je pense qu’on a passé quatre-vingt-dix pour cent de notre temps ensemble sur un lit…

– Il n’y a pas de mal à ça. J’aime bien tes cheveux.

Ses paroles me mettent dans tous mes états, pourtant je souris, comme si on me disait ça tous les jours.

– Merci.

On bavarde un moment. Je commençais à oublier son visage mais, maintenant que le revoilà devant moi, c’est comme si je n’étais jamais partie. Il fait moins ado que l’année dernière. Alors je me demande si, en le revoyant l’année prochaine, je trouverai qu’il a l’air d’un homme.

Encore qu’il n’y ait pas de différence entre un homme et un garçon de dix-neuf ans, c’est la même chose.

– On n’a pas beaucoup de temps, dit-il. J’ai des tonnes de questions à te poser, avec ce bouquin à écrire, alors que je ne sais absolument rien de toi.

J’ouvre la bouche pour rectifier, lui dire qu’il sait, au contraire, tout de moi. Pourtant je me tais, parce qu’au fond c’est vrai, il ne sait pas grand-

chose. On n’a passé qu’un jour ensemble.

– Tu as écrit quelque chose, cette année ?

– Oui. Tu as embrassé quelqu’un, cette année ?

– Oui. Et toi ?

Il hausse les épaules. J’insiste :

– Et toi, Ben ?

– Oui. Quelques-unes.

J’essaie de ne pas me laisser affecter, mais à combien, au juste, correspond ce «

quelques-unes » ?

– Et tu les as toutes comparées à moi ?

– Je t’ai dit l’année dernière que ce serait complètement injuste par rapport au reste des filles. Tu es incomparable.

J’ai bien fait de venir. Tant pis si je ne dors pas de toute la semaine, cela en valait la peine pour obtenir ce compliment.

– Et toi, les garçons ? Tu as eu cinq rendez-vous ?

– Un seul. Je n’ai vu qu’un type. J’ai fait mon possible.

Comme il hausse les sourcils, je repasse aussitôt en mode défense.

– Ben, ne me demande pas d’essayer de sortir dans un État que je connais à peine, alors que même ici, je ne sortais pour ainsi dire jamais.

Ça prend du temps. J’étais si fière d’avoir pu embrasser ce garçon. Il me croyait comblée avec ce baiser, alors que j’étais juste contente d’avoir accompli une partie de mes devoirs.

– OK, s’esclaffe-t-il. Un, ça ira. Seulement ça veut dire que tes devoirs pour l’année à venir vont te sembler beaucoup plus compliqués.

– Oui, bon. Mais les tiens aussi. Et, à propos, je veux voir la preuve que tu as bien commencé à écrire ce bouquin. Je veux lire un extrait de ce que tu as pu raconter sur nous.

– Non, rétorque-t-il aussitôt.

Je me soulève sur le lit.

– Comment ça, non ? Tu ne vas pas me dire que tu as écrit quelque chose sans me le prouver. Donne-moi quelque chose.

– Je n’aime pas qu’on lise ce que j’écris.

J’éclate de rire.

– Sérieux ? On dirait un chanteur d’opéra qui refuserait d’émettre un son.

– Rien à voir. Tu pourras le lire quand je l’aurai fini.

– Tu vas me faire attendre quatre ans ?

Il hoche la tête, l’air narquois.

Anéantie, je retombe sur l’oreiller.

– Snif.

– Quoi ? Tu dis snif au lieu de pleurer ?

– Ça va !

Il se rapproche de moi en riant. Je lève les yeux vers lui, il les baisse vers moi et ça serait sympa s’il ne me dévisageait pas comme s’il s’apprêtait à me dévorer des lèvres.

Je retiens ma respiration lorsque sa main me caresse le menton.

– Tu m’as manqué, Fallon, murmure-t-il. Beaucoup. Et tant pis si je ne suis pas censé dire ça, mais j’ai essayé de jouer les mâles alpha et j’ai lâché prise au bout de deux secondes. Alors pas de Ben dominant pour toi aujourd’hui. Désolé.

Hé, est-ce qu’il est en train de…

Oui.

– Ben. Tu sextotes, là…

– Je quoi ?

– Quand un mec sexy parle bouquins avec une fille, c’est comme s’il lui balançait des sextos mais à haute voix et en parlant de livres au lieu de sexe. Et là, ça n’avait rien d’un texto. Bon, d’un sexto non plus, mais c’est l’effet que ça m’a fait…

Il s’écroule de rire. Je me rapproche encore de lui, pose une main sur son torse, me penche en susurrant :

– Surtout n’arrête pas. J’en veux encore, Ben. Tu préfères les eBooks ou…

Du bout de l’index, je descends lentement le long de son torse.

– … ou les volumes à reliure rigide ?

L’air béat, il croise les mains sous sa tête.

– Ah oui, surtout les volumes rigides. Et je ne suis pas sûr que tu puisses entendre ça, mais… j’ai ma propre PAL. Tu devrais la voir, Fallon.

Elle est énorme.

Je laisse échapper un gémissement, sans pouvoir prétendre qu’il est feint.

– Je sais aussi maintenant ce qui rend un baiser digne d’un roman, ajoute-t-il. Alors tiens-toi prête.

Quand il se hisse sur un coude, il a perdu son sourire.

– Sérieux. Cette attraction féminine envers le mâle dominant me déroute un peu, parce que je n’ai rien à voir avec les héros de ces romans.

Tu es dix fois mieux.

– Je ne ferai jamais de moto, je ne me battrai jamais contre un autre type pour le plaisir. Et, même si j’ai passé l’année à rêver de faire l’amour avec toi, je ne me vois pas te dire un jour : « Tu m’appartiens ». Et puis j’ai toujours rêvé d’avoir un tatouage, mais petit, parce que je ne supporterai pas longtemps la douleur. En plus, les bouquins étaient intéressants mais je ne me sentais vraiment pas à la hauteur.

Il faut toujours qu’il plaisante.

– Ben, tous les héros de ces livres ne sont pas comme ça.

– N’empêche que tu aimes les mauvais garçons, si tu passes ton temps à lire des romans sur eux.

– Non, c’est faux. J’aime bien ces bouquins parce qu’ils n’ont rien à voir avec la vie que je mène. Et tant mieux. Mais ça me change les idées.

Autant j’aime lire une scène où un mec trouve une fille si… si moite pour lui, autant si quelqu’un me disait ça en faisant l’amour, ça me couperait tous mes élans.

Il se met à rire.

– Et si en faisant l’amour avec moi tu me disais que je t’appartiens, je retournerais m’habiller illico et je ficherais le camp pour aller vomir dehors. Ce n’est pas parce que j’aime lire ça dans des livres que j’ai envie de le vivre.

– Bon, alors je peux te garder ?

Dommage qu’il ne fasse que plaisanter.

– Je suis à toi pour les cinq prochaines heures.

Il me repousse sur le dos.

– Parle-moi du garçon que tu as embrassé.

Il a prononcé le mot « garçon » comme si c’était une insulte. Ça me plaît. Il est mignon quand il est jaloux.

– Il faut que je sache exactement comment tu t’y prends, ajoute-t-il, pour que je puisse ajouter une intrigue secondaire à notre roman.

– Une intrigue secondaire ? Ça veut dire que tu en as déjà une principale ?

Il reste impassible.

– Alors, comment tu l’as rencontré ?

– Aux répétitions.

– Tu es sortie avec lui ?

– Deux fois.

– Pourquoi juste deux fois ? Qu’est-ce qui s’est passé ?

Pour un peu, je dirais encore snif. Je n’ai aucune envie de parler de ce garçon.

– Il ne s’est rien passé, justement ; pas la peine d’en dire davantage.

– Si. Ça fait partie de notre accord.

– Bon, alors il s’appelle Cody, il a vingt et un ans. On auditionnait pour la même pièce et on a beaucoup bavardé. Quand il m’a demandé mon numéro, je le lui ai donné.

– Tu lui as donné ton numéro de téléphone ? demande-t-il d’un ton dégoûté. Pourquoi tu ne me l’as pas donné, à moi ?

– Parce que je t’aime bien. Enfin, voilà, on est sortis ce week-end-là, on s’est embrassés plusieurs fois. Il était sympa. Marrant…

Ben fait la grimace.

– Plus marrant que moi ?

– Ton humour est incomparable. Et cesse de m’interrompre. Alors j’ai accepté de sortir avec lui une deuxième fois. On s’est retrouvés dans sa

chambre pour regarder un film, on a commencé à faire l’amour et… je…

je n’ai pas pu.

– Pas pu quoi ? Faire l’amour ? Ou le faire avec lui ?

J’ignore ce qu’il y a de plus bizarre dans cette situation. Raconter à Ben mes ébats avec un autre garçon ou que je me sente si à l’aise de raconter à Ben mes ébats avec un autre garçon.

Enfin, jusqu’à un certain point. Plus envie de continuer, maintenant.

– Pas pu, voilà tout, dis-je. C’était…

Je ferme les yeux parce que je ne tiens pas à lui avouer la véritable raison qui m’a fait reculer. Mais c’est Ben. On peut lui en dire beaucoup.

– C’était spécial. Tout d’un coup, je me sentais… je ne sais pas. Ratée.

Je vois sa pomme d’Adam rouler dans sa gorge alors qu’il déglutit.

– Explique, lâche-t-il d’une voix crispée.

J’aime bien le voir un peu énervé, comme si, en réalité, il ne tenait pas du tout à ce que je lui raconte mes galipettes avec quelqu’un d’autre. En fait, je le sens un peu protecteur, et ça me plaît.

Je crois qu’il est beaucoup plus dominant qu’il ne veut bien l’admettre.

Dans un grand soupir, je me prépare à faire preuve d’une honnêteté excessive que personne ne peut exiger de moi, sauf moi.

– L’année dernière, quand tu m’as touchée, je me suis sentie… jolie.

Comme si je n’avais pas de cicatrices. Ou… non, ce n’est pas ça, je reprends : tu m’as donné l’impression que ces cicatrices faisaient partie de ce qui me rendait jolie. Jamais je n’avais ressenti ça, ni cru le ressentir. Du coup, avec Cody, j’ai tout remarqué. Il ne touchait que la partie droite de mon visage. Il n’embrassait mon cou qu’à droite. Et, pour aller plus loin, il a tenu à ce qu’on éteigne la lumière.

Ben fait la grimace mais, cette fois, il a l’air très sûr de lui.

– Continue, souffle-t-il.

– À un moment, il a essayé de m’enlever mon soutien-gorge, mais je ne pouvais pas. Je ne voulais pas qu’il le voie. Il s’est montré très compréhensif, il n’a pas insisté. À vrai dire, ça m’a plutôt un peu gênée.

J’avais envie qu’il me console, qu’il fasse comme s’il avait quand même envie de moi, mais il a eu l’air un peu soulagé que je l’arrête.

Ben roule sur le dos et se frotte le visage. Au bout d’un moment, il reprend sa position initiale, baisse les yeux vers moi.

– S’il te plaît, dit-il, n’adresse plus jamais la parole à cet enfoiré.

Ces paroles provoquent en moi une onde de chaleur inattendue. L’air attendri, il me caresse la joue.

– Qu’est-ce que tu voulais qu’il ne voie pas ?

Voyant que je ne percute pas, il insiste :

– Tu as dit, *« je ne voulais pas qu'il le voie »*. Mais si tu avais déjà enlevé ton tee-shirt, il avait vu tes cicatrices, alors de quoi tu parlais ?

La gorge sèche, j'ai envie de me cacher la tête sous un oreiller.

– Arrête, dit-il quand il me voit en prendre un.

Il le repose sous ma tête, se penche encore.

– C'est moi, Fallon. Ne crains rien. Tu peux me dire de quoi il s'agissait.

Je respire encore un grand coup, espérant qu'avec un peu d'air supplémentaire dans mes poumons, je vais trouver le courage de lui répondre.

Je me couvre les yeux avec les mains avant de dire aussi vite que possible :

– Mon sein gauche.

Je m'attends à ce qu'il pose davantage de questions, ou me remue le bras. Mais non. Je n'arrive pas à croire que j'aie pu lui dire ça. Je n'en ai jamais parlé à personne, y compris Amber. Dans l'incendie, non seulement la moitié gauche de mon corps a été brûlée mais, comme si cette punition ne suffisait pas, j'ai encore été blessée quand les sauveteurs ont essayé de me faire sortir par la fenêtre. Heureusement, je ne me rappelle de rien entre le moment où je me suis endormie cette nuit-là et mon réveil à l'hôpital, mais les cicatrices sont là pour me le rappeler tous les jours. Et c'est mon sein gauche qui a pris le plus. Je ne suis pas idiote. Je sais bien

que, pour les garçons, rien ne vaut de magnifiques seins symétriques. Et les miens ne le sont pas.

Je sens la main de Ben se poser sur mon poignet, et il soulève mon bras de mon visage, me caresse la joue.

– Qu'est-ce que ça peut te faire si quelqu'un le voit ? Parce qu'il a une cicatrice ?

Je secoue la tête.

– C’est affreusement gênant, Ben.

– Pas pour moi. Et ça ne devrait surtout pas l’être pour toi. Rappelle-toi, je t’ai déjà vue sans tee-shirt. Et c’était tout à fait magnifique.

– Tu m’as vue sans tee-shirt, mais tu devrais me voir sans soutien-gorge. Tu pigerais.

Ben se redresse aussitôt sur le coude.

– D’accord.

– Hé ! Ce n’était pas une proposition.

– N’empêche que je veux voir.

Je fais non de la tête. Je me mets même à rire parce que je n’ai aucunement l’intention de lui montrer mon sein, de lui mettre ce désastre sous les yeux.

– Je veux que ce bouquin sonne juste, il va falloir que je parle de tes blessures. Donc, tu dois me laisser les voir. Disons à titre de recherche.

Ses paroles me soulèvent le cœur.

– Quoi ?

Ma voix est si tremblante que j’ai l’air de pleurer. Mais non. Pas encore…

– Comment ça, tu vas devoir en parler dans le bouquin ? Ne me dis pas que tu vas écrire sur mes cicatrices ?

Il n’a pas l’air de percuter.

– Ça fait partie de ton histoire. Bien sûr que je vais en parler.

À mon tour, je me redresse sur mes coudes.

– Je voulais que tu romances un peu mon personnage, que tu me rendes jolie. On ne prend pas un monstre pour personnage principal. Ça

empêche les lecteurs de s’identifier. Un personnage principal doit être beau et…

Ben vient de s’allonger sur moi et il me couvre la bouche de la main. Il pousse un soupir irrité, comme s’il s’apprêtait à livrer bataille.

– Écoute-moi, maintenant, lâche-t-il en me fermant toujours la bouche pour s’assurer que je ne l’interrompe pas. Ça m’énerve que tu te laisses définir par un détail aussi négligeable. Je ne peux pas faire de toi une jolie fille dans mon bouquin, ce serait une insulte. Tu es trop belle pour ça. Et drôle. Et le seul moment où je ne me sens plus amoureux de toi, c’est quand tu te plains de ton sort. Parce que, je ne sais pas si tu t’en rends compte, mais tu es vivante, Fallon. Et, quand tu te regardes dans la glace, tu n’as pas le droit de mépriser ce que tu y vois. Parce que tu as survécu, peu de gens ont cette chance. Alors, à partir de maintenant, quand tu penseras à tes cicatrices, tu n’auras pas le droit de te plaindre. Tu vas les révérer puisque tu es encore sur terre pour les voir. Et les types que tu autorises à les toucher feraient mieux de te remercier pour ce privilège.

J’en ai le cœur retourné.

Je ne peux plus respirer.

Il ôte sa main de ma bouche et j’aspire une grande goulée d’air. Les yeux pleins de larmes, je ne peux m’empêcher de trembler en essayant de les chasser. Ben se penche vers moi, me prend le visage entre ses mains, pose les lèvres sur ma tempe en murmurant :

– Tu l’as bien mérité, Fallon.

Je ne le sais que trop.

Il a raison.

Évidemment qu’il a raison. Je suis vivante, en bonne santé et, oui, l’incendie m’a laissé des marques, mais sans me priver d’aucun organe essentiel. Il n’a rien touché sous la surface de ma peau. Alors, pourquoi est-ce que je me considère comme handicapée ?

Il faut que j’arrête de me faire ça.

– Chut ! murmure Ben en effaçant les larmes de mes joues.

J’étale mes émotions à travers toute la pièce. Je suis furieuse qu’il se soit donné le droit de me parler ainsi, en même temps mon cœur palpite et ne rêve que de l’embrasser. C’est surtout à moi que j’en veux de ne m’être à peu près occupée que de moi toutes ces années. Bien sûr que cet incendie m’a fait du mal. Oui, je voudrais qu’il n’ait jamais eu lieu. Mais c’est ainsi et je n’y peux rien, à moi, maintenant, de surmonter cette épreuve.

J’ai envie de rire, parce que ce petit discours vient de m’enlever un tel poids que j’ai tout d’un coup l’impression de respirer normalement. Pour la première fois depuis trois ans.

Tout me semble différent. Nouveau. L’atmosphère chantonne en me rappelant que j’ai de la chance d’être là, de pouvoir l’inhaler.

Alors c’est ce que je fais. Et puis je lance mes bras autour du cou de Ben, cache mon visage au creux de son épaule.

– Merci, crétin.

Je le sens vibrer de rire et m’étale de nouveau sur l’oreiller pour le laisser m’essuyer encore des larmes. Il me dévisage comme s’il essayait de démêler ce beau gâchis, et il n’est pas question que je l’en empêche. Parce que c’est tout à fait ça. Je ne suis qu’un beau gâchis et il a bien de la chance de se trouver sur moi en ce moment.

Je glisse les mains sur son torse pour sentir son cœur battre sous mes paumes. Aussi fort que le mien.

Les yeux dans les miens, il plonge vers ma bouche sans me demander la permission.

– Fallon, je suis trop vénère. Je vais t’embrasser et je ne m’excuserai pas.

Et là, ses lèvres se posent sur les miennes. Prise de vertige, je sens mon corps flotter et je ne peux plus bouger les bras. Mais pas besoin, parce que c’est Ben qui les soulève par-dessus ma tête, entremêle nos doigts, les coince dans le matelas. Sa langue vient chercher la mienne et il y met tant d’ardeur qu’il me donne l’impression que c’est tout son corps qui embrasse le mien.

Il plante lentement des baisers dans mon cou, tout en gardant mes mains contre

le lit, sans me laisser le loisir de lui répondre tandis qu'il explore ma peau. *Mon Dieu, il m'a tellement manqué !* J'en avais oublié ce que je ressens quand je suis avec lui. Si seulement ce pouvait être ainsi tous les jours ! Tous les ans, ce n'est pas assez.

La pression sur ma main droite disparaît quand il effleure mon bras, descend jusqu'à ma taille. Sa bouche est revenue sur la mienne et il continue de m'embrasser tout en glissant la main sous mon tee-shirt. Rien qu'en sentant ses doigts, je me souviens pourquoi je pense à lui toutes les nuits, alors que ma tête se pose sur l'oreiller.

– Je t'enlève ton tee-shirt, annonce-t-il.

Je n'hésite pas un instant.

Vraiment pas ?

Il le passe au-dessus de ma tête et l'envoie promener derrière lui. Ses yeux tombent sur ma poitrine, couverte d'un soutien-gorge noir ; en l'enfilant, ce matin, j'étais convaincue qu'il ne le verrait pas. Et voilà qu'il me décoche un petit sourire démoniaque en caressant la dentelle sur la pointe du sein. Je frémis parce que j'ai lu assez de livres pour savoir qu'il va ensuite glisser la main sous la dentelle. Mon corps se tend car je ne tiens pas à ce qu'il m'ôte mon soutien-gorge. Je ne veux pas qu'il me voie partout. Personne ne m'a jamais vue partout.

– Ma chérie, souffle-t-il. Détends-toi, d'accord ?

J'essaierais bien mais je suis tendue, plutôt parce qu'il vient de m'appeler chérie que parce qu'il s'apprête à comtempler ce que personne n'a encore jamais vu.

J'ai toujours trouvé les mots tendres un rien énervants, pourtant, avec lui, ça marche.

Je pose mes mains sur sa nuque pour mieux le guider vers mon sein gauche, en me demandant comment nous sommes passés de zéro à dix en l'espace de quelques secondes. *Ce n'est pas vrai, il écarte la bretelle de mon soutien-gorge.* Sa bouche est là, à se balader sur la courbe de mon sein, et ses doigts repoussent l'étoffe plus bas… plus bas… plus bas… plus rien.

Je sens l'air frais sur ma poitrine dénudée mais garde les yeux fermés afin de ne

pas voir l’expression de son visage. Cependant, je sens ses lèvres alors qu’il continue de m’embrasser sans la moindre hésitation, sans le moindre dégoût…

– Fallon.

Il veut que je le regarde, mais je préfère ne pas soulever les paupières.

– Ouvre les yeux, Fallon.

Je vais y arriver.

Je lève les yeux au plafond.

Je vais y arriver.

Peu à peu, je descends jusqu’à croiser son regard.

– Tu es belle. Tout en toi est beau.

Il pose les lèvres entre mes seins, s’approche lentement de ma cicatrice qu’il se met à lécher. Je m’attends qu’il s’excuse… et se détache de moi.

Mais non. Il me sourit.

– Ça va ? Je peux continuer ?

Sur le coup, j’ai presque envie de faire non de la tête, parce que je ne devrais pas accepter. Avant, quand j’imaginais ce genre de scène, je me voyais dotée d’un corps parfait, sans cicatrice. Et me voilà, en train de regarder Ben, alors qu’il parcourt tous ces endroits que j’aurais voulu si différents. Et on dirait qu’il apprécie.

Et moi aussi.

Je hoche la tête, peut-être que je gémis parce qu’il a l’air super excité.

Quand je pense que c’est sans doute à cause de moi que flotte cette lueur passionnée dans ses yeux, je me sens encore plus désirable que si j’étais parfaite. Sans cesser de m’embrasser, il remonte le long de mon cou, jusqu’à se trouver au-dessus de moi.

– Désolé, dit-il, je ne sais plus m’arrêter quand je suis avec toi.

Pourtant, non seulement il ralentit, mais il s’arrête. Parce que la porte de sa chambre s’ouvre d’un seul coup.

Il s’étale sur moi, comme pour m’empêcher de voir, mais pas assez vite : j’ai aperçu la fille sur le seuil, les yeux écarquillés.

– Ben ? lâche-t-elle.

Là, je vais paniquer.

– Tu nous laisses une minute, Jordyn ? marmonne-t-il sans la regarder.

La porte claque et une excuse étouffée monte du couloir :

– Pardon ! Oh là là ! Pardon.

Elle n’a pas réagi comme une petite amie furax, j’en suis soulagée.

Mais pas moins gênée pour autant.

– Désolé, soupire Ben. Je ne savais pas qu’elle était à la maison.

Il me dépose un rapide baiser sur les lèvres puis se lève.

– Ne t’inquiète pas, poursuit-il. C’est beaucoup plus gênant pour elle que pour nous.

Je rajuste mon soutien-gorge, m’assieds sur le lit.

– Parle pour toi.

Tout sourire, il va ramasser mon tee-shirt, me le tend, m’aide à l’enfiler.

– Ce n’est pas drôle, dis-je encore.

– En fait, si tu connaissais Jordyn, tu trouverais ça tordant.

Je ne vois pas de quoi il veut parler, jusqu’au moment où je m’avise que, en fait, je ne sais pour ainsi dire rien sur Ben.

– C’est ta sœur ?

– Elle le sera dans quelques jours, répond-il en enfilant ses chaussures.

Elle épouse mon frère Kyle ce week-end. Ici même.

Il a un frère ?

J’en sais encore moins sur sa famille.

– Le mariage a lieu ici ? Ils vivent ici ?

– Oui. Avec mon frère, on a hérité de cette maison après la mort de ma mère. On vit ici parce qu’il y a de la place pour tout le monde. Mon frère aîné voyage beaucoup, il est plus souvent absent qu’ici. Kyle et Jordyn habitent la grande chambre en bas.

Je ne sais pas pourquoi je croyais Ben fils unique. Et j’ignorais qu’il avait perdu sa mère. J’ai maintenant l’impression que ce garçon dont la

bouche vient de me dévorer les seins est un total inconnu pour moi. Il doit percevoir mon désarroi, car il me décoche un sourire rassurant.

– On jouera plus tard aux questions-réponses, et tu sauras tout de moi.

À quel point ma vie est barbante. Mais, pour le moment, je vais te présenter ma future sœur.

Il me tire par la main pour me faire lever. Je remets mes chaussures et le suis dehors. Il s’arrête sur le palier pour me donner un délicat baiser, puis descend rejoindre Jordyn.

À force de lire des romans d’amour, je m’étais mis dans le crâne que plus le geste est spectaculaire plus il prouve l’étendue des sentiments.

Certaines de mes scènes préférées tournent autour du moment décisif du récit, quand le héros déclare son amour pour l’héroïne par un geste énorme. Pourtant, ce minuscule baiser de Ben me donne soudain l’impression que j’ai raté les meilleurs moments de ces romans. Après tout, peut-être que les grands gestes ne comptent pas tant que certains petits gestes subtils entre les deux héros.

J’en ai presque envie de tout relire, maintenant que j’expérimente ces moments dans la vraie vie.

– Encore désolée, lance une voix à l’adresse de Ben alors qu’il m’entraîne dans la cuisine. Je ne savais pas que tu étais là, je cherchais des ciseaux…

Elle est mignonne. Plus petite que moi, les cheveux blonds californien et un visage assez expressif pour ne pouvoir cacher aucune émotion. Là, je vois qu’elle est sur le point de craquer.

– Jordyn, voici Fallon, dit Ben en me désignant.

Je lui adresse un signe et Jordyn se précipite vers moi, me prend dans ses bras.

– Contente de vous connaître, Fallon. Ne craignez rien, il est tout à fait normal que Ben amène des filles dans sa chambre.

Je tourne les yeux vers lui et il lève les deux mains comme pour se défendre, sans trop savoir que répondre. Je lui tends mes paumes, l’air de

lui demander de m’aider, parce que je reste muette. Ben s’éclaircit la gorge et Jordyn finit par me relâcher.

– Oh mon Dieu ! s’exclame-t-elle, je me suis mal exprimée. Il n’y a rien de normal à ce qu’il amène des filles dans sa chambre. Ce n’est pas ce que je voulais dire. Mais juste qu’il ne fallait pas en avoir honte, qu’on est tous des adultes. Ça ne signifiait pas que vous n’étiez qu’une parmi beaucoup d’autres. En fait, il n’amène que rarement des filles dans sa chambre, la preuve, c’est que je ne le croyais même pas là. Pas avec vous. Pas avec une fille.

Elle fait les cent pas et, chaque fois que je capte une image de son visage, je la sens au bord des larmes. Je n’ai jamais vu quelqu’un dans un tel état de nervosité.

Je me rapproche, elle s’immobilise. Je lui pose les mains sur les épaules, pousse un grand soupir, un rien exagéré, comme pour affirmer ma posture. Elle en fait autant. Puis j’exhale calmement et elle fait de même. Je souris.

– C’est bon, Jordyn. Tout va bien pour Ben et moi. En revanche, vous devriez boire un peu. Ou beaucoup.

Elle hoche fiévreusement la tête, porte une main à sa bouche avant de fondre en larmes.

Mon Dieu, qu'est-ce qui lui arrive ? Je jette un regard implorant à Ben pour qu'il m'aide, mais il me contemple comme s'il trouvait cette attitude tout à fait normale. Néanmoins, il se rapproche d'elle lui aussi, la tourne vers lui.

– Hé, dit-il doucement en la serrant dans ses bras. Qu'est-ce qui se passe ?

– Les marque-places sont arrivés et la moitié contient des fautes d'orthographe, et les tables et les chaises devaient être livrées ce matin, mais ils ont changé la date et ça ne marchera pas demain, parce que demain c'est mon dernier essayage alors que je vais devoir rester ici pour la livraison et le vol de ma mère a été annulé alors elle ne va pas pouvoir m'aider à terminer les arrangements floraux ce soir et…

Ben l'interrompt.

– Calme-toi.

Il me montre le réfrigérateur, que j'ouvre, pour y trouver une bouteille de vin blanc à moitié pleine. J'en verse un verre pour Jordyn pendant que Ben essaie de la consoler. Assise devant le bar, elle se sèche les yeux.

– Merci, dit-elle en prenant le verre que je lui tends. D'habitude, je ne suis pas comme ça mais, là, c'est la pire semaine de ma vie, et je sais que ce sera comme ça jusqu'au bout, mais…

Elle me jette un regard anxieux.

– Ne te marie jamais. Sauf à Las Vegas.

Je fais celle qui l'écoute avec attention, cependant elle paraît tellement affolée que ça donne effectivement envie de ne surtout pas se marier.

– Attends, reprend-elle. Tu t'appelles Fallon ? Comme dans Fallon O'Neil ?

Oh non ! Ça ne m'arrive plus souvent d'être reconnue mais, en général, ce sont bien les filles de l'âge de Jordyn qui ont retenu mon nom.

Elle devait suivre l’émission religieusement.

– Tu ne serais pas l’actrice qui jouait les détectives ?

Ben me pose un bras sur l’épaule, comme s’il était fier de moi.

– Exactement.

– Ce n’est pas vrai ! s’écrie-t-elle. Je regardais tout le temps cette série.

Enfin, jusqu’à ce qu’ils te remplacent par une nana qui jouait comme un pied.

Ce commentaire me fait du bien. Je n’ai jamais eu le courage de regarder l’émission après mon remplacement, mais je mentirais si je disais que je n’ai pas été un peu soulagée d’apprendre qu’elle avait disparu deux ans après mon départ, à cause de la chute d’audience.

– Pourquoi tu es partie ? demande-t-elle. Oh, attends, je me souviens… Tu as été blessée, c’est ça ? C’est à cause de ça que tu as des cicatrices ?

– Jordyn ! intervient aussitôt Ben.

J’apprécie qu’il essaie de l’empêcher d’aller trop loin, mais difficile d’être vexée par les paroles de cette jeune femme quand je la sens plus curieuse que critique.

– Ça va, dis-je quand je la vois sur le point de s’excuser. C’était un accident malheureux et je n’étais pas contente de m’en aller. Seulement l’important, c’était avant tout de m’en tirer. Ça aurait pu se terminer beaucoup plus mal que ça.

Je sens Ben m’embrasser sur la tempe ; il doit apprécier que je reprenne si vite ses arguments.

La porte d’entrée claque, nous arrachant à nos considérations sur ma carrière.

– Où est ma petite gonzesse ? lance une voix d’homme.

Mon Dieu ! J’espère que ce n’est pas le fiancé…

– Ian est rentré, annonce Ben.

Il me prend par la main et m’entraîne vers le salon.

– Viens rencontrer mon grand frère.

À la suite de Ben, j’entre dans le couloir pour apercevoir un homme agenouillé en train de caresser un chiot blanc.

– La voilà, ma petite gonzesse, murmure-t-il d’une voix tendre.

– Regarde qui on a trouvé, lance Ben pour attirer son attention.

Ian se lève et je vois alors qu’il porte un uniforme de pilote. Ben me désigne du bras. J’ai un peu de mal à faire la connaissance de deux personnes différentes en si peu de temps. Néanmoins, ça me permet de mieux connaître la famille de Ben.

– Ian, voici Fallon. Fallon, Ian.

Le grand frère vient aussitôt me serrer la main. Il ressemble beaucoup à Ben, avec sa mâchoire carrée, cette même bouche. Mais Ian est un peu plus grand, et blond.

– Et Fallon est ta…

Il n’achève pas sa phrase, comme pour en laisser le soin à Ben. Mais celui-ci m’interroge du regard, comme si c’était à moi de répondre.

À quoi joue-t-il ?

– Je suis la… l’héroïne de Ben ?

Il éclate de rire tandis que Ian hausse un sourcil. Ce qui le fait encore plus ressembler à Ben.

– Ça y est ? Cette fois, tu écris un livre ?

– Ce n’est pas mon héroïne, c’est mon amoureuse, et voilà un an, aujourd’hui, qu’on se connaît.

Dans le salon, Jordyn et Ian lorgnent Ben comme s’il venait de leur dévoiler le plus grand secret de la terre.

– Ça fait un an que vous sortez ensemble ? s’exclame Jordyn.

Sans me laisser le temps de préciser qu’il plaisante, elle se tourne vers lui d’un air catastrophé.

– Ben, tu m’avais dit que tu n’amenais personne de plus. Je n’ai pas commandé assez de chaises et maintenant ça va être trop tard !

Elle sort en trombe pour se précipiter vers le téléphone.

Je frappe Ben sur le bras.

– Ce n’est pas sympa. Elle est déjà catastrophée.

Il lève les yeux au ciel.

– Bon, marmonne-t-il en courant derrière elle.

Et je me retrouve en tête-à-tête avec Ian quand s’ouvre la porte d’entrée. *Encore ?* Combien de gens vivent dans cette maison ?

Le nouveau venu aperçoit tout de suite Ian et tous deux s’étreignent et se frappent dans le dos.

– Tu as dit que tu n’arriverais que demain.

– Oui, répond Ian, mais Miles m’a remplacé pour me permettre d’arriver plus vite. La météo n’est pas géniale pour demain et je ne voulais pas risquer d’être retardé.

Le frère que je ne connais pas répond :

– Si tu avais manqué le dîner de la veille, Jordyn m’en aurait voulu…

Il s’interrompt en m’apercevant au milieu du salon. Je m’attends à ce qu’il me dise quelque chose mais il se contente de me dévisager d’un air soupçonneux, à croire qu’ils ne reçoivent pas souvent de visite. Ian finit par faire le premier pas.

– Tu connaissais la copine de Ben ?

L’autre reste impassible. C’est tout juste s’il hausse un sourcil avant de venir

vers moi.

– Kyle Kessler, lance-t-il en tendant la main. Et vous êtes ?

– Fallon, dis-je d'une petite voix. Fallon O'Neil.

Au contraire de Ian et Ben, Kyle ne projette pas une vibrante sympathie… ni aucune antipathie d'ailleurs. C'est juste qu'il ne ressemble pas à ses frères. Il est plus sérieux. Plus intimidant. Je le vois même examiner en douce la partie gauche de mon visage, l'air de se demander ce qui a pris à Ben d'amener quelqu'un comme moi ici. Et puis je me rappelle les paroles de Ben dans sa chambre, le plaisir qu'il exprimait à m'avoir fait monter avec lui. Pour une fois, je ne cède pas à l'instinct de ramener mes cheveux sur mon visage. Je me tiens plus droite, en confiance. Kyle me lâche la main lorsque Ben revient dans le salon.

– Tout va bien pour Jordyn, annonce-t-il.

Il s'arrête net en voyant Kyle, écarquille légèrement les yeux, comme si cette rencontre le choquait, et je remarque un certain changement dans son attitude. Qu'il essaie de masquer derrière un sourire.

– Tu avais dit que tu ne rentrerais pas avant ce soir.

Kyle pose ses clefs sur une table voisine.

– J'ai un truc à te dire.

J'ai du mal à identifier son intonation. Il n'a pas l'air fâché, mais pas non plus très content.

Ben me décoche un sourire rassurant avant de suivre Kyle dans une pièce voisine.

– Je reviens, lance-t-il.

De nouveau, je me retrouve seule avec Ian. Les mains dans les poches de mon jean, je ne sais trop quoi faire en attendant Ben.

Ian se penche encore sur le chiot blanc à ses pieds, fait un signe de tête en

direction de l’escalier.

– Voilà trois jours que je n’ai pas pris de douche. Si on me demande, je serai là-haut.

– Bien, dis-je. Contente d’avoir fait votre connaissance, Ian.

Il sourit.

– Moi aussi, Fallon.

Et me voilà seule. Ces dernières minutes ont été pour le moins étranges. La famille de Ben est… intéressante.

Je regarde le salon autour de moi, à la recherche d’un détail qui m’en dise davantage sur Ben. Sur la cheminée s’étalent des photos de lui et de ses frères. J’en prends une pour la regarder de plus près. Difficile à dire maintenant, mais les clichés d’enfance indiquent clairement que Ben est le petit et Ian l’aîné. J’ignore juste combien d’années séparent chaque frère.

Peut-être deux ou trois ?

Je ne vois de portrait de leur mère nulle part. Je me demande quand elle est morte et où se trouve leur père. Ben ne m’en a pas dit un mot.

Un énorme fracas retentit dans l’entrée. Craignant pour Jordyn, je me précipite mais m’arrête net en apercevant Ben plaqué contre le mur, le bras de Kyle sur sa gorge.

– Tu es complètement con ? souffle celui-ci entre ses dents.

Ben le fusille du regard mais ne cherche pas à se dégager. À l’instant où je vais me jeter sur eux, il m’aperçoit. Kyle se retourne pour voir ce qui attire l’attention de son frère et le relâche aussitôt.

Il nous examine l’un après l’autre sans rien dire. Quant à moi, je n’y comprends rien, d’autant qu’il s’apprête à partir, pour revenir brusquement et lui balancer son poing dans l’œil. Ben heurte le mur derrière lui tandis que je crie :

– Arrête, quoi, merde !

Je me précipite sur Ben mais il m’arrête d’un geste.

– C’est bon, dit-il. Monte. Je te rejoins dans une minute.

Il se couvre l’œil de la main, face à Kyle qui n’a pas bougé, comme prêt à remettre ça. Cependant, il s’écarte dès que Jordyn vient voir ce qui se passe. Elle contemple les deux frères d’un air outré, comme si cet incident ne leur ressemblait pas du tout.

Je n’en suis que plus désorientée. Je n’ai pas de frères mais je sais que dans les familles ça peut se boxer allègrement. Sauf ici, semble-t-il, à voir la réaction de Jordyn. Je la sens prête à fondre en larmes.

– Tu viens de le frapper ? demande-t-elle à Kyle.

Un quart de seconde, il en paraît presque contrit, mais il finit par laisser échapper un soupir avant de se retourner vers Ben :

– Tu ne l’as pas volé, maugrée-t-il en s’éloignant.

Ben

On s’est installés dans ma salle de bain pour qu’elle puisse me tapoter l’œil avec une serviette humide afin d’en essuyer le sang.

Je n’arrive pas à croire que Kyle m’ait frappé devant elle. Je suis furieux, j’essaie de me détendre, mais c’est dur. Surtout quand elle s’appuie ainsi contre moi, qu’elle me touche le visage du bout des doigts.

– Tu veux qu’on en parle ? propose-t-elle en ouvrant une boîte de pansements.

– Non.

Elle colle le sparadrap autour de mon œil.

– Je dois m’inquiéter ? demande-t-elle en jetant l’emballage dans la corbeille.

Je me regarde dans la glace, tâte le gonflement de mes paupières.

– Non, Fallon. Il ne faut jamais t’inquiéter pour moi. Ni pour Kyle, d’ailleurs.

Je n’arrive toujours pas à croire qu’il m’ait frappé. Il avait bien failli une ou deux fois. Soit il est complètement stressé à cause de son mariage, soit c’est moi qui l’ai vraiment fichu en pétard. Je finis par demander à Fallon :

– On peut partir d’ici ?

– Je suppose, oui. Pour aller où ?

– Où tu veux.

En la voyant sourire, je me détends.

– J’ai une idée, dit-elle.

*

* *

– Tu as froid ?

C’est la troisième fois que je lui pose la même question et elle répond chaque fois non, mais elle frissonne. Je l’attire contre moi, nous enveloppe plus douillettement sous la couverture.

Elle a voulu venir à la plage bien qu’il fasse déjà presque nuit en ce début de novembre. On a pris des plats tout préparés, au Chipotle, bien sûr, et on a improvisé un pique-nique avec des couvertures empruntées à la maison. Voilà près d’une demi-heure qu’on a fini de manger ; on ne parle pas beaucoup, on essaie juste de faire un peu mieux connaissance.

Mais avec ce qui s’est passé à la maison tout à l’heure, on s’est contentés de questions innocentes et, depuis deux minutes, on ne dit plus rien. Le silence lui-même semble devenir une question.

Je lui tiens la main sous la couverture et on regarde les vagues s’écraser sur les rochers. Jusqu’à ce qu’elle finisse par poser la tête sur mon épaule.

– Je ne suis plus revenue à la plage depuis mes seize ans, dit-elle.

– Tu as peur de l’océan ?

Elle se redresse, plie les genoux entre ses bras.

– Avant, je venais tout le temps. Chaque fois que j'avais un jour de congé, je le passais ici. Mais, après l'incendie, il m'a fallu du temps pour me remettre. Je passais mon temps entre l'hôpital et la rééducation. Le soleil n'est pas bon pour la peau quand elle tente de guérir alors… je ne suis jamais revenue. Pas davantage une fois que j'ai pu me remettre au soleil ; je n'avais plus assez confiance en moi pour me montrer à un endroit où les gens se dénudent autant qu'ils le peuvent.

Une fois de plus, je ne sais que lui répondre. Je regrette que l'incendie ait à ce point attaqué sa confiance en elle, mais je crois que je ne me rends pas bien compte à quel point ça a affecté sa vie.

– Ça fait du bien de revenir, murmure-t-elle.

Je lui serre la main parce que je suis sûr que c'est tout ce qu'elle demande.

On reste encore un bon moment sans rien dire et mon esprit retourne s'interroger sur ce qui s'est passé avec Kyle dans l'entrée. Je ne sais pas trop ce qu'elle a entendu, mais elle est toujours là, donc ça n'a pas dû être beaucoup. Cela dit, je ne suis pas ravi qu'elle ait découvert cet aspect du caractère de mon frère. Elle doit le prendre pour un abruti et, vu ce dont elle a été témoin en quelques minutes, on pourrait difficilement le lui reprocher.

– En CM1, lui dis-je, j'étais harcelé par un grand ; tous les jours dans le bus, il me frappait ou me disait des méchancetés. Ça a duré des mois et il m'est arrivé plusieurs fois de sortir du bus en saignant du nez.

– La vache !

– Kyle a deux ans de plus que moi. Il était en sixième et on prenait parfois le même bus parce que c'était une petite école. Un jour, quand l'autre m'a tapé devant lui, j'ai cru qu'il allait prendre ma défense. Normal qu'un grand frère me protège contre les petites frappes du coin. Sauf qu'il est resté là à regarder sans rien faire. Une fois arrivé à la maison, j'étais furieux et je lui ai dit qu'il n'avait pas fait son boulot en donnant une leçon à mon agresseur. Il m'a répondu en riant : « Et à toi, quelle leçon ça t'aurait donné ? »

Je n'ai pas su quoi répliquer parce que je ne voyais pas ce qu'on pouvait

apprendre de positif en se faisant régulièrement botter les fesses.

Alors il a continué : « À quoi ça te servirait que je tape sur ce mec ? À rien.

Si j'intervenais, tu prendrais l'habitude de compter sur quelqu'un d'autre en cas d'agression. Des brutes, tu vas en rencontrer toute ta vie, Ben. C'est à toi d'apprendre à te défendre. À quoi ça te servirait que je leur mette une raclée ? »

– Alors, me demande Fallon, tu as fait ce qu'il a dit ?

– Non. Je suis allé pleurer dans ma chambre parce que je le trouvais trop méchant. Et l'autre gamin a continué à me taper dessus. Jusqu'au

jour où j'ai pigé. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé, mais j'ai commencé à me défendre, je ne me laissais plus faire. J'avais de moins en moins peur de lui. Au bout d'un moment, quand il s'est rendu compte que ses insultes ne me dérangeaient plus, il a arrêté.

Elle ne répond pas, l'air de se demander pourquoi je lui raconte cette histoire. Alors j'explique :

– C'est un vrai frère, très gentil. Je regrette que tu l'aies découvert sous cet angle, tout à l'heure, parce qu'il n'est pas comme ça. Il avait le droit d'être en pétard contre moi et, non, je n'ai pas envie d'en parler.

Mais mes frères sont des types bien, je veux que tu le saches.

Elle me dévisage longuement et je lui passe un bras sur l'épaule, l'attire contre moi, m'allonge sur la couverture pour regarder les étoiles.

Voilà bien longtemps que ça ne m'était pas arrivé.

– Moi, commence-t-elle, j'étais toute contente en apprenant que j'allais avoir un petit frère ou une petite sœur. Je sais que j'ai plutôt fait la tête quand mon père me l'a annoncé, l'année dernière, mais ça me faisait plaisir. Malheureusement, la fille qu'il voulait épouser n'était finalement pas enceinte. Elle croyait qu'en tant acteur un peu connu il avait de l'argent. Quand elle a découvert qu'il était fauché, elle l'a plaqué.

Ouf ! Du coup, ça relativise pas mal mon propre drame familial…

– C’est terrible, lui dis-je. Il en a beaucoup souffert ?

En fait ça m’est égal. Ce type n’a eu que ce qu’il méritait quand je songe à la façon dont il a traité sa fille.

– Je ne sais pas, murmure-t-elle. C’est ma mère qui m’a raconté ça.

Avec lui, on ne s’est plus parlé depuis l’année dernière.

J’en suis navré pour elle. Cet enfoiré est quand même son père, alors je me doute qu’elle doit en éprouver de la peine.

– Quel genre de femme faut-il être pour prétendre tomber enceinte afin de piéger un homme ? C’est complètement nul. Encore que ça ferait un beau sujet de roman.

Je la sens rire contre mon torse.

– C’est une intrigue complètement idiote et surfaite.

Posant le menton sur ses bras, elle me sourit. Le clair de lune l’illumine comme un projecteur de théâtre.

Ce qui me rappelle…

– Tu me parles un peu de cette répétition que tu as évoquée tout à l’heure ?

Elle perd son sourire.

– C’est du théâtre communautaire. La première a lieu demain, la répétition générale demain matin. C’est d’ailleurs pour ça que je dois partir si tôt. Je n’ai pas le rôle principal et ça ne rapporte rien, mais je suis contente parce que les autres acteurs me demandent toujours des conseils.

Je ne sais pas trop pourquoi d’ailleurs, sans doute à cause de mon expérience passée. En tout cas, ça fait du bien. Au moins je ne suis pas tout le temps coincée dans mon appartement.

Cette nouvelle me fait plaisir.

– Et le boulot ?

– J’ai un emploi du temps flexible. J’enregistre toujours des livres audio, ça me permet de vivre. Il a pourtant fallu que je déménage parce que mon loyer était trop élevé mais… ça va plutôt bien pour moi.

– Bon. Je suis content que tu te plaises là-bas.

C’est la vérité. Mais je ne vais pas mentir, en un sens j’espérais égoïstement l’entendre m’annoncer que New York ne lui convenait pas, qu’elle revenait à Los Angeles et qu’elle estimait que cette règle des cinq ans était complètement idiote et qu’elle voulait me revoir dès demain.

– Et toi, demande-t-elle, tu as un boulot ? Quand je pense que je ne sais même pas ça de toi ! Je te laisse me tripoter les seins alors que je sais à peine ce que tu fais dans la vie.

– En fait, je suis à l’université. Étudiant à plein temps avec deux matières principales, je n’ai pas trop de temps pour exercer un métier en plus. Mais je n’ai pas trop de dépenses non plus. J’ai de quoi vivre avec l’assurance-vie de ma mère.

– Qu’est-ce que c’est, comme matières ?

– Création littéraire et communication. La plupart des écrivains ne peuvent pas vivre de leur art, alors je me prépare un plan B.

– Tu n’en auras pas besoin parce que, dans quelques années, tu feras fortune avec un best-seller.

J’espère qu’elle plaisante, là.

– Comment il s’appelle ? demande-t-elle encore.

– Comment s’appelle quoi ?

– Notre bouquin. Quel titre vas-tu lui donner ?

– *9 novembre*.

J’attends sa réaction, mais elle demeure impassible, comme si elle n’en pensait rien du tout. Au bout de quelques secondes, elle repose la tête sur ma poitrine, si

bien que je ne vois plus son visage.

– Je ne te l'ai pas dit l'année dernière, souffle-t-elle. Mais le 9

novembre marque l'anniversaire de l'incendie. Maintenant, avec la perspective de te revoir chaque année à cette date, j'ai moins peur de la voir revenir. Alors merci.

Je laisse échapper un petit soupir mais, sans me laisser le temps de lui répondre, elle pose ses lèvres sur les miennes.

Fallon

– Tu en es certain ?

Il hoche la tête, mais rien dans son attitude ne semble le confirmer.

Il y a une demi-heure, on flirtait sur la plage. Après quoi, il s'est assis en disant qu'il voulait se faire faire un tatouage.

– Ce soir, a-t-il précisé. Tout de suite.

Et voilà. Il est assis dans le fauteuil, en train d'attendre le tatoueur, tandis que je reste adossée au mur, guettant le moment où il va se dégonfler.

Il n'a pas voulu me dire ce que signifiait ce tatouage. Il veut inscrire le mot *poésie* sur le poignet gauche, dans une portée musicale. Je ne sais pas pourquoi il refuse de m'en dire davantage mais, au moins, ce n'est pas mon nom. D'accord, j'aime bien ce garçon. Beaucoup même. Mais de là à se faire graver pour le restant de ses jours le nom d'une fille sur la peau, ça fait vraiment trop mâle dominant à ce stade d'une relation. Surtout sur le poignet. Au fait, pourquoi est-ce que je parle d'une relation… ?

Oh, mon Dieu ! C'est pour ça qu'il se fait faire un tatouage ? Il veut jouer les durs ? Je devrais peut-être lui dire qu'il se trompe.

Pour attirer son attention, je m'éclaircis la gorge.

– Euh… Désolée, Ben, mais les mâles alpha ne se font pas tatouer le mot *poésie* sur le poignet. En fait, c'est juste le contraire. Tu es sûr que tu ne préférerais pas

un crâne, ou du barbelé, ou une plaie ?

Il m’adresse un sourire coquin.

– Ne t’inquiète pas, Fallon. Je ne fais pas ça pour impressionner les filles.

Je ne sais pas pourquoi cette réponse me fait tellement plaisir. Le tatoueur revient et désigne le bras de Ben où il a jeté sa première esquisse tout à l’heure.

– Si vous aimez l’emplacement, nous pouvons commencer.

Le dessin s’étale tout autour du poignet. Ben assure qu’il est prêt, puis il demande, en me désignant du doigt :

– Elle peut s’asseoir sur mes genoux pour me distraire ?

Le type fait une moue montrant qu’il s’en moque et s’installe. On dirait qu’il se demande ce que fait un garçon comme Ben avec une fille comme moi.

En attendant, je vais m’asseoir sur les genoux de Ben, ou plutôt je le chevauche, parce que c’est le seul moyen. Heureusement que je suis en jean, mais ça me fait drôle quand même. La main de Ben se pose sur ma taille, la serre. J’entends le bruissement de l’aiguille et la légère différence de son dès qu’elle atteint la peau. Il n’esquisse pas la moindre grimace, il me sourit juste un peu. Je fais ce que je peux pour le distraire, lui changer les idées en reprenant notre petit dialogue de la plage.

– Quelle est ta couleur préférée ?

– Le vert malachite.

Je fais la grimace.

– C’est un vert bien précis, mais d’accord.

– C’est la couleur de tes yeux. Et aussi mon minéral préféré.

– Tu as un minéral préféré ?

– Maintenant, oui.

Je me détourne pour qu'il ne surprenne pas mon sourire embarrassé.

Je sens sa main serrer encore ma taille. J'ai l'impression que l'aiguille le distrait plus que moi, alors je lance une nouvelle question :

– Quel est ton plat préféré ?

– Le pad thaï, et toi ?

– Les sushis. C'est presque pareil.

– Rien à voir.

– Ce sont tous les deux des plats asiatiques. Ton film préféré ?

– Elles sont barbantes tes questions. Essaie autre chose.

Je regarde au plafond pour réfléchir.

– D'accord, qui était ta première petite amie ?

– Brynn Fellows. J'avais treize ans.

– Je croyais qu'elle s'appelait Abitha.

Il sourit.

– Quelle mémoire !

– Ce n'est pas une question de mémoire. C'est juste que je suis affreusement jalouse de tes premières amours.

Cette fois, il pouffe de rire.

– Abitha est la première fille que j'ai embrassée, pas ma première petite amie. J'avais quinze ans et je sortais avec elle depuis un an.

– Pourquoi vous avez rompu ?

– On avait seize ans.

Comme si ça expliquait tout. Constatant que cette réponse ne me satisfait pas, il ajoute :

– Ça se passe comme ça, à seize ans. On finit par rompre. Et toi ? Qui était ton premier copain ?

– Le vrai ou le faux ?

– Les deux.

– Toi.

Je ne le quitte pas des yeux, guettant une lueur de pitié, mais en fin de compte il semble plutôt fier.

– Tu as couché avec combien de filles ?

Il serre les dents.

– Je ne réponds pas à ça.

– Plus de dix ?

– Non.

– Moins d’une ?

– Non.

– Plus de cinq ?

– Je ne parle pas de ça.

– Mais si ! Dans cinq ans tu raconteras au monde entier ce qui nous est arrivé, dans ton bouquin.

– Quatre ans, rectifie-t-il.

– Quand tombe ton anniversaire ?

– Et le tien ?

– Moi d’abord.

– Et si tu es plus âgée que moi ? Ce n’est pas un désastre, pour une fille ? Sortir avec un garçon plus jeune qu’elle ?

– Ce n’est pas un désastre, pour un garçon, de sortir avec une fille au visage couvert de cicatrices ?

Sa main me serre la taille et il me jette un regard dur.

– Fallon.

Il a prononcé mon nom comme s’il en faisait tout un discours.

– Je plaisantais, dis-je.

– Je ne trouve pas ça drôle.

– Parce que tu n’es pas du genre à te moquer de toi-même.

Le coin de sa bouche se crispe mais il parvient encore à sourire.

– Le 4 juillet, jour de la Fête nationale, dit-il. Le pays tout entier célèbre mon anniversaire chaque année. C’est très sympa.

– Moi, le 25 juillet. Ce qui signifie que tu es officiellement plus âgé que moi et que je peux donc te courir après sans passer pour une cougar.

Il trace lentement ma taille du pouce.

– Tu ne peux pas courir après celui qui te poursuit, Fallon.

Oh, je l’embrasserais bien pour cette remarque ! Mais il y a un tatoueur qui fait son travail à côté de nous et je ne suis pas le genre de fille à flirter avec un mec en public. Je n’irai donc pas plus loin que le chevaucher.

– Il y a une question que je voudrais éclaircir, reprend-il avec un regard implorant. Et je te demande d’y réfléchir profondément avant de

répondre, parce que ça pourrait avoir des conséquences sur notre relation.

J’en ai la gorge sèche.

– D’accord. Qu’est-ce que tu veux savoir ?

Il frémit un instant et je ne sais pas si c’est à cause de l’aiguille ou parce qu’il hésite à poser sa question.

– Bon, reprend-il. Si tu ne pouvais plus écouter qu’un seul groupe jusqu’à la fin de tes jours, tu prendrais lequel et pourquoi ?

Je me détends aussitôt. C’est facile. Je croyais qu’il allait creuser beaucoup plus profond que ça.

– X Ambassadors.

– Jamais entendu parler.

– Je les ai vus deux fois, intervient le tatoueur.

Ben et moi nous tournons vers lui mais il est concentré sur son travail.

Je reviens vers Ben.

– En quoi mon groupe préféré pourrait nous rapprocher ou nous éloigner ?

– On peut beaucoup en apprendre sur les gens rien qu’avec leurs goûts musicaux. Je suis sûr d’avoir lu ça dans un des livres que tu m’as donnés.

Si tu avais cité un groupe que je déteste, ça aurait posé un problème majeur.

– Attends, tu vas peut-être les détester en les écoutant, on ne sait pas encore…

– Dans ce cas, je ne les écouterai jamais.

– Oh que si, si j’ai mon mot à dire…

– Parmi leurs chansons, quelle est ta préférée ?

– Ça dépend des moments.

– En ce moment, par exemple ?

Je ferme un instant les yeux, m'en passe plusieurs mentalement, jusqu'à m'arrêter à celle qui me plaît le plus pour l'instant.

– « Tu es tellement splendide, Car tu m'aides à me sentir splendide ».

Il me décoche un faible sourire.

– J'aime bien, commente-t-il en me caressant de nouveau la taille.

On se regarde un moment. Je sens sa poitrine monter et descendre avec sa respiration et, quand je pense à l'aiguille en train de lui percer la peau, je me sens un rien triomphante.

J'ai presque envie de me pencher pour lui déposer un baiser sur la bouche mais, sans me laisser le temps d'aller au bout de mon initiative, le tatoueur lance :

– Terminé !

Aussitôt je me lève et nous examinons le résultat avant qu'il ne l'enveloppe d'un bandage. Je le trouve superbe, mais je ne sais toujours pas ce qu'il représente, encore moins pourquoi Ben en avait un tel besoin dès ce soir. Mais je suis contente d'avoir été là, avec lui, pendant qu'il le faisait faire.

Il se lève, sort son portefeuille. Puis il me prend par la main pour me ramener vers sa voiture. Chacun de mes pas pèse alors un peu plus lourd car il nous rapproche de nouveaux adieux.

Tout au long du trajet vers l'aéroport, je suis sur les dents. Je n'arrête pas de me demander si ce soudain désir de ne plus prendre mon avion provient de mes sentiments envers Ben ou envers New York.

Je sais, à la plage, je lui ai dit que j'étais heureuse là-bas ; en fait j'y suis presque aussi malheureuse qu'ici. Je voudrais juste qu'il l'ignore.

J'espère que mon engagement dans ce théâtre communautaire va m'aider à me faire davantage d'amis. Après tout, je n'y vis que depuis une année.

Une année compliquée. Et j'ai eu beau m'efforcer de remplir les devoirs qu'il m'avait donnés, rien n'est plus épuisant que de passer audition sur audition pour se voir chaque fois opposer un refus. J'en viens à me demander si mon père n'a

pas raison. Je vise trop haut. Et, bien que Ben ait su me redonner confiance en moi, ça ne suffira pas à rendre moins superficiel ce métier qui repose avant tout sur l'apparence physique.

Et puis Broadway reste à ce point hors de portée que c'en est presque risible. Le nombre de gens qui se présentent aux auditions me donne l'impression de n'être qu'une fourmi au cœur d'une gigantesque colonie.

Ma seule chance demeure sans doute d'obtenir le rôle d'un personnage effectivement porteur de cicatrices. Jusqu'ici, je n'ai pas eu cette chance.

– On se refait la grande scène du trois à l'aéroport ? propose-t-il tandis qu'on approche du terminal.

Je ris mais réponds que non, alors, cette fois, il se gare dans le parking. Avant de m'accompagner dans le hall, il m'attire contre lui. Je lis la tristesse dans ses yeux et je me doute qu'il capte aussi bien à quel point je n'ai pas envie de dire au revoir. Il me caresse la joue du bout des doigts et j'en frémis.

– L'année prochaine, c'est moi qui viendrai à New York. Où veux-tu qu'on se retrouve ?

– À Brooklyn. C'est là que j'habite. Je te montrerai mon quartier et un super restaurant de tapas que tu dois absolument essayer.

Je note l'adresse sur son téléphone, j'ajoute la date et l'heure, encore qu'il ne risque pas de les oublier.

Il range l'appareil dans sa poche, m'étreint de nouveau. On reste au moins deux minutes dans les bras l'un de l'autre. Il me retient par la nuque tandis que j'essaie d'enregistrer cette sensation, son odeur ramassée sur la plage où on a passé trois heures ensemble. J'essaie d'enregistrer le contact de ma bouche dans son cou, le creux de son épaule qui semble fait pour accueillir ma tête.

J'y dépose un petit baiser, rien de plus. Il attire mon visage vers le sien, le caresse encore longuement.

– Je me croyais plus fort qu'une locution, mais j'ai découvert qu'il n'y avait rien de plus dur que de te dire au revoir.

J’ai envie de répondre *« Alors supplie-moi de rester »*, mais sa bouche est sur la mienne, il articule son au revoir à même mes lèvres avant de remonter vers mon front pour y déposer un ultime baiser. Puis il me lâche, me pousse presque loin de lui comme si, en mettant un peu de distance entre nous, il allait nous faciliter les choses. Il recule jusqu’au bord du trottoir et je me sens incapable d’articuler un mot. Alors je serre les dents et on se regarde encore quelques secondes, tous deux inondés

par le chagrin. Soudain, il tourne les talons et retourne au pas de course vers le parking.

Et moi j’essaie de ne pas pleurer, ce serait trop bête…

Non ?

*

* *

Je n’ai jamais aimé les places près du hublot, aussi, quand la femme assise côté couloir marmonne qu’elle a horreur de se mettre là, je lui propose la mienne.

Je n’ai pas peur de l’avion, sauf quand je regarde dehors. Forcément, plus je m’éloigne des fenêtres, mieux je me sens.

Après avoir déposé mon sac sous le siège devant moi, j’essaie de bien m’installer. Je suis soulagée de savoir que, l’année prochaine, c’est Ben qui va venir à New York, parce que je redoute de plus en plus ce vol depuis Los Angeles.

Je ferme les yeux en espérant pouvoir dormir un peu. D’ailleurs, je n’aurai pas le temps de me coucher avant les répétitions de demain, alors autant le faire maintenant.

– Salut.

J’entends la voix de Ben et je souris. Ça signifie que je suis en train de m’endormir, puisque je confonds déjà rêve et réalité.

– Fallon.

Mes paupières s’ouvrent d’un coup et je vois Ben debout devant moi.

C’est quoi, ce délire ?

Il me montre sa carte d’embarquement.

Je me redresse sur mon siège.

– Qu’est-ce que tu fiches ?

Quelqu’un le bouscule pour passer alors il se rapproche de moi autant que possible. Quand l’homme est passé, Ben s’agenouille devant moi.

– J’avais oublié de te donner tes devoirs pour l’année.

Il me tend une feuille de papier pliée en quatre.

– Il a fallu que j’achète un billet d’avion pour te la remettre avant que vous ne décolliez. Autrement dit, tu as intérêt à bien suivre mes directives, sinon j’aurai dépensé beaucoup d’argent pour rien. Voilà, c’est tout. Rien à voir avec les mâles alpha, mais tant pis.

Je regarde le papier dans ma main, relève les yeux vers lui. *Il a vraiment acheté un billet d’avion rien que pour me donner mes devoirs ?*

– Tu es dingue.

Il sourit mais doit bientôt se relever car quelqu’un d’autre veut passer.

Une hôtesse vient lui dire de dégager l’allée et de s’asseoir à sa place. Il me décoche un clin d’œil.

– Je vais partir, sinon je serai coincé.

Il se penche, me dépose un rapide baiser sur les lèvres.

J’essaie de cacher la lueur de tristesse qui doit briller dans mes yeux, m’efforce de sourire alors qu’il remonte l’allée vers la sortie. Une autre hôtesse l’intercepte, lui demande pourquoi il ne gagne pas sa place. Il murmure quelque chose sur une urgence familiale, alors elle le laisse passer mais, juste avant de sortir, il se retourne, cligne encore de l’œil.

Et il disparaît.

J’ai rêvé ou quoi ?

Je regarde encore le papier dans ma main ; j’hésite à l’ouvrir en me demandant quelle sorte de devoir pourrait valoir l’achat d’un billet d’avion.

Fallon

J’ai menti. Plus ou moins. Je n’ai pas beaucoup de devoirs à te donner parce que j’estime que tu te débrouilles très bien ainsi. Je tenais surtout à te remettre cette lettre pour te remercier d’être venue aujourd’hui. J’aurais dû le faire plus tôt. Dommage que ça te coûte une nuit blanche, mais ça signifie que tu étais prête à ce sacrifice pour rester fidèle à notre rendez-vous. C’est moi qui viendrai l’année prochaine, promis. D’ici là, je ne te demanderai qu’une seule chose.

Va voir ton père.

Je sais, je sais. C’est un connard. Mais c’est ton unique père et, quand tu m’as dit que tu ne lui avais plus parlé depuis l’année dernière, je n’ai pas pu m’empêcher de m’en sentir responsable ; je sais que mon intervention n’a rien arrangé entre vous. Je n’aurais pas dû m’en mêler, mais, alors, je n’aurais pas eu le privilège de découvrir quelle sorte de culotte tu portais. Donc, finalement, je ne regrette pas trop mon intervention mais je suis sûr que tes relations avec ton père ne seraient pas aussi tendues si je m’étais mêlé de mes affaires. Rien que pour ça, je crois que tu devrais lui donner une seconde chance.

Quand je me suis rendu compte que j’avais oublié de te parler de ce détail, j’ai compris que ça valait bien les quatre cents dollars du billet qu’il m’a fallu acheter. Alors ne me laisse pas tomber, d’accord ? Appelle-le dès demain. Pour moi.

L’année prochaine, je veux vivre avec toi toutes les heures possibles du 9

novembre. Retrouvons-nous une heure plus tôt et je resterai jusqu’à minuit.

Entre-temps, j’espère qu’on rigolera toujours de toi.

Ben

Je relis tout le message avant de le replier. Heureusement que Ben n’est plus dans l’avion, il verrait mon sourire béat.

Dire qu’il a fait ça ! Dire que je vais demain lécher les bottes de mon père rien que pour faire plaisir à Ben !

Mais, par-dessus tout, je reste abasourdie à l’idée qu’il ait pu dépenser tant d’argent rien que pour me donner cette lettre. Je mettrais davantage cela sur le compte du grand geste, de l’élégance que de l’étourderie. Ça me plaît beaucoup plus que son insouciance habituelle.

Peut-être que je ne sais pas ce que c’est que tomber amoureuse, parce que je me le suis interdit avec lui. Pas maintenant. C’est trop tôt.

En même temps, non. Ce qui se passe dans mon cœur en ce moment est beaucoup trop fort pour que je puisse le nier. Je n’avais pas trop capté le concept de l’instamour. Du moins, si je suis capable d’imaginer qu’on pourrait voir les prochaines années se terminer sur une fin heureuse.

Troisième 9 novembre

Elle « m’a aimé » entre guillemets

Elle **m’a embrassé** en gras

J’AI ESSAYÉ DE LA GARDER en capitales

Elle est partie avec des points de suspension…

– Benton James Kessler

Fallon

J’ai apporté un cahier au restaurant.

C’est un peu gênant, mais il s’est passé tant de choses cette année ! J’ai commencé à prendre des notes en janvier. Comme je suis une maniaque de la propreté, Ben a de la chance. Il n’aura pas trop de recherches à faire sur moi, parce que tout est là. Les quatre types avec lesquels je suis sortie, toutes les auditions que j’ai passées, le fait que je parle de nouveau à mon père, les quatre

rappels que j’ai reçus, le (minuscule) rôle que j’ai fini par obtenir dans une pièce off-Broadway **1**. Bon, j’étais ravie, mais le théâtre communautaire me manque plus que je ne l’aurais cru. Peut-être parce que j’aimais bien que tout le monde me demande mon avis. Maintenant que j’ai un petit rôle dans une production un peu plus importante, ça a changé. Chacun fait cavalier seul, quitte à marcher sur les partenaires pour progresser. Dans le monde du spectacle, beaucoup de gens sont prêts à tout et je me rends compte que je n’en fais pas partie. Mais je ne vais pas, aujourd’hui, m’étendre sur ce qui fonctionne ou ne fonctionne pas dans ma vie, parce que c’est notre journée, à Ben et à moi.

J’ai programmé notre emploi du temps dans ses moindres détails.

Après le petit déjeuner, on va jouer les touristes. Voilà deux ans maintenant que je vis à New York et je n’ai toujours pas visité l’Empire State Building. Cependant c’est le début de l’après-midi que j’attends avec le plus d’impatience. Il y a quinze jours, je passais devant un studio d’art quand j’ai lu sur une affiche : « La vie et la mort de Dylan Thomas. Mais

surtout sa mort ». Ben a cité plusieurs fois le nom de ce poète. Je suppose qu’il doit donc aimer son œuvre. Et le fait que l’événement se déroule justement aujourd’hui dans ce studio n’était qu’un détail par rapport à ce que j’ai découvert par la suite.

Dylan Thomas est mort à New York, en 1953.

Le 9 novembre.

Incroyable. J’ai vérifié sur Google. C’est la vérité. Je ne suis même pas sûre que Ben le sache. D’une certaine façon j’espère que non, pour que je puisse voir son expression quand je le lui dirai.

– Êtes-vous Fallon ?

Je lève les yeux vers la serveuse. C’est elle qui m’a déjà servi deux Pepsi Max, mais, cette fois, elle a l’air toute contrite… et tient un téléphone à la main.

J’ai la bouche sèche, soudain.

Pourvu qu’il soit juste en retard. Pourvu qu’il ne m’appelle pas pour m’annoncer qu’il ne viendra pas.

– Oui ? dis-je en hochant la tête.

Elle me passe l’appareil.

– Il paraît que c’est urgent. Vous pourrez me le déposer sur le comptoir quand vous aurez fini.

Je le prends des deux mains, le serre contre mon cœur mais le remonte vite, de peur que Ben n’entende mes palpitations. J’inspire une goulée d’air.

Comment se fait-il que je réagisse ainsi ? Je ne me rendais pas compte que je guettais tellement cette journée, au point que la menace d’en être privée me mette dans un tel état. Je colle le téléphone à mon oreille, ferme les yeux.

– Allô ?

Je perçois immédiatement le soupir au bout du fil. C’est fou, je n’ai pas besoin d’entendre sa voix pour le reconnaître. Même sa respiration m’est familière.

– Salut, dit-il.

Ce n’est pas le bonjour anxieux auquel je m’attendais. J’aurais voulu qu’il semble mort de peur. Et me dise que son vol a été retardé, qu’il vient de sortir de l’avion et m’appelle en désespoir de cause, de peur que je ne m’en aille sans lui laisser le temps d’arriver. Mais non, c’est juste un salut tranquille. Comme s’il était assis sur un lit, quelque part, décontracté.

Sans un soupçon de panique.

– Où es-tu ?

Je lâche la question en sachant déjà ce qu’il va répondre : à cinq mille kilomètres de New York.

– Los Angeles, dit-il.

Je ferme les yeux, attends des explications supplémentaires, mais rien ne vient. Ce qui prouve qu’il se sent coupable.

Il a rencontré quelqu’un.

– Oh ! dis-je. D’accord.

J’espère ne pas être trop transparente mais mon chagrin doit se deviner sans peine.

– Désolé, dit-il.

Il a l’air sincère mais ça ne me console pas beaucoup.

– Tout va bien ?

Il ne répond pas immédiatement à ma question. Le silence s’épaissit encore, jusqu’à ce que Ben pousse un autre soupir.

– Fallon. Je ne sais pas comment t’annoncer ça, mais… mon frère ?

Kyle ? Il, euh… Il a eu un accident, voilà deux jours.

Je me couvre la bouche de la main.

– Oh non ! Ben, il va bien ?

Nouveau silence, puis un faible :

– Non.

Il a dit ça si doucement, comme si lui-même n’y croyait pas.

– Il est… euh… il n’a pas survécu, Fallon.

Que répondre à une telle phrase ? Aucun mot ne me vient à l’esprit. Je ne connais pas assez Ben pour savoir comment le consoler au téléphone, et je ne connaissais pas assez Kyle pour pouvoir exprimer mon chagrin à

l’annonce de sa mort. Plusieurs secondes s’écoulent avant que Ben ne reprenne la parole.

– J’aurais bien appelé avant mais… tu sais. Je n’avais aucun moyen de te joindre.

Je secoue la tête comme s’il pouvait me voir.

– Arrête. C’est bon. Je suis désolée, Ben.

– Oui. Moi aussi.

J’ai envie de demander ce que je peux faire pour lui, mais il en a certainement assez d’entendre ce genre de phrase passe-partout. Un nouveau silence s’installe et je m’en veux de ne pas savoir que dire.

Seulement c’était trop inattendu, je n’ai jamais vécu une telle situation, je ne me rends pas trop compte de ce qu’il doit endurer en ce moment, alors inutile de chercher à m’inventer une quelconque empathie.

– Ça me tue, souffle-t-il. Mais on se verra l’année prochaine, c’est promis.

Je ferme les yeux. Je sens son désarroi et j’en suis navrée pour lui.

– Même heure, l’année prochaine ? demande-t-il. Même endroit ?

– Bien sûr.

Je me hâte de répondre avant que mes paroles se noient dans mes larmes. Avant de lui dire que je ne pourrai pas attendre une année de plus.

– Bon, reprend-il. Il faut que j’y aille. Désolé.

– Ça ira, Ben. Ce n’est pas de ta faute… je comprends.

Nouveau silence, nouveau soupir.

– Au revoir, Fallon.

La communication est coupée, je ne peux plus répondre. Je regarde le téléphone, les yeux pleins de larmes.

J’ai le cœur brisé.

Vraiment, je suis trop bête, parce que j’ai presque envie de me convaincre que je pleure la mort du frère de Ben. Mais non. Je pleure pour des raisons totalement égoïstes et ce désespoir lamentablement humain ne fait que m’attrister davantage.

1. Off-Broadway désigne des spectacles organisés dans des salles plus petites que les productions sur Broadway, à New York. Ils sont également jugés moins commerciaux et sont moins renommés.

Ben

Je serre le téléphone dans ma main le temps de me calmer et de ne pas l'envoyer contre la porte de ma chambre. J'espérais presque que la serveuse allait m'annoncer qu'elle n'était pas là. J'espérais qu'elle ne soit pas venue, ainsi je ne l'aurais pas déçue. J'aurais préféré qu'elle ait rencontré quelqu'un d'autre, qu'elle soit tombée amoureuse et qu'elle m'ait oublié, plutôt que de provoquer la déception que je viens d'entendre dans sa voix.

Je m'adosse à la porte, roule la tête de droite à gauche en regardant le plafond pour essayer de ravaler mes larmes.

Je n'ai pas encore pleuré depuis que j'ai appris l'accident de Kyle. Pas une fois.

En quoi aurais-je rendu service à Jordyn si je m'étais effondré avant de lui annoncer la nouvelle de la mort de son mari, à une semaine de leur anniversaire de mariage ? Trois mois avant la naissance de leur premier enfant ? En quoi aurais-je aidé Ian si je n'avais fait que bredouiller au téléphone quand il a fallu lui dire que son petit frère était mort ? Il allait devoir s'arranger pour rentrer en hâte à la maison, il devait pouvoir compter sur moi en attendant.

Pourtant, là, j'ai failli craquer, au téléphone avec Fallon. J'ignore pourquoi, mais il m'a été plus difficile de lui annoncer la nouvelle qu'à n'importe qui d'autre. Peut-être parce que la mort de Kyle n'était pas la

véritable cause de notre conversation. En fait, sans nous l'avouer, nous guettions chacun cette journée depuis notre séparation, l'année dernière.

Bien sûr, je me suis dépêché de la rassurer, je serai là l'année prochaine, mais si je m'étais écouté, je l'aurais suppliée à genoux de venir me rejoindre ici. Jamais autant qu'aujourd'hui je n'ai rêvé de serrer quelqu'un dans mes bras, d'enfouir mon visage dans ses cheveux, de sentir ses bras autour de ma taille, ses mains dans mon dos. Rien au monde ne saurait me rassurer comme elle, pourtant je ne lui en ai rien dit. Je ne pouvais pas. J'aurais sans doute dû, mais je me sentais incapable de lui demander à la dernière minute de me rejoindre.

On sonne à la porte et je me lève aussitôt, m’arrachant à mon désarroi.

Je jette le téléphone sur le lit et descends.

Ian va ouvrir. Je suis encore dans l’escalier quand Tate fait son entrée, le prend dans ses bras. Je ne suis pas étonné de la voir arriver avec Miles, le meilleur ami de Ian depuis notre plus tendre enfance. Tant mieux s’il est venu, ça fera du bien à mon frère, même si ça m’enfonce, moi, un peu plus profondément dans ma tristesse. Ils sont tous là pour lui alors que la seule personne qui pourrait me consoler se trouve à cinq mille kilomètres d’ici.

Tate vient me prendre à mon tour dans ses bras. Miles étreint Ian lui aussi, sans rien dire. Tate veut lui prendre le sac qu’il porte au bras mais il l’en empêche.

– Arrête, dit-il en regardant son ventre. Je monte tout dans la chambre. Toi, va dans la cuisine te préparer quelque chose à manger, tu n’as pas encore pris ton petit déjeuner.

Ian ferme la porte et demande à Tate :

– Il ne te laisse toujours rien porter ?

Elle lève les yeux au ciel.

– Je n’aurais jamais cru en avoir marre d’être traitée comme une princesse mais ça devient lassant. J’ai vraiment hâte que la petite soit née, que Miles s’occupe enfin d’elle et non de moi.

Ce dernier sourit.

– Pas de danger. Je ferai attention à vous deux.

Il m’adresse un signe en passant et se dirige vers la chambre d’amis.

– Je peux faire quelque chose ? propose Tate. S’il te plaît, dis-moi oui.

J’ai envie de me sentir utile à quelque chose.

Je lui fais signe de me suivre dans la cuisine. Elle s’arrête net à l’entrée.

– Merde !

– Oui, dis-je en contemplant le comptoir.

Voilà deux jours que les voisins et amis passent pour nous apporter des plats cuisinés.

Kyle travaillait dans une entreprise d'informatique qui emploie deux cents personnes et dont le siège se trouve à une dizaine de kilomètres d'ici. Je suis sûr qu'au moins la moitié d'entre eux nous ont cuisiné des repas ces deux derniers jours.

– On a déjà rempli le réfrigérateur, ainsi que celui du garage.

Pourtant, je préférerais ne pas jeter de la nourriture.

Remontant ses manches, Tate passe devant moi.

– Moi, je n'ai aucun scrupule à balancer des trucs pas terribles.

Elle ouvre un plat, renifle, fait la grimace, jette son contenu à la poubelle.

– Ça ne se conserve pas, décrète-t-elle.

Je la regarde faire en prenant soudain conscience que sa grossesse en est à peu près au même stade que celle de Jordyn. Peut-être un peu plus avancée.

– C'est pour quand ?

– Neuf semaines, répond-elle en soulevant un autre couvercle. Quinze jours avant Jordyn. Comment va-t-elle ?

Je m'assieds au bar en soupirant.

– Pas bien. Elle ne veut plus rien manger, ni quitter sa chambre.

– Elle dort ?

– J'espère. Sa mère est passée hier soir mais Jordyn a refusé de la voir.

J'espérais pourtant qu'elle allait la consoler un peu…

Tate hoche la tête mais je la vois essuyer une larme.

– Ce doit être terrible pour elle.

Je préfère ne pas répondre. Il ne faut pas que je pleure ; j’ai trop de choses à faire avec l’enterrement de Kyle pour me laisser emporter par mes interrogations sur l’avenir de Jordyn et du bébé.

Je vais frapper à la porte de Ian, le trouve en train de changer de chemise. Il a les yeux rouges et les essuie à la hâte avant de se pencher pour enfiler ses chaussures. Je fais mine de n’avoir pas remarqué qu’il pleurait.

– Tu es prêt ?

Il fait oui de la tête et me suit dehors.

Il est très secoué par la situation, raison de plus pour que je ne me laisse pas aller. Pas encore. Car, en ce moment, je suis le seul à tenir le coup.

Il y a quelques jours, je prévoyais de passer la journée d’aujourd’hui avec Fallon à New York. Sûrement pas dans un funérarium, devant le cercueil de celui qui me connaissait mieux que personne au monde.

*

* *

– Que comptez-vous faire de cette maison ? demande mon oncle.

Il sort une bière du réfrigérateur. À peine a-t-il fermé la porte qu’il la rouvre pour en sortir un plat ; il en soulève le couvercle, renifle, hausse les épaules et va chercher des couverts.

Je le regarde plonger une fourchette dans des nouilles froides et demande :

– Comment ça ?

Il désigne les murs qui nous entourent.

– La maison, reprend-il la bouche pleine. Je suis sûr que Jordyn va vouloir retourner dans le Nevada avec sa mère. Tu comptes rester ici tout seul ?

Je n’avais pas réfléchi à ça, mais il a raison. Je ne me vois pas vivre seul dans cette grande maison. Cependant, l’idée de la vendre me rend malade. Je vis ici depuis mes quatorze ans. Et puis ma mère est peut-être morte mais elle n’aurait jamais voulu qu’on vende. D’ailleurs, elle nous l’a affirmé.

– Je ne sais pas, dis-je. Je n’y ai pas trop réfléchi.

Il fait sauter la capsule de sa bière.

– En tout cas, si vous voulez vendre, parlez-m’en. Je pourrai vous en obtenir un bon prix.

Ma tante intervient derrière nous.

– Anthony, franchement, tu crois que c’est le moment de parler de ça ?

Désolée, Ben, ton oncle est un imbécile.

Maintenant qu’elle le fait remarquer, je trouve qu’effectivement il aurait pu attendre un peu plus de dix minutes avant de m’en parler.

Je ne sais pas combien il y a de gens chez moi en ce moment. Il est presque dix-neuf heures et j’ai au moins cinq cousins qui sont arrivés, deux couples d’oncles et de tantes, qui ont apporté chacun un ragoût, sans compter Ian et Miles qui discutent dehors. Tate fait encore le tour de la maison pour tout nettoyer malgré les injonctions de son mari qui lui a demandé plusieurs fois de se reposer. Quant à Jordyn… elle n’est pas sortie de sa chambre.

– Ben, viens ici ! crie Ian du jardin.

Trop content d’échapper aux disputes de mon oncle et de ma tante, je file rejoindre Ian et Miles sur la terrasse.

– Quoi ?

– Tu as prévenu la boîte de Kyle ? demande Ian. Je n’y ai pas pensé.

– Oui, je les ai appelés hier.

– Et son copain aux cheveux roux ?

– Celui qui était au mariage ?

– Oui.

– Il sait. Tout le monde est au courant, Ian. Ça s’appelle Facebook.

Mon frère ne répond pas, il a l’air un peu absent, ce qu’on peut comprendre avec le métier qu’il exerce ; du coup, il ne sait pas trop quoi faire pour se rendre utile. Pourtant, je lui suis déjà reconnaissant d’être là, de songer à tous les détails possibles. Ça me libère l’esprit. D’autant que je pense avant tout à Fallon, avec qui je devrais être en train de passer cette journée.

En refermant la porte, je tombe sur Tate.

– Pardon, dit-elle en s’écartant. Je crois que j’ai finalement convaincu Jordyn de manger quelque chose.

Elle se précipite vers le réfrigérateur, jette un regard mauvais à mon oncle qu’elle trouve en train de plonger sa cuillère dans tous les plats l’un après l’autre.

– Arrête de te gaver, on s’en va ! lance ma tante. On doit encore dîner avec Claudia et Bill.

Ils me disent au revoir, promettent de venir à l’enterrement. Alors que ma tante regarde ailleurs, oncle Anthony me glisse en douce sa carte d’agent immobilier dans la main. Une fois la porte fermée derrière eux, je m’y adosse et pousse un soupir.

Je crois qu’il n’y a rien de pire que de recevoir tous ces membres de la famille proche et lointaine. Je ne me rappelle pas en avoir vu tant à la mort de ma mère, mais c’était Kyle qui jouait alors les maîtres de maison.

Moi, j’étais resté enfermé dans ma chambre, comme Jordyn, pour me cacher de tout ce monde. Quand je pense qu’il a dû se taper cette corvée alors qu’il était si jeune, je me sens pris de remords. Lui aussi devait être frappé par cette mort, au moins autant que moi, mais je l’ai laissé se charger de tout parce que j’étais incapable d’assumer.

Je me passe les mains sur le visage en me demandant quand tout cela sera fini. Je

voudrais que cette journée s’achève, que demain passe vite, que l’enterrement se termine… et alors, que se passera-t-il, lorsqu’il ne restera que le silence ?

À peine ai-je pris la direction de la cuisine que la sonnette retentit.

Encore. Comme je me retourne en grognant, Tate arrive, armée d’une

assiette sur un plateau.

– J’irais bien ouvrir… mais…

– Déjà, si tu arrives à lui faire manger quelque chose, je veux bien m’occuper des dix millions de personnes qui vont suivre.

Elle m’adresse un clin d’œil et se dirige vers la chambre de Jordyn.

J’ouvre la porte d’entrée.

Je cligne des yeux, pas sûr de ce que je vois.

Fallon est là qui me regarde et je ne dis rien, de peur de rompre le charme par une parole malheureuse.

– J’aurais dû téléphoner d’abord, commence-t-elle d’un air inquiet. Je ne connaissais pas ton numéro, alors j’ai juste… Je voulais juste m’assurer que tu allais bien.

J’ouvre la bouche pour répondre, mais elle m’arrête en levant une main.

– Je t’ai menti, désolée. En fait, je ne suis pas venue voir si tu allais bien. Je sais que ça ne va pas. Mais je ne savais pas quoi faire une fois que tu as raccroché. À l’idée de ne pas te voir aujourd’hui, de devoir attendre une année supplémentaire, j’étais complètement vidée et…

Je m’approche, la fais taire avec ma bouche.

Elle soupire contre mes lèvres, m’enveloppe de ses bras. Je l’embrasse de toutes mes forces, car j’ai encore du mal à croire qu’elle est là. Qu’elle a filé à l’aéroport après avoir raccroché, qu’elle a dépensé le prix d’un billet pour Los Angeles avec pour seul but de me voir.

Sans cesser de l’embrasser, je l’attire à l’intérieur de la maison, la tiens par la taille pour qu’elle ne disparaisse pas…

– Il faut…

Elle essaie de parler mais ma bouche l’en empêche. Elle se débat, jusqu’au moment où elle parvient à dire ce qu’elle voulait m’annoncer :

– Il faut que je dise au taxi de s’en aller. Je n’étais pas sûre de pouvoir entrer ici.

J’ouvre grand la porte, fais signe au chauffeur de partir puis prend Fallon par la main.

Je l’entraîne dans l’escalier, vers ma chambre.

Loin de tous ces gens avec qui je n’ai plus aucune envie de parler pour le moment.

C’est la seule personne que j’aurais voulu avoir auprès de moi aujourd’hui, et la voilà. Rien que pour moi. Parce que je lui manquais.

Si elle n’y prend pas garde, je pourrais bien la supplier de rester.

Pour de bon.

Fallon

Il ferme la porte de sa chambre et me reprend dans ses bras.

Je n’ai cessé de remettre en question ma décision depuis l’instant où j’ai acheté mon billet. Cent fois j’ai voulu retourner sur mes pas. Je me disais qu’il ne voudrait pas me voir avec tout ce qui lui arrivait en ce moment.

Pire, qu’il ne serait pas content, après m’avoir donné rendez-vous l’année prochaine, que je me pointe ainsi sans crier gare.

Je m’attendais à tout sauf à lui trouver cette expression soulagée quand il m’a ouvert la porte. Je n’aurais jamais cru qu’il allait m’embrasser avec cette ardeur, comme si je lui manquais autant qu’il m’a manqué.

Qu’il allait m’étreindre avec une telle vigueur, ni aussi longtemps. Il ne m’a pas

encore dit un mot mais ses gestes viennent d’exprimer un million de mercis.

Les yeux fermés, j’appuie la tête contre son torse. Il me presse la nuque et le dos et je pourrais demeurer ainsi toute la nuit dans ses bras.

Quand bien même on ne ferait que ça – sans échanger une seule parole –, cela vaudrait déjà le voyage.

Je me demande s’il éprouve ce genre de sentiments, si j’obsède constamment ses pensées à lui aussi. Si quoi qu’il fasse, où qu’il aille, il ne souhaite pas que je sois à ses côtés.

Il m’embrasse la tête puis prend mon visage entre ses mains pour qu’on se regarde dans les yeux.

– Je n’arrive pas à croire que tu es là, souffle-t-il.

Un début de sourire adoucit son expression affligée. Je ne dis rien parce que je ne sais toujours pas quoi dire. Alors je lui caresse la joue et les lèvres.

Pourquoi m’étonner de le trouver encore plus séduisant que l’an dernier ? C’est un homme à part entière, maintenant. Fini les petits signes encore enfantins que je surprenais de temps à autre en lui.

– Comment ça va ? dis-je en lui passant une main sur le visage.

Il ne répond que d’un autre baiser et m’entraîne à l’écart de la porte, vers le lit, m’y allonge doucement, la tête sur l’oreiller. Puis il s’étend sur moi, pose la tête sur ma poitrine comme pour écouter les battements de mon cœur, tout en m’entourant de ses bras. Et moi je lui caresse les cheveux, le dos, de haut en bas.

Nous demeurons un long moment ainsi enlacés. Au point que je me demande s’il ne s’est pas endormi. Mais, au bout de quelques minutes, son étreinte se fait de plus en plus vigoureuse. Il enfouit le visage dans mon tee-shirt et se met à pleurer.

C’est comme si mon cœur allait exploser en millions de larmes, et j’ai envie de le serrer davantage contre moi, pour le rassurer. Mais ses sanglots sont trop silencieux pour que je sois censée les apaiser. Il a juste besoin que je le laisse pleurer, et c’est exactement ce que je fais.

*

* *

Cinq minutes s’écoulent avant qu’il ne commence à se reprendre, mais il lui faut une bonne demi-heure pour se détacher complètement de moi.

Finalement, il roule à côté de moi, la tête sur l’oreiller, les yeux encore rouges, mais il ne pleure plus. Il m’écarte une mèche du visage, me contemple un moment.

C’est moi qui lui demande alors :

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

La tristesse lui envahit de nouveau les yeux, pourtant, il n’hésite pas à me répondre :

– Il rentrait du travail quand sa voiture a quitté la route. Une faute d’attention, sans doute. Trois secondes et il se prenait un arbre. Il devait partir en vacances avec Jordyn ce soir-là ; d’après les policiers, il était en train de lui envoyer un texto quand c’est arrivé. J’espère qu’elle ne s’en est pas encore rendu compte, qu’elle ne le saura jamais. Elle est enceinte.

Moi qui commençais à le caresser, je m’immobilise d’un coup.

– Je sais, reprend-il, c’est vraiment atroce. Ils auraient dû célébrer leur anniversaire de mariage ce week-end.

Je n’avais pas songé à ça mais, maintenant qu’il en parle, je repense à l’excitation de Jordyn l’année dernière, alors qu’elle préparait ses noces avec Kyle. Et voilà qu’aujourd’hui, elle se prépare à l’enterrer.

– C’est trop triste, dis-je. Elle en est à combien de mois ?

– Le bébé doit naître en février.

J’essaie de m’imaginer à la place de cette malheureuse. Elle doit avoir dans les vingt-quatre ans. Comment peut-on perdre son mari si jeune, à quelques mois de l’arrivée d’un premier bébé ? C’est abominable.

– Quand est-ce que tu retournes à New York ? demande-t-il.

– Demain à l’aube. Mais je peux dormir chez ma mère s’il le faut. Je dois vraiment me lever tôt.

Il pose sa bouche sur la mienne.

– Tu dors dans ce lit et nulle part ailleurs.

Un grand coup à la porte l’empêche d’aller plus loin. Elle s’ouvre sur Ian qui me regarde d’un air surpris.

Le doigt tendu vers moi, il s’adresse à Ben :

– Il y a une meuf dans ton lit.

On s’assied tous les deux et il fronce les sourcils.

– Attendez, me dit-il. Je vous ai déjà vue. C’est Fallon ?

Je ne vais pas mentir. Je suis contente que son frère me reconnaisse.

Encore que mon visage ne soit pas de ceux qu’on oublie. Cependant, il s’est aussi rappelé mon nom, ce qui signifie au moins que les filles ne défilent pas trop dans le lit de Ben.

– C’est gentil d’être venue, poursuit Ian. Vous avez faim ? Je venais dire à Ben que le dîner était servi.

Celui-ci se lève en marmonnant :

– Du ragoût, je parie ?

– Non, figure-toi que Tate avait envie de pizza. Alors on en a commandé.

– Ouf ! Dieu merci ! On va dîner.

Ben

– Expliquez-moi ça, nous lance Miles à table. Vous ne communiquez pas sur les réseaux sociaux. Vous ne connaissez pas vos numéros de téléphone respectifs,

vous n’avez aucune forme de contact. Pourtant vous vous retrouvez tous les ans depuis vos dix-huit ans ?

– C’est dingue, non ? répond Fallon en reposant son verre.

– Ça fait un peu *Nuits blanches à Seattle*, observe Tate.

– Pas du tout, dis-je. Dans le film, ils décident de ne se rencontrer qu’une fois.

– C’est vrai. Ce serait plutôt comme *Un jour*, avec Anne Hathaway.

De nouveau, j’écarte la comparaison.

– Le film se concentre sur un jour par an mais les personnages se retrouvent le reste de l’année. Avec Fallon, on n’a aucun contact.

Je ne sais pas pourquoi je suis à ce point sur mes gardes. C’est peut-être le cas de tous les écrivains quand on compare leurs idées avec celles des autres, même innocemment. Mais ma relation avec Fallon ne ressemble à rien d’autre, et j’ai envie que ça reste ainsi.

– Quand est-ce que vous vous arrêterez ? Vous n’allez pas faire ça toute votre vie ?

Fallon me jette un regard et sourit.

– On s’arrêtera à vingt-trois ans.

– Pourquoi vingt-trois ans ? demande Ian.

Comme elle répond aux autres questions, je me lève pour aller remplir mon verre, puis je m’adosse au comptoir afin de mieux observer le spectacle.

Je suis content qu’elle soit là. Je crois que sa présence nous fait du bien à tous. On pense un peu moins à notre chagrin comme ça. Elle n’était pas liée à Kyle alors personne ne se sent tenu de marcher sur des œufs.

Elle représente ce souffle d’air frais dont nous avions tous besoin cette semaine.

Je sais, je l’ai déjà remerciée pour être venue aujourd’hui mais, un jour, je lui expliquerai exactement à quel point sa présence aura été importante pour moi.

Elle me jette un coup d’œil et, voyant le petit sourire sur mon visage, elle se lève pour venir me rejoindre.

Tout mon corps se détend quand elle me passe les bras autour de la taille. Elle plante un baiser sur mon épaule, étouffe un bâillement.

– Tu es fatiguée ?

– Oui. Le décalage horaire, sans doute. Il est minuit passé à New York.

Tu permets que je prenne une douche avant qu’on aille se coucher ?

Je pose l’index sur sa bouche.

– Tu as quelque chose entre les dents.

Elle écarte les lèvres et j’ôte un grain de poivre coincé au milieu des incisives.

– Voilà, c’est parti. Et, oui, tu peux prendre une douche. Dis-moi si tu as besoin d’un coup de main.

Je lui décoche un clin d’œil sous le regard curieux de mon frère.

– Tu viens de lui ôter quelque chose des dents ?

Je ne réponds pas car je ne vois pas où il veut en venir.

– Sérieux, insiste-t-il en se tournant vers Fallon. Il vient de t’ôter quelque chose de la bouche ?

Elle hoche la tête d’un mouvement hésitant.

– Hé ! s’exclame-t-il ironique. Mon frère est amoureux de toi.

Je la sens qui se crispe.

– Qu’est-ce que ça a d’extraordinaire ? dis-je.

– Rien, Ben. C’est juste mignon. Tu es amoureux.

– Arrête !

Il part d’un rire attendri et, soudain, je ne me sens plus du tout vexé.

Ça nous fait du bien de respirer un peu.

– Personne ne fait des trucs aussi dégoûtants à moins d’être amoureux, explique Tate toujours à table. C’est prouvé. Je crois que j’ai vu ça sur Internet.

Je prends Fallon par la main pour l’entraîner loin de ces clowns.

– Bonne nuit, vous tous. On a plus important à faire que d’écouter vos plaisanteries.

Je les entends rire tandis qu’on quitte la cuisine pour grimper l’escalier.

Vers ma chambre.

Où nous allons passer la nuit.

Ensemble.

Dans mon lit.

Difficile d’imaginer que je ne vais plus la revoir pendant un an. Alors je ne sais pas trop jusqu’où elle veut aller. En fait, tout dépendra de ce qu’elle a pu faire jusqu’ici avec ses petits copains.

Évidemment, je n’ai aucune envie de l’imaginer avec quelqu’un d’autre, néanmoins, c’est pour ça qu’on a décidé de ne se voir qu’une fois par an. Je veux être sûr qu’elle mène la vie de toutes les filles de son âge, autrement dit qu’elle rencontre beaucoup de gens. Mais, tous les soirs en fermant les yeux, je prie égoïstement pour qu’elle soit seule dans son lit.

J’ai envie de l’interroger, seulement je ne sais pas comment m’y prendre.

J’ouvre la porte de ma chambre et la suis à l’intérieur. Cette fois, je ne ressens pas du tout la même impression, comme si nous avions quelques devoirs à remplir avant d’en sortir demain matin, quelques discussions à échanger. Et nos corps qui veulent se rencontrer, et nos esprits qui veulent

se reposer. Et pas assez de temps pour tout accomplir avant qu’elle ne me quitte

à nouveau pour un an.

Je ferme la porte à clef. Fallon est déjà en train de remonter ses cheveux en haut du crâne, pour les retenir par un élastique qu'elle portait autour du poignet. Je m'accorde le temps d'admirer la perfection de sa nuque, la naissance de ses épaules… Je m'approche, lui glisse une main sur la taille afin de pouvoir déposer quelques baisers au creux de cette jolie courbe, sur cette peau frémissante. Elle pousse un léger soupir, quelque part entre gémissement et geignement.

– Je te laisse prendre ta douche, dis-je sans la lâcher. Tu trouveras des serviettes sous le lavabo.

Elle serre mes mains toujours collées à sa taille, puis se détache de moi. Au lieu d'aller dans la salle de bain, elle se dirige vers le dressing.

– Tu me prêtes une chemise pour dormir ?

Si elle l'ouvre, elle va tout de suite voir mon manuscrit sur l'étagère, du moins ce que j'en ai écrit. Et je ne tiens pas à ce qu'elle en lise un mot pour le moment. Alors j'ôte la chemise que je porte.

– Tiens, prends ça.

Elle la saisit mais s'arrête brusquement en me voyant torse nu, et déglutit.

– Ben ?

– Oui ?

– Tu as des abdos ?

Je ris parce qu'elle a fait ce constat sous forme de question, puis je réponds :

– Euh… oui ? Je suppose.

Elle cache son sourire derrière ma chemise.

– Ouah ! soupire-t-elle. J'aime ça.

Là-dessus, elle se précipite dans la salle de bain, s'y enferme.

Fallon

J’ai bien fermé la porte avant d’entrer sous la douche. Je voudrais bien en prendre une avec lui, mais je ne suis pas prête. Pour moi, une douche avec quelqu’un m’expose à une éventuelle humiliation pire que tout le reste, y compris faire l’amour. Du moins sous les couvertures dans le noir.

Faire l’amour.

Je me répète cette formule en rinçant l’après-shampooing. Ça me fait drôle.

Plus le temps passe plus j’appréhende de perdre ma virginité. D’un côté, je suis prête à toutes les expériences ; ce doit être génial, sinon elles n’occuperaient pas une telle place dans la vie des gens. D’un autre côté ça me fait peur, parce que si je n’apprécie pas, je risque d’être déçue par la vie en général. J’y vois les racines de tant de maux que, si l’expérience se révèle médiocre, si je n’en veux pas aussitôt davantage, je pourrais me sentir flouée par le monde entier.

Bon, ça fait un peu mélodramatique, mais tant pis. Je suis trop anxieuse pour sortir de la douche, bien que je sois entièrement rincée depuis plusieurs minutes. J’ignore à quoi Ben s’attend. S’il désire dormir, je comprendrais très bien. Il vient de passer une semaine infernale. Mais s’il veut faire autre chose… je ne demanderais pas mieux.

Une fois séchée, j’enfile sa chemise, me regarde dans la glace. C’est la première fois que je porte une chemise d’homme et elle me va très bien.

Je me demandais si c’était aussi agréable que je l’imaginais.

Ça l’est.

J’ouvre la serviette enroulée sur ma tête, passe les mains à travers les mèches pour les démêler un peu. Je prends le dentifrice de Ben, en pose sur l’index et me frotte les dents avec. Une fois prête, je pousse un grand soupir pour me calmer, éteins et ouvre la porte.

Éclairé par sa lampe de chevet, il est allongé sur le lit, les mains croisées derrière la tête. Il a jeté les couvertures par terre et ne porte que ses chaussettes et un boxer. Je reste là un instant, à admirer la scène, puisqu’il ferme les yeux. Peut-être bien qu’il dort, mais ça ne me déçoit pas du tout. Cette nuit est pour lui et lui

seul, parce que je sais qu'il souffre. Je voudrais juste le consoler un peu tant que je suis là ; alors s'il a besoin de dormir, je ferai mon possible pour qu'il passe une bonne nuit de sommeil.

Je commence par éteindre la lampe, prends les couvertures par terre, m'assieds discrètement sur le lit et les étale sur nous. Puis je m'allonge près de lui sur le côté et pose la tête sur l'oreiller.

– Merde.

Au son de sa voix, je me retourne vers lui. Il fait trop noir pour que je puisse déterminer s'il a parlé dans son sommeil ou s'il est réveillé. Je chuchote :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Un bras se pose sur ma taille et il m'attire contre lui.

– J'avais laissé allumé pour te voir sortir de la salle de bain dans ma chemise, mais tu prends des douches très longues. J'ai dû m'endormir.

– Bon. Je la porte encore. Tu veux que j'allume ?

– Plutôt, que je veux !

Je me tourne en riant vers la lampe, appuie sur le bouton. Il me regarde sans bouger la tête.

– Debout, dit-il en se soulevant sur un coude.

Je sors du lit mais nos yeux ne se croisent pas une seconde, tant il est occupé à parcourir mes cuisses, mes hanches, mes seins. Ça m'est égal qu'il en oublie mon visage. Complètement égal.

Le bas de la chemise m'arrive à mi-cuisses, si bien qu'il ignore si je porte une culotte ou non. Alors il contemple mes jambes et se met à parler doucement, comme s'il récitait un poème :

– « La seule mer que j'ai vue, C'était le flux et le reflux Que tu chevauchais. Couche-toi, étends-toi. Laisse-moi m'échouer entre tes cuisses », Dylan Thomas.

– Waouh, un poème porno. Je n’aurais pas cru.

Avec un petit sourire, il lève un doigt vers moi.

– J’aimerais bien récupérer ma chemise.

– Là, tout de suite ?

– Là, tout de suite. Avant d’éteindre. Enlève-la. C’est à moi.

Dans un rire anxieux, je cherche l’interrupteur de la lampe mais, sans me laisser le temps de l’atteindre, Ben se lève et se précipite et se dresse devant moi, l’air à la fois grave et amusé. Il soulève la chemise par le bas et me la passe au-dessus de la tête sans la moindre hésitation. Il la jette derrière lui et je reste immobile face à lui, complètement nue. Ses yeux parcourent toutes les courbes de mon corps et il pousse un soupir.

– Bordel ! marmonne-t-il.

Je ne me rappelle pas m’être sentie une seule fois aussi belle, même avant l’incendie. Il me dévore des yeux, comme si c’était un privilège pour lui plutôt qu’une faveur. Et quand il se penche pour me prendre le visage entre ses mains, j’ouvre les lèvres en attendant son baiser que je n’ai jamais autant désiré qu’en ce moment.

De ses lèvres humides, il m’embrasse avec ardeur, glissant une langue impérieuse en moi. Et j’aime ça. J’aime me sentir à ce point désirée.

Tandis que ses doigts caressent lentement mon dos, je me rends compte qu’après tout, le tourment n’est pas nécessaire pour atteindre un dix. Car il n’y en a pas dans son baiser, et qu’il en est déjà à neuf.

Il m’attire contre lui, pressant ma poitrine nue contre son torse.

D’accord, on arrive à dix.

Il se retourne, m’allonge sur le lit mais ne s’étend pas sur moi ; sans cesser de m’embrasser, il s’arrange pour qu’on se retrouve bien à côté l’un

de l’autre, ma tête sur l’oreiller. Je laisse échapper des murmures emplis du désir

que ce baiser fait monter en moi.

Je me fiche que la lampe soit toujours allumée. Si ça signifie qu'il va encore me regarder comme tout à l'heure, je vais le laisser les allumer toutes. J'irai jusqu'à lui faire installer des projecteurs.

– Fallon… lâche-t-il soudain en détachant sa bouche de la mienne.

J'ouvre les yeux et vois qu'il me regarde anxieusement.

– On a lu les mêmes livres. Tu sais comment faire ; si tu veux que j'arrête ou que je ralentisse, tu n'as…

– C'est parfait, Ben. Trop parfait. Je te dirai si je n'ai pas envie de quelque chose ou si j'ai peur, promis.

Il hoche la tête mais j'ai l'impression qu'il a autre chose à dire. Ou à demander. Et puis je me rappelle qu'on n'en a pas vraiment discuté.

– Je n'ai jamais fait ça, dis-je, mais ça ne signifie pas que je ne suis pas prête.

Je le sens se crisper un peu.

– Tu es vierge…

C'est plus un constat qu'une question.

– Oui, mais plus que pour quelques minutes.

Mon commentaire lui arrache un sourire, cependant son expression marque vite une nouvelle inquiétude, son regard se fige et il secoue légèrement la tête.

– Je ne veux pas être ton premier, Fallon, je veux être le dernier.

J'accueille la remarque dans un souffle. Il ne m'embrasse plus et ses paroles valent un douze à la situation. Je lui caresse la joue du bout des doigts, lui souris.

– Je veux que tu sois le premier et le dernier.

Avec une expression intense, il vient se glisser sur moi, m'entourant de ses bras. Je le sens se raidir et m'efforce de ne pas gémir.

– Tu ne dois pas dire ça, Fallon, si ça ne correspond pas à la pure vérité pour toi.

C’est la plus pure des vérités, je le jure de tout mon corps. Pour la première fois je me rends compte que je me fiche des cinq années que nous nous étions fixées. Tant pis si je n’ai pas vingt-trois ans. Tout ce qui compte c’est ce qui se passe entre Ben et moi quand on est ensemble et à quel point je désire aller plus loin.

– Je veux que tu sois mon unique, dis-je tranquillement.

Il frémit, comme s’il souffrait, mais je sais que c’est bon signe, très bon signe.

Il me passe un pouce sur les lèvres.

– Je veux être ton unique, Fallon. J’y tiens plus que tout au monde.

Mais ça n’arrivera pas cette nuit sauf si tu me promets que je pourrai entendre ta voix demain et tous les jours qui suivront.

Je hoche la tête, étonnée qu’on ait cette conversation. Je ne m’attendais pas du tout à ça en prenant l’avion ce matin. Mais c’est vrai, je ne rencontrerai jamais personne qui soit capable de me procurer de telles sensations. On ne rencontre qu’une fois dans la vie ce genre d’opportunité.

– Je te le promets.

– Sérieux, insiste-t-il. Je veux ton numéro de téléphone avant ton départ, demain matin.

– Tu l’auras. J’y tiens. Et mon adresse mail. J’irai même acheter un fax pour te donner aussi ce numéro.

– Ma chérie, souffle-t-il en souriant, tu as déjà fait de ce moment mon meilleur moment d’amour et je ne suis pas encore en toi.

Je me mords les lèvres tout en remontant les doigts le long de ses bras, jusqu’à lui prendre les joues.

– Qu’est-ce que tu attends ?

– De me réveiller, je crois, soupire-t-il en m’embrassant dans le cou.

Parce que je suis en train de rêver, là ?

Je fais non de la tête alors qu'il commence à remuer les hanches. Je pousse un soupir et le baiser devient plus ardent.

– Oui, je rêve, murmure-t-il.

Le bout de sa langue vient caresser la base de ma gorge puis remonte jusqu'à m'embrasser de nouveau. C'est de loin l'instant le plus sensuel que j'aie jamais vécu.

Les secondes deviennent des minutes, les doigts des mains, les préliminaires une torture. Et la torture un plaisir inimaginable.

Son boxer vient d'atterrir sur le sol. Preuve flagrante de son niveau de contrôle, Ben se presse contre moi, sans entrer en moi.

– Fallon, merci pour ce beau cadeau.

Dès que ces mots effleurent ma bouche, il les couvre d'un profond baiser. Tout mon corps se tend sous l'explosion de douleur qui m'envahit alors qu'il s'introduit en moi, cependant, nous nous accordons si bien que cette souffrance n'est plus qu'un léger contretemps.

C'est beau.

Il est beau.

Et, à la façon dont il me regarde, je crois bien que moi aussi je suis belle.

Il me murmure à l'oreille :

– Aucun mot, aucune phrase ne pourrait rendre justice à ce moment.

Je souris entre deux gémissements :

– Alors comment vas-tu les écrire ?

Il me dépose un baiser léger au coin de la bouche.

– Je crois que je vais juste devoir faire un fondu au noir…

*

* *

Je ne sais pas si l’amour doit donner l’impression d’avoir cédé une partie de soi à celui qui était en vous, mais c’est exactement ce que je ressens. Comme si à l’instant où on s’est unis, un peu de nos âmes s’était emmêlé pour se répandre ensuite en chacun de nous. C’est de loin le moment le plus intense que j’aie jamais partagé avec quelqu’un.

Je sens une chaleur me monter au visage, comme si j’allais pleurer, mais je parviens à retenir mes larmes. Je sais qu’après ça je ne pourrai

plus lui dire au revoir. J’en serai déchirée, beaucoup plus encore que l’année dernière. Je ne pourrai plus passer un jour sans qu’il fasse partie de ma vie quotidienne. Pas après ça.

Il m’entoure d’un bras et, bien qu’il soit déjà revenu de la salle de bain depuis plusieurs minutes, il respire encore comme s’il était en moi. J’aime cet aspect de l’acte d’amour, je crois. Les moments qui suivent. Paisibles.

Cette impression de rester unis alors que l’union physique n’est plus là.

Ses lèvres se posent sur mon épaule – celle qui a été brûlée – et il pose un baiser léger sur ma peau. Si doux, si délicat que ça va beaucoup plus loin qu’un simple baiser. J’y perçois comme une promesse et je donnerais n’importe quoi pour pouvoir lire dans son esprit juste en ce moment.

– Fallon, tu sais, tous ces romans d’amour que tu m’as fait lire ?

– Je ne t’en ai fait lire que cinq. Les autres, c’est toi qui les as choisis.

Il promène son nez sur ma joue, jusqu’à mon oreille.

– Eh bien, continue-t-il, je pensais à ce que les héros disent quand ils sont avec une fille. Le genre de chose qu’on est persuadé de ne jamais dire soi-même. Par exemple quand un garçon dit à une fille qu’elle lui appartient ? Je sais que ça nous a fait rire, mais… bon sang…

Il recule sans me quitter de son regard intense.

– Je n’ai jamais autant voulu te dire certaines choses que lorsque j’étais en toi. J’ai dû faire appel à toute ma volonté pour la boucler.

Je n’aurais pas pensé qu’une phrase puisse à ce point me faire vibrer.

– Si tu l’avais fait… je ne t’aurais pas demandé d’arrêter.

Il promène ses lèvres sur ma joue jusqu’à atteindre ma bouche.

– Je ne te les dirai pas tant que tu ne seras pas complètement mienne.

Il m’enveloppe de ses bras, m’attire davantage contre lui, m’implorant sans dire un mot. Je le sens. À son désespoir.

– Fallon, reprend-il d’une voix étranglée. Je ne veux pas te dire au revoir quand on se réveillera.

Cette demande creuse un vide au cœur de mon cœur.

– Tu auras mon numéro de téléphone, cette fois-ci. Tu pourras m’appeler.

– Tous les jours ?

– Ce serait dingue si tu ne le faisais pas.

– Deux fois par jour ?

Je ris.

– Je pourrais te voir tous les jours ?

Je fais non de la tête parce que là, ça devient impossible.

– Ça nous reviendrait un peu cher.

– Pas si je vis dans la même ville que toi.

Mon sourire me quitte aussitôt. Pas parce que je n’en ai pas envie, mais parce que ce n’est pas une remarque innocente. Personne ne menace de traverser tout le pays pour les beaux yeux de quelqu’un s’il ne compte pas vraiment le faire.

J’avale la boule qui s’est formée dans ma gorge.

– Qu’est-ce que tu dis, Ben ?

Il roule sur le côté, repose la tête sur sa main.

– Je songe à vendre cette maison, si Ian est d’accord. Quant à Jordyn, d’après sa mère, elle veut repartir chez elle. Kyle nous a quittés, Ian n’est jamais là. La seule personne auprès de qui j’ai envie de vivre habite New York. Je me demande ce qu’elle dirait si j’allais m’installer là-bas.

Je n’arrive pas à croire qu’il me dise une chose pareille. Autant je sais qu’il ne faudrait pas en parler alors qu’on est encore sous l’émotion de l’amour, autant je me réjouis à l’idée de le voir tous les jours. De le voir faire partie de ma vie.

À un petit détail près.

– Et le bouquin ? Normalement, on devrait se retrouver encore trois fois. Tu ne veux pas le terminer ?

Il réfléchit un instant à ma question puis secoue la tête.

– Non, répond-il simplement. Non, si ça nous empêche de vivre ensemble.

Son expression demeure impassible.

Il est sérieux. Il songe vraiment à venir à New York. Et j’en ai plus envie que de n’importe quoi au monde.

– Tu auras besoin d’une veste.

Son sourire lui métamorphose le visage. Il tend la main vers ma joue, la caresse jusqu’aux lèvres.

– Ils furent heureux et…

*

* *

Hier soir, quand il m’a ouvert la porte, quand je l’ai enfin revu au bout d’un an,

c’était une image du chagrin que j’avais devant moi. Comme si la mort de son frère l’avait fait subitement vieillir de cinq ans.

Mais maintenant, il me fait le même effet que lorsque je l’ai vu pour la première fois. Négligé et débraillé. Adorable. Beau. Plus apaisé que depuis mon arrivée chez lui.

Je l’embrasse doucement sur la joue et sors du lit sans le réveiller.

J’enfile mes vêtements, me faufile hors de sa chambre et descends voir si je peux nettoyer quelque chose avant de remonter pour lui dire au revoir.

Il est presque quatre heures du matin. Si je ne m’attendais pas à voir quelqu’un dans la cuisine, c’est bien Jordyn, assise devant le bar.

Elle lève la tête dès mon entrée. Elle a les yeux rouges et gonflés mais ne pleure pas. Elle a une boîte de pizza ouverte devant elle et mord dans une tranche au pepperoni.

Je m’en veux de la déranger ainsi. Si je m’en tiens à ma conversation avec Ben, elle ne cherchait que la solitude depuis deux jours. Sur le coup, j’ai presque envie de remonter en douce, mais elle a dû percevoir mon hésitation car elle me montre la boîte :

– Tu en veux ?

Finalement, oui. Je m’assieds à côté d’elle, prends une tranche et on mange toutes les deux, d’abord sans rien dire. Puis elle se lève, va remettre la boîte dans le réfrigérateur, me tend un soda en revenant vers le bar.

– Alors tu es la fille sur qui Ben écrit un bouquin ?

La canette bloquée devant mes lèvres, je m’immobilise, choquée qu’elle soit au courant. Personne d’autre à table ne semblait pourtant savoir. Je fais oui de la tête, bois une gorgée.

Un sourire plaqué aux lèvres, elle regarde ses mains jointes sur le comptoir.

– C’est un grand écrivain, dit-elle. Je crois que ce livre va beaucoup compter pour lui. C’est une excellente idée.

Je m’éclaircis la gorge en espérant qu’elle ne perçoive pas le trouble dans ma voix.

– Tu en as lu des extraits ?

– Par-ci par-là. Il ne m’a pas laissé tout lire, loin de là, mais comme j’étais étudiante en littérature, il me demande parfois mon avis.

J’avale une autre gorgée, histoire de ne pas avoir à répondre tout de suite, mais je ne veux pas qu’elle sache que je n’en ai pas encore lu un mot.

– Kyle était si content pour lui quand il a signé avec son agent, ajoute-t-elle les yeux humides.

Je préfère me détourner.

Un agent ?

Pourquoi ne m’a-t-il pas dit qu’il avait signé avec un agent ?

– Comment va-t-il ? demande-t-elle.

– Ben ?

– Oui. Je n’ai pas encore trop parlé à quelqu’un pour le moment. Je sais que c’est égoïste de ma part, parce que je ne suis pas la seule à avoir du chagrin, mais…

Je lui prends la main, l’étreins.

– Il va bien. Et il comprend, Jordyn. Comme tout le monde.

Elle essuie une larme avec une serviette de table et ça me serre le cœur de la voir dans cet état. J’en ai mal pour elle, surtout quand je songe à ce qu’elle va devoir affronter seule.

– Je ne sais pas quoi faire, souffle-t-elle. J’étais tellement secouée par tout ce que j’ai perdu ces derniers jours que je n’ai pas pensé à quel point

ça pouvait affecter Ian et Ben. Eux aussi vivent dans cette maison. Et là, ils se retrouvent avec la charge d’une fille qui va avoir un bébé. Je ne veux surtout pas qu’ils se sentent obligés de m’aider… en même temps, je n’ai aucune envie de

retourner dans le Nevada. Je ne peux pas retourner vivre avec ma mère alors que je suis ici chez moi. Je…

Elle se prend le visage dans les mains.

– Je ne sais pas quoi faire, ajoute-t-elle en larmes. Je ne veux pas être un fardeau pour qui que ce soit, mais j'ai peur de ne pas y arriver toute seule.

Je la prends dans mes bras tandis qu'elle se met à sangloter. J'ignorais qu'elle n'avait pas envie de retourner chez sa mère.

– Jordyn.

Au son de la voix de Ben, on lève toutes les deux la tête. Il se tient dans l'embrasure de la porte, l'air effondré. En le voyant, elle se met à pleurer encore plus fort. Il s'approche, la prend dans ses bras tandis que je m'écarte pour les laisser tranquilles.

– Tu ne t'en vas nulle part, d'accord ? dit-il. Tu es ma sœur, et celle de Ian. Et notre neveu sera élevé dans la maison où Kyle et toi comptiez l'élever. Promets-moi que tu vas nous laisser t'aider.

Elle hoche la tête, se frotte encore les yeux, parvient tout juste à articuler un inaudible *merci*.

Je ne peux plus la voir pleurer, sinon je vais m'y mettre moi aussi. Je partage sa peur. Je me précipite dans l'escalier, puis dans la chambre de Ben, afin de mettre un peu d'ordre dans mes pensées. Elles sont si nombreuses à se heurter dans mon esprit, et beaucoup me font peur. J'ai peur qu'il ne prenne une décision hâtive. J'ai peur que, si je lui dis combien j'aimerais qu'il puisse venir s'installer à New York, il ne décide de le faire, alors que, visiblement, sa belle-sœur a besoin de lui ici. Sans parler de tout ce qu'il pourrait perdre s'il renonçait au bouquin. Je sens que plus l'histoire sera authentique, plus il aura de chances de vendre son œuvre. Oui, j'aimerais commencer une vraie relation dès maintenant, mais ce n'était pas ce qu'on avait décidé au début. Si on renonce à notre accord

à mi-chemin, sans continuer à se retrouver tous les 9 novembre, il lâchera ce que son agent semble d'ores et déjà considérer comme une belle œuvre.

Je n'arrive pas à croire qu'il ait un agent.

C’est énorme. Je ne comprends pas pourquoi il ne m’en a rien dit.

Autant je veux croire qu’il serait d’accord pour ne pas terminer le bouquin, autant j’ai peur qu’il ne prenne cette décision en se laissant influencer par les émotions de ces derniers jours. Je ne tiens surtout pas à ce qu’il choisisse sur un coup de tête d’aller s’installer à l’autre bout du pays pour ensuite le regretter. Bien sûr, je donnerais n’importe quoi pour l’avoir chaque jour auprès de moi mais, par-dessus tout, je veux qu’il soit heureux. Je sais que trois ans, c’est long, sauf que ça pourrait lui donner le temps de devenir un auteur connu. Et les lecteurs seront d’autant plus passionnés s’il raconte une histoire vraie. Alors, même si je n’en ai pas lu un mot, je suis désormais sûre qu’il doit terminer ce bouquin.

Je ne veux pas qu’il l’interrompe à cause de moi. Dans les années à venir, quand il repensera à cette soirée, il se demandera s’il a fait le bon choix. Si nos vies n’auraient pas pu évoluer autrement, si nous n’allions pas de toute façon nous retrouver mais si, en patientant trois années de plus, il n’aurait pas fini par atteindre son but d’écrire le bouquin qu’il s’était promis d’écrire.

Il a déjà tellement bouleversé ma vie. Plus qu’il ne pourrait l’imaginer.

Sans lui, je ne crois pas que j’aurais su reprendre confiance en moi. Je n’aurais jamais eu le courage de passer des auditions. Le seul fait de partager ma vie avec lui un jour par an a eu un effet tellement positif sur moi que je m’en voudrais à mort de faire ensuite le contraire à cause de lui.

Et tout cela n’a encore rien à voir avec ce qui vient de se passer cette dernière demi-heure. Impossible pour lui de venir à New York alors que sa famille a plus que jamais besoin de lui ici. Il sera mille fois plus utile à Jordyn qu’à moi là-bas. Avec Ian, ils vont devoir se partager cette responsabilité et je refuse d’être celle qui le convaincrait de partir dans un moment pareil.

J’attrape mon téléphone pour commander un taxi avant de changer d’avis.

Ben

Je ferme la porte de la chambre de Jordyn avant d’entendre les pas de Fallon dans l’escalier. Alors que je vais la rejoindre, je la vois étouffer un cri, porter la main sur son cœur.

– Tu m’as fait peur, dit-elle en descendant la dernière marche.

Comment va-t-elle ?

– Mieux. Je crois que la pizza lui a fait du bien.

Fallon sourit.

– Je ne crois pas que ce soit la pizza, Ben.

Elle se dirige vers la porte d’entrée et là je remarque son sac en bandoulière, les chaussures à ses pieds. Elle semble prête à partir.

Et la voilà qui hausse les épaules, comme si je lui avais posé une question.

– Tout à l’heure…

– Fallon ! S’il te plaît, ne change pas d’avis maintenant !

Elle écarquille un peu les yeux, comme pour retenir ses larmes. *Elle n’a pas changé d’avis. Ce n’est pas possible.* Je me précipite vers elle, lui saisis les deux mains.

– S’il te plaît ! On va y arriver. Je ne pourrai peut-être pas déménager tout de suite, mais je vais le faire. Il faut juste que ça s’arrange un peu ici.

Elle me serre les mains, pousse un soupir.

– Jordyn a dit que tu avais trouvé un agent.

Elle m’annonce ça d’un ton plutôt vexé, ce que je peux comprendre.

J’aurais dû lui en parler avant qu’elle ne l’apprenne par quelqu’un d’autre, mais j’avais tant de choses à penser aujourd’hui…

– Oui, depuis deux mois. J’ai soumis mon idée de bouquin à plusieurs d’entre eux et celui-ci l’a bien aimée.

Alors, je me rends compte où ça peut nous mener et m’empresse d’ajouter :

– Mais ça n’a pas d’importance, Fallon. Je peux écrire autre chose.

Une lueur apparaît derrière la porte d'entrée. Son taxi est arrivé. Je n'ai plus que le temps d'implorer :

– S'il te plaît, donne-moi au moins ton numéro de téléphone. Je t'appellerai demain et on fera le point, d'accord ?

J'essaie de garder un ton convaincant, sûr de lui, pourtant j'ai du mal à cacher la panique qui monte en moi.

Elle me jette un regard empli de pitié.

– Tu viens de passer deux journées éprouvantes, Ben. Je n'ai pas le droit de profiter de la situation en te faisant prendre ce genre de décision maintenant.

Là-dessus, elle m'embrasse sur la joue puis tourne les talons. Je la suis dehors, décidé à ne pas la laisser changer d'avis ainsi.

Arrivée devant le taxi, elle me jette un regard résolu.

– Je ne me le pardonnerais jamais si je ne t'encourageais pas à suivre tes rêves comme tu m'as encouragée à suivre les miens. Je t'en prie, ne cherche pas en moi une raison pour y renoncer. Ce serait injuste.

Je sens comme un appel désespéré dans sa voix, au point que toutes mes réponses possibles se coincent dans ma gorge. Elle m'entoure de ses bras, pose le visage dans mon cou. Je la retiens, espérant la faire changer d'avis si elle sent à quel point j'ai besoin qu'elle reste avec moi. Mais non.

Elle me lâche, ouvre la portière du taxi.

Jamais jusqu'ici je n'aurais songé à employer la force physique avec une fille, pourtant, là, je la plaquerais bien au sol jusqu'au départ du véhicule.

– Je reviendrai l'année prochaine, dit-elle. J'aimerais voir ton neveu.

On se retrouvera au restaurant, d'accord ? Même heure, même endroit ?

Quoi ?

C'est pourtant bien ensemble qu'on vient de passer ces huit heures ?

Elle n’est pas tombée dans l’escalier, elle ne s’est pas cogné la tête quelque part ?

Non, je ne suis pas d’accord. Elle est folle si elle croit que je vais lui toper dans la main et accepter ce rendez-vous dans un an. Je fais non de la tête, referme la portière du taxi, pour l’empêcher d’y monter.

– Non, Fallon. Tu ne peux pas juste accepter de m’aimer et t’en aller sous prétexte que ça vaut mieux pour moi. Ça ne marche pas comme ça.

Elle semble stupéfaite. Je crois qu’elle s’attendait à ce que je la laisse partir sans difficulté, mais c’est le genre de fille pour qui on se battrait à mort.

Elle s’adosse au véhicule, croise les bras sans me regarder, et laisse tomber à voix basse :

– Ben, tu n’as rien à faire à New York. C’est ici que tu dois vivre. Je ne veux pas t’empêcher de terminer ton bouquin. Il ne nous reste que trois ans. Si on est destinés l’un à l’autre, trois ans, ce n’est rien du tout.

J’éclate d’un rire sans joie.

– Destinés l’un à l’autre ? Non mais tu t’entends parler ? On n’est pas ici dans un de tes contes de fées, on est dans la vraie vie et, dans la vraie vie, il faut se remuer les fesses si on veut trouver le bonheur.

Une main sur la nuque, je recule pour essayer de me reprendre mais ma fureur redouble chaque fois que je songe à quel point il lui serait facile de sauter dans ce taxi et de disparaître pour une année.

– Fallon, quand on trouve l’amour, on le garde. On le saisit à deux mains et on fait tout ce qui est en son pouvoir pour ne pas le laisser vous échapper. Tu ne peux pas t’éclipser comme ça et laisser encore les choses traîner jusqu’à ce que tu te sentes prête.

J’ignore d’où ça m’est venu. Jamais je ne m’étais fichu en colère contre elle jusque-là, mais maintenant, ça fait trop mal. Quand je pense à ce qui

s’est passé entre nous tout à l’heure… et voilà que tout d’un coup madame décide que ça ne signifie rien pour elle… Que je ne signifie rien pour elle.

Les yeux écarquillés, elle me regarde passer par toute une série d'émotions. Je n'ai connu que ça, cette semaine. De la mort de Kyle à l'obligation d'appeler Fallon hier matin, de sa présence sur le seuil de ma porte à ma crise de nerfs devant elle dans mon lit, jusqu'à ce qu'on fasse l'amour… Si je devais en tirer un graphique, il aurait tout d'un tsunami.

Elle jette un coup d'œil vers le chauffeur, comme si elle était sur le point de changer d'avis. Je me rapproche, lui pose les mains sur les épaules pour l'obliger à retourner son attention sur moi.

– Ne t'éclipse pas comme ça.

Dans un soupir, elle secoue la tête.

– Ben, je ne m'éclipse pas. Je ne prends aucune initiative par rapport à nos décisions. C'est moi qui m'en tiens à ce qu'on a dit. On s'était mis d'accord pour cinq ans. Et, oui, on a mis un petit coup de canif dans le contrat, tout à l'heure, quand on a failli changer d'avis et…

Je l'interromps :

– Un coup de canif dans le contrat ? Tu appelles notre décision de vivre ensemble un… coup de canif ?

Elle prend un air navré, mais je n'ai pas envie de l'entendre s'excuser.

C'est moi qui suis dans l'erreur, parce que, en lui faisant l'amour tout à l'heure, je savais que ce qui se passait entre nous n'arrivait pas à la plupart des gens. Et si elle ressentait la même chose, jamais elle ne dirait ce genre de chose.

Mon cœur se serre, au point que j'ai envie de me plier en deux pour supporter cette douleur. Mais je parviens à rester droit dans mes bottes, à lui offrir une dernière chance de me prouver que la journée qui vient de s'écouler n'était pas à sens unique.

Je prends son visage dans mes mains, promène mes pouces sur ses joues et l'oblige à me regarder. Je la caresse aussi doucement que je parviens à maîtriser mes doigts. Elle déglutit. Je vois bien que mon changement d'attitude l'inquiète.

– Fallon. Je m'en fiche de ce bouquin. Je n'ai même pas envie de le terminer.

Tout ce qui m'intéresse, c'est toi. Me retrouver avec toi tous les jours. Te voir tous les jours. Je n'ai pas fini de tomber amoureux de toi mais si toi, tu ne veux pas finir de tomber amoureuse de moi, il faut me le dire maintenant. Tu veux que je fasse partie de ta vie un peu plus souvent que chaque 9 novembre ? Si tu dis non, je fais demi-tour et retourne chez moi, et les choses rentreront dans l'ordre, telles qu'elles étaient avant ton apparition d'hier. Mais si tu dis oui… si tu me dis que tu veux passer chaque jour de cette année à tomber amoureuse de moi, alors je vais t'embrasser. Et je te promets que ce baiser vaudra un onze. Et que je passerai toutes mes journées à te prouver que tu as fait le bon choix.

Ma main reste fermement plaquée contre son visage. Son regard fixé sur le mien.

Et voilà qu'une larme prend forme au coin de son œil pour venir rouler sur sa joue.

– Ben, tu ne peux pas…

– Oui ou non, Fallon. C'est tout ce que je veux entendre.

S'il te plaît, dis oui. S'il te plaît, dis-moi que tu n'as pas encore fini de tomber amoureuse de moi.

– Tu dois rester ici avec ta famille cette année. Tu le sais aussi bien que moi, Ben. La dernière chose dont nous avons besoin serait d'une relation téléphonique. Et c'est exactement ce qui va nous arriver, parce qu'on passera chaque instant à vouloir se parler au lieu de faire ce qu'on a à faire. On négligera tout le reste rien que pour se retrouver, et il ne faut pas que ça se passe comme ça. Pas encore. On doit achever ce qu'on a commencé.

Toutes ces paroles me rentrent par une oreille et sortent par l'autre.

Ce n'était pas la réponse que je voulais entendre. Je me penche jusqu'à ce que nos yeux se retrouvent face à face.

– Oui ou non ?

Elle inspire une goulée d'air en tremblant et, dans un faible effort pour paraître sincère, elle répond :

– Non, non, Ben. Retourne chez toi et termine ce bouquin.

Une autre larme s’écoule, mais, cette fois, de mon œil.

Je recule et la laisse partir. Une fois assise à l’arrière, elle baisse sa vitre mais je ne regarde pas son visage, les yeux fixés sur mes pieds comme si le sol risquait de s’ouvrir pour m’avaler.

– Je désire par-dessus tout que le monde entier rigole de toi, Ben, lâche-t-elle avec des larmes dans la voix. Et ce ne sera pas possible si je ne fais pas pour toi ce que tu as fait pour moi le jour où on s’est rencontrés.

Tu m’as laissée partir. Tu m’as encouragée à partir. Et je désire la même chose pour toi. Je veux que tu suives ta passion avant ton cœur.

Le taxi commence à s’éloigner ; un quart de seconde, j’ai l’impression qu’elle va comprendre à quel point ses priorités sont idiotes, parce que c’est elle ma passion. Le bouquin n’était qu’une excuse.

J’ai presque envie de courir derrière elle, comme dans une scène de roman d’amour. Je pourrais galoper jusqu’au carrefour où je les rejoindrais, alors j’ouvrirais la portière et la prendrais dans mes bras pour l’arracher à cette voiture. Et là, je lui dirais que je l’aime. Que j’ai fini de tomber amoureux d’elle presque dès l’instant où j’ai commencé parce que je suis arrivé immédiatement au fin fond de cet amour. J’étais aspiré, envahi par cet instamour.

Mais elle déteste l’instamour. Apparemment, elle déteste aussi l’amour en retard et l’amour au ralenti, et l’amour en général.

– Merde !

Je jure tout seul dans la rue déserte parce que, pour une fois, j’ai obtenu exactement ce que je méritais.

Quatrième 9 novembre

Dans ses ténèbres, elle reste silencieuse.

Dans mes ténèbres, elle hurle.

– Benton James Kessler

Fallon

Même en comptant le soir où, comme doublure, j'ai dû venir remplacer au pied levé la vedette du spectacle, je n'ai jamais eu autant le trac de ma vie. J'ai plus d'une heure d'avance mais notre box était déjà pris quand je suis arrivée, alors j'ai choisi le plus proche.

Je pianote sur la table du bout des doigts, regardant la porte chaque fois que quelqu'un entre ou sort.

J'ignore comment lancer la conversation. Comment lui dire qu'à l'instant où mon taxi a démarré, l'année dernière, je savais que je commettais la pire erreur de ma vie ? Comment lui dire que si j'ai pris cette décision à la dernière minute c'était pour lui rendre service ? Que si je prétendais ne pas vouloir tomber amoureuse de lui, c'était en fait pour l'aider ? Et, par-dessus tout, comment annoncer que je suis revenue m'installer à Los Angeles rien que pour lui ? Enfin, pas tout à fait. J'ai opéré un énorme changement de carrière il y a quelques mois.

À l'époque où j'étais dans une troupe de théâtre communautaire, on me demandait souvent mon aide parce que les gens reconnaissaient mon talent. D'une certaine façon, on pourrait dire que j'enseignais l'art dramatique, et j'en éprouvais une joie intense, jusqu'au moment où j'ai compris que je préférais aider les comédiens plutôt que jouer la comédie moi-même.

Il m'a fallu plusieurs mois pour admettre que je n'avais plus pour vocation de devenir actrice. On change. On évolue. Je me suis rendu

compte que j'aimerais surtout aider les autres à développer leur propre talent.

J'ai étudié différentes écoles à travers tout le pays mais avec ma mère, Amber et, oui, Ben, à Los Angeles, inutile de chercher bien loin quelle ville j'ai fini par choisir.

J'ai beau douter d'avoir bien fait de refuser de rester avec lui l'année dernière, je sais qu'en fin de compte c'était la décision à prendre. Jamais je n'ai été aussi sûre de mes choix de carrière qu'en ce moment, et je ne crois pas que les choses se seraient passées ainsi avec Ben dans les parages. Alors, malgré quelques erreurs, je n'ai aucun regret. Je pense que les choses se déroulent exactement comme elles le devraient.

Mais nous sommes sans doute tous les deux d’accord sur un point : bien des choses peuvent bouger en un an et je meurs de peur qu’il n’ait changé d’avis. Qu’il n’ait plus autant envie que l’an dernier de faire sa vie avec moi. Qu’il ne m’en veuille encore, au point de me poser un lapin…

En fin de compte, ce n’est pas ce qui m’inquiète le plus.

Je suis inquiète parce que je sais qu’il va venir. Comme toujours.

Cependant, cette année, j’ignore totalement où nous en sommes. On s’est quittés en mauvais termes, à cause de moi, pourtant il doit comprendre qu’il aurait agi exactement de la même façon à ma place. Si je lui avais fait une déclaration aussi enflammée au beau milieu d’un tel deuil, il aurait sans doute reconnu que ce n’était pas le moment pour moi de prendre une décision aussi définitive. En tout cas, il ne peut me reprocher de l’avoir encouragé à rester s’occuper de sa famille. Son frère venait de mourir. Sa belle-sœur avait besoin de lui. C’était la seule option. Il en aurait fait autant pour moi. S’il l’a mal pris, c’est parce qu’il venait de passer une semaine très éprouvante.

J’en viens à me demander si c’était une bonne idée de me pointer chez lui sans crier gare, l’année dernière. J’ai l’impression que ça nous a fait plus de mal que de bien.

Mes pensées s’interrompent lorsqu’une main se pose sur mon épaule.

En levant la tête, je m’attends à voir Ben devant moi. Et en effet… mais je

ne vois pas que Ben. Il est accompagné… d’un bébé.

Son neveu.

Je le sais parce que je reconnais ses yeux. Les yeux de Ben, de Kyle…

Tout ça me tombe dessus d’un seul coup, et j’essaie de faire le tri.

D’abord, Ben est bien là. Il me sourit, alors que je me lève pour le serrer dans mes bras. C’est déjà beaucoup. Je peux pousser un soupir de soulagement.

Ensuite, il porte ce bébé d’un bras sur la hanche, et le petit appuie la tête sur son torse dans une totale confiance. Devant ce spectacle, je comprends que nous

avons fait le meilleur choix, que ça lui ait plu ou non.

J’espérais bien rencontrer son neveu d’une façon ou d’une autre, aujourd’hui, mais je croyais pouvoir d’abord parler à Ben, en tête-à-tête.

Tant pis, je peux m’adapter. Surtout devant un bébé aussi mignon.

Il me sourit d’un air intimidé et je vois beaucoup de Jordyn dans ses traits. Il ressemble autant à sa mère qu’à son père. Je me demande comment elle prend la chose… voir autant de son époux disparu chez son fils…

Quand Ben se détache de moi, il regarde le petit en riant.

– Fallon, je te présente mon neveu, Oliver.

Il soulève la menotte du bébé et l’agite devant moi.

– Oliver, voici Fallon.

Je lève la main et Oliver me tend aussitôt les mains. Un peu suffoquée, je le soulève pour l’appuyer sur ma hanche, comme le faisait Ben. Voilà bien longtemps que je n’ai pas porté un bébé dans mes bras, mais je préfère que ce petit se réfugie contre moi plutôt que de se mettre à hurler dès que je l’approcherais.

– Il aime les jolies femmes, commente Ben avec un clin d’œil. Je vais lui chercher une chaise haute.

Là-dessus, il s’en va, alors je m’assieds et installe Oliver sur la table, devant moi.

– Tu es trop mignon, toi.

Il a l’air tout content de vivre et ça me fait plaisir quand je pense à Jordyn. Néanmoins, je suis triste à l’idée que Kyle ne le verra jamais. Je repousse cette idée, d’autant que Ben apporte la chaise du bébé.

Il la place à l’entrée du box puis installe Oliver dessus. Je n’avais même pas remarqué le sac à langer qu’il porte en bandoulière, jusqu’à ce qu’il l’enlève pour le déposer à côté de lui. Il fouille dedans, en sort une petite boîte contenant

des Cheerios qu’il dispose devant Oliver après avoir essuyé la table. Il parle à l’enfant d’un ton respectueux, sans employer de langage bébé, et je dois avouer que c’est adorable de les voir ainsi se conduire comme s’ils étaient tous les deux sur le même plan.

Ce don pour les enfants, c’est impressionnant, et… très sensuel.

– Quel âge a-t-il, maintenant ?

– Dix mois. Il est né le jour de l’An, avec plusieurs semaines d’avance, mais ça s’est bien passé.

– Ainsi, le monde entier fête son anniversaire par des feux d’artifice, comme pour toi ?

– C’est vrai, je n’y avais pas pensé.

En face de lui, Oliver joue avec ses Cheerios, totalement indifférent de ne plus être le centre de nos attentions. Ce qui vaut mieux si Ben et moi voulons avoir une vraie conversation malgré la compagnie de son neveu.

Ben me saisit la main et la serre. J’en suis toute retournée.

– Ça fait du bien de te voir, Fallon. Vraiment.

La sincérité de son regard me donne envie de contourner la table pour aller l’embrasser immédiatement. Ainsi, il ne me déteste pas. Il ne m’en veut pas. Je respire enfin.

Je me contente de lui prendre la main à mon tour, mais il me lâche presque aussitôt pour rapprocher les céréales d’Oliver.

– Pardon, m’explique-t-il, j’étais obligé de l’amener. Jordyn avait du travail aujourd’hui et la baby-sitter nous a laissés tomber à la dernière minute.

– C’est bon.

Là, je suis franche. J’aime bien le voir s’occuper de ce bébé. Ça montre un nouvel aspect de sa personnalité.

– Comment va sa maman ?

– Bien. Très bien. Elle s’en tire remarquablement. Kyle serait fier d’elle. Et toi, Fallon ? Comment ça se passe, à New York ?

Je ne sais quoi lui répondre. Je ne pense pas que ce soit le moment de tout lui dire, alors j’esquive la question.

– Ça me fait toujours drôle de te revoir au bout d’une année complète.

Je ne sais jamais que dire, comment réagir.

Mensonge. Au début, ça ne me dérangeait pas mais, avec ce qui s’est passé l’année dernière, je me sens plutôt perdue.

Il me reprend le poignet, le secoue légèrement.

– Moi aussi j’étais inquiet.

Ses yeux tombent sur nos mains, puis il se redresse, se racle la gorge.

– Tu as commandé quelque chose ?

Là-dessus, il prend le menu, le regarde un moment, mais je vois bien qu’il ne le lit pas.

Il semble plus inquiet qu’il ne veut bien l’avouer. Il faut dire qu’on devait être aussi troublés l’un que l’autre en se quittant. J’espère qu’il n’en a pas gardé trop d’amertume ; je sais que je l’ai fait souffrir mais il a eu le temps d’y réfléchir, de comprendre. De se rendre compte aussi que c’était sans doute beaucoup plus compliqué pour moi. J’ai passé toute l’année le cœur lourd, l’esprit obsédé par cet épisode.

On commande tous les deux quelque chose à manger et il ajoute une purée pour Oliver. J’essaie de nous apaiser un peu, en parlant de tout et de rien. Je lui raconte comment j’ai changé de but dans la vie en décidant d’ouvrir une agence artistique. Il sourit en répondant que je ne suis donc plus *« Fallon l’Éphémère »*, et je lui demande comment il va me surnommer maintenant. Après un petit temps de réflexion, il laisse tomber :

– Fallon la Prof.

J’aime bien ça.

Quant à lui, il a obtenu son diplôme en mai ; je regrette de ne pas avoir pu assister à la cérémonie, mais ce ne sont pas les jalons qui vont manquer à l’avenir. J’irai pour son doctorat en rédaction technique, puisqu’il va continuer ; en attendant il bosse en free-lance pour une revue en ligne.

Profitant d’une pause dans notre conversation, il introduit une cuillerée de purée dans la bouche d’Oliver. Le bébé se frotte les yeux, apparemment sur le point de s’endormir dans son assiette.

– Il parle déjà un peu ?

Ben lui caresse la tête en souriant.

– Il dit quelques mots. Je suppose que c’est au petit bonheur. Il en est encore à son charabia de bébé. Mais je l’ai au moins entendu lancer sa première injure. On garde son babyphone allumé la nuit et, la semaine dernière, il a crié merde. Il est précoce.

Ce disant, il lui pince la joue et Oliver lui décoche un sourire. C’est là qu’une révélation me frappe.

Ben traite Oliver comme un père traiterait son fils.

Oliver le considère comme son père.

Et ils gardent le babyphone allumé la nuit… ce qui veut dire… qu’ils partagent la même chambre ?

Je retiens ma respiration le temps que ma tête cesse de tourner ; je m’accroche à la table.

Je me sens tellement bête.

Ben remarque aussitôt mon changement d’attitude et, quand nos regards se croisent, il se met à secouer lentement la tête, conscient de sa bourde.

– Fallon…

Et puis c’est tout. Cette fois, je percute et il ne fait rien pour me détromper, l’air plus navré qu’autre chose.

Immédiate jalousie.

Envahissante, furieuse, démente jalousie. Je me lève d’un coup et fonce vers les toilettes, parce que je refuse de le rendre témoin de ma

brusque et totale détresse. Il m’appelle mais je ne ralentis pas. Finalement, il a bien fait d’amener Oliver avec lui, parce que ça l’empêche de me courir après.

Devant la glace, je m’agrippe aux bords du lavabo.

Calme-toi, Fallon. Ne pleure pas. Pas de crise avant d’arriver à la maison.

Je ne suis pas prête pour ça. Je ne sais pas comment réagir. C’est comme si mon cœur se brisait littéralement, saignant dans ma poitrine, m’inondant les poumons, m’empêchant de respirer.

J’ai encore plus de mal à retenir mes larmes en voyant la porte des toilettes s’ouvrir et se refermer. C’est bien Ben qui se tient là, Oliver sur le bras, l’air empli de regret.

Je ferme les yeux pour ne pas voir son reflet dans la glace, baisse la tête entre mes épaules et me mets à pleurer.

Ben

Je ne voulais pas qu’elle l’apprenne ainsi. J’allais le lui annoncer, très vite, j’attendais juste le bon moment. Cela dit, je n’aurais pas cru la voir réagir avec une telle consternation à la nouvelle que je sortais avec Jordyn. En fait, je m’attendais presque qu’elle s’en réjouisse pour moi. Et voilà que c’est tout le contraire. Pourquoi montre-t-elle un tel désespoir alors que l’année dernière elle m’avait clairement laissé entendre que rien ne comptait davantage pour elle que l’arrangement que nous avions conclu ?

À sa réaction présente, il semble pourtant évident qu’elle y attache beaucoup d’importance. Depuis le début. Mais, je ne sais pour quelle raison, elle a refusé

de rester avec moi quand j’avais le plus besoin d’elle.

J’essaie de me ressaisir, d’autant que j’ai Oliver avec moi, mais, si je me laissais aller, je tomberais à genoux pour la supplier.

J’avance vers elle de quelques pas hésitants, jusqu’à me retrouver juste derrière elle. Je l’attrape doucement par le coude pour qu’elle se retourne, mais elle se dégage et va se réfugier à l’autre bout de la salle, attrape une serviette en papier pour s’essuyer les yeux, en me présentant encore son dos.

– Je ne voulais pas que ça se passe comme ça, dis-je.

Comme si ça pouvait la consoler. J’ai aussitôt envie de ravaler mes paroles. Bien que Fallon ait laissé un trou béant dans mon cœur, je n’y peux rien si quelqu’un d’autre en a trouvé le chemin. Peu importe que

Jordyn et moi ayons été anéantis par la disparition de Kyle. Peu importe que nos relations n’aient pas évolué jusqu’à la naissance d’Oliver. Peu importe que je n’aie jamais ressenti le même lien avec Jordyn qu’avec Fallon, car Oliver remplit aisément toutes ces failles.

La seule chose qui compte pour Fallon c’est cette volte-face inattendue dans nos relations. Qu’aucun de nous n’avait vue venir. Ni désirée. Et dont elle est en partie responsable. Il ne faut pas que j’oublie ça. Peut-être qu’elle souffre en ce moment, mais elle m’a fait autant souffrir – si ce n’est davantage – quand elle a préféré rentrer à New York plutôt que de rester avec moi.

Oliver dort, la tête appuyée sur mon épaule. Normal, c’est l’heure de sa sieste matinale. La gorge un peu nouée, je l’installe plus confortablement. Il m’inspire des sentiments si différents de ceux que Fallon ou Jordyn peuvent susciter en moi. Il ne faut pas que j’oublie ça.

Nous n’y sommes pour rien, tout tourne autour de ce petit bonhomme dans mes bras ; voilà des mois que je me dis ça. Je croyais qu’il me suffirait de ce rappel à l’ordre pour régler mon problème avec Fallon. Je n’en suis plus si sûr que ça.

Elle se retourne dans un soupir, l’air bouleversée. Si je m’écoutais, je lui dirais ce que je ressens vraiment. Que, depuis que j’ai embrassé Jordyn pour la première fois, c’est la confusion totale dans mes sentiments.

En fait, je patauge ainsi depuis l’instant où le taxi a emmené Fallon, l’année dernière.

– Tu es amoureux d’elle ?

Aussitôt, elle se couvre la bouche de la paume, comme si elle regrettait d’avoir posé cette question.

– Non, ne réponds pas, ajoute-t-elle en passant devant moi les yeux baissés. Je m’en vais.

J’ai juste le temps de reculer vers la porte pour l’empêcher de sortir.

– Pas comme ça, je t’en prie. Ne t’en va pas, laisse-moi une chance de t’expliquer.

Je ne peux pas la laisser partir sans lui avoir totalement exposé la situation. Et puis, j’aimerais aussi qu’elle me dise ce qui s’est passé l’année dernière, d’autant qu’elle semble terriblement affectée par ce qui nous arrive aujourd’hui.

– M’expliquer quoi ? demande-t-elle d’un ton calme. Tu veux que je reste ici, le temps que tu me racontes comment tu es tombée amoureux sans le faire exprès de la femme de ton frère décédé ? Tu t’attends à ce que je discute si tu me racontes que ce n’est pas vraiment ce que tu veux mais ce qui vaut mieux pour ton neveu ? Tu crois que je vais m’excuser de t’avoir menti l’année dernière en disant que je ne voulais pas t’aimer ?

Chacune des paroles de cette dernière phrase me pèse comme un poids accroché à mes pieds pour m’entraîner au fond du lac. *Elle m’a menti ?*

– J’ai pigé, Ben, c’est ma faute. C’est moi qui suis partie l’année dernière quand tu ne demandais qu’à m’aimer.

Elle essaie d’attraper la poignée de la porte mais je lui bloque encore le passage, attire de mon bras libre sa tête contre mon épaule. Je l’embrasse sur la tempe en essayant d’oublier ce qu’elle peut ressentir. Elle s’agrippe à ma chemise et je la sens fondre en larmes. Je voudrais la serrer plus près, l’étreindre davantage, mais Oliver m’en empêche.

Je cherche quoi lui dire pour la consoler, en même temps, je suis trop en pétard.

Je ne peux pas lui pardonner la façon dont elle a piétiné le cœur que je lui offrais. Ni la façon dont elle recommence maintenant que c'est trop tard.

C'est trop tard.

Oliver commence à gigoter dans mes bras, si bien que je dois la lâcher pour qu'il ne se réveille pas. Elle en profite pour se faufiler derrière moi et sortir des toilettes.

Je la suis dans le restaurant. Arrivée à notre box, elle récupère son sac et s'en va directement vers la sortie. J'attrape mon sac à langer. Les trois quarts de notre déjeuner restent sur la table. Tant pis. Je jette un billet et m'en vais.

Elle se dirige vers une voiture et, le temps qu'elle sorte ses clefs, je viens les lui arracher au vol pour me tourner vers mon propre véhicule garé à côté.

– Ben ! crie-t-elle. Rends-moi mes clefs !

J'ouvre ma portière, abaisse la vitre, puis me rends à l'arrière pour attacher Oliver dans son siège bébé. Une fois que je me suis assuré qu'il dormait encore, je me retourne vers Fallon.

– Je ne te laisserai pas partir dans cet état, dis-je en lui rendant ses clefs. Je ne veux pas que tu me détestes après ce qui s'est passé entre nous…

– Je ne te déteste pas, Ben…

Elle a dit ça d'un ton mortifié et des larmes lui coulent encore sur les joues.

– Ça faisait partie de notre accord, non ?

Elle s'essuie les yeux d'un geste un peu rageur puis continue :

– On vit sa vie, on sort avec d'autres gens, on tombe amoureux des épouses du frère décédé. Et à la fin on voit ce qui arrive. Voilà, on y est à la fin, Ben. Un peu tôt, mais là, c'est bien fini.

Trop penaud pour soutenir son regard, je détourne les yeux.

– Il nous reste deux ans, Fallon. On n'est pas obligés d'arrêter là.

– Non, je sais que j’ai promis, mais… je ne peux pas. Jamais je ne revivrai une situation pareille. Tu ne te rends pas compte de l’effet que ça fait.

– À vrai dire, je sais exactement l’effet que ça fait.

Cette fois, je la fixe car je veux prouver que je ne me sens pas complètement coupable. Si elle ne m’avait pas laissé anéanti la dernière fois, je n’aurais pas passé l’année à lui en vouloir. Je ne me serais pas lancé dans une aventure – particulièrement avec Jordyn – au risque de briser ce qui existait entre Fallon et moi. Mais je crois que Fallon n’éprouvait pas un tel élan pour moi.

Elle ne se rend pas compte de l’état dans lequel elle m’a laissé. Elle ne se rend pas compte que Jordyn était disponible et pas elle. J’étais là pour

Jordyn quand Kyle ne l’était plus. Et après avoir perdu tous les deux des personnes que nous aimions, après que l’arrivée d’Oliver nous a encore rapprochés… la suite s’est imposée à nous. Je ne suis même pas certain de l’avoir voulu. Mais c’est arrivé et je me retrouve dans la peau de l’unique père qu’Oliver connaisse. Alors pourquoi tout sonne tellement faux maintenant ? Pourquoi ai-je encore l’impression d’avoir fichu ma vie en l’air ?

Fallon m’écarte de sa portière pour l’ouvrir et c’est là que je ressens comme un coup de poing dans le ventre.

Je ne peux plus respirer.

Je ne sais pas pourquoi il m’a fallu tant de temps pour m’en apercevoir. Je lui saisis la main au moment où elle va tirer sur la poignée.

Peut-être surprise par mon geste, elle lève les yeux vers moi et je lui demande :

– Pourquoi tu es venue, aujourd’hui ?

Son expression se rembrunit.

– C’était notre accord. Le 9 novembre.

– Exactement. D’habitude, quand on se retrouve, tu viens directement de l’aéroport. Alors, c’est quoi cette voiture, au lieu d’un taxi ?

Détournant les yeux, elle pousse un soupir de lassitude.

– Je suis revenue vivre ici. Surprise.

Ses paroles me transpercent la poitrine.

– Quand ?

– Le mois dernier.

Je m’adosse à sa voiture, me cache le visage dans les mains en essayant de ne pas défaillir. Je suis venu ici dans l’espoir de clarifier la situation entre nous. Dans l’espoir de voir Fallon mettre fin à la guerre qui se livre en moi depuis le début de notre aventure avec Jordyn.

Et on peut dire que tout devient effectivement très clair. Dès l’instant où je suis entré dans le restaurant, où j’ai posé les yeux sur elle, cette impression m’est revenue. Une impression que je n’ai jamais ressentie avec

aucune autre fille et qui m’épouvante, au point que je sens mon cœur sur le point d’exploser.

En même temps, je ne suis pas sûr que cette impression suffise à faire la différence. Car Fallon avait raison en disant que ce n’était pas vraiment ce que je voulais. C’était ce qu’il fallait pour Oliver. Mais, là encore, cette situation paraît illogique quand je me retrouve devant la seule fille qui m’ait jamais donné de telles sensations.

Maintenant qu’Oliver dort comme un loir dans la voiture voisine, je peux prendre Fallon dans mes bras. Je l’étreins désespérément, ferme les yeux, cherche les paroles qui pourraient résoudre la situation, mais les seules qui me viennent à l’esprit sont justes celles que je ne devrais pas prononcer.

– Comment on a pu en arriver là ?

Aussitôt je comprends à quel point je me montre injuste envers Jordyn. Mais elle aussi est injuste envers moi, car elle ne m’aimera jamais comme elle a pu aimer Kyle. Et elle doit bien savoir que je ne ressentirai jamais pour elle ce que je ressens pour Fallon.

Celle-ci essaie de se détacher mais je la retiens.

– Attends. S’il te plaît, réponds juste à une question.

Elle s’immobilise, reste dans mes bras.

– Tu es revenue à Los Angeles à cause de moi ?

Tout de suite, je la sens s’effondrer, et je la serre fort contre moi, le cœur battant à tout rompre.

– Fallon, c’est pas vrai…

Je lui soulève le menton, la force à me regarder.

– Tu m’aimes ?

Son regard s’écarquille d’effroi, comme si elle ne savait que répondre à cette question. À moins que ça ne lui fasse peur car elle sait exactement ce qu’elle éprouve pour moi mais ne veut pas l’avouer. J’insiste :

– Je t’en prie ! Je ne peux pas prendre de décision tant que je ne saurai pas si je suis le seul ou non à ressentir ce genre de chose.

Elle secoue violemment la tête.

– Je ne vais pas me mettre en compétition avec une femme qui élève son enfant seule. Avec tout ce qu’elle a vécu, tu ne crois pas que je vais t’arracher à elle. Ne t’inquiète pas, tu n’as aucune décision à prendre. Je m’en suis chargée à ta place.

Là-dessus, elle essaie de me bousculer pour passer mais je lui prends le visage en murmurant :

– S’il te plaît, arrête ! On n’y arrivera jamais si tu t’en vas encore.

– Tu ne m’as pas vraiment laissé le choix, non plus. Tu m’as prouvé ton amour pour une autre femme. Tu partages son lit. Tes mains se posent sur une autre que moi. Tes lèvres prononcent des promesses sur une peau qui n’est pas la mienne. Alors, que ce soit ma faute pour être partie l’année dernière, ou la tienne pour ne pas avoir compris que je l’avais fait pour toi, ça n’y changera plus rien. Voilà

tout.

Cette fois, elle se libère, ouvre la portière en me regardant sous ses longs cils humides.

– Ils ont de la chance que tu sois là. Tu fais vraiment un père idéal.

Elle s’installe derrière le volant, complètement inconsciente d’être en train de m’arracher le cœur. Et je reste là, glacé, incapable de l’arrêter.

Incapable de parler. Incapable de supplier. Parce que je sais que rien de ce que je pourrais dire n’y changerait quoi que ce soit. Pas aujourd’hui, en tout cas. Pas tant que je n’aurai pas remis de l’ordre dans le reste de ma vie.

Elle abaisse sa vitre, essuie une autre larme sur sa joue.

– Je ne reviendrai pas l’année prochaine. Désolée si ça gâche ton bouquin, ce n’est pas du tout ce que j’aurais souhaité. Mais je n’en peux plus.

Elle ne va pas lâcher prise pour de bon… Je m’accroche à sa portière, me penche à sa fenêtre.

– Rien à foutre du bouquin. Il n’a jamais compté. C’est toi qui comptes, ça a toujours été toi.

Elle me dévisage en silence. Puis elle remonte sa vitre et démarre sans tenir compte des coups que je balance dans le coffre, la poursuivant

jusqu’à ce qu’elle m’échappe pour de bon.

Alors je me mets à crier de rage, en envoyant un grand coup de pied dans le gravier.

Comment retourner auprès de Jordyn maintenant que je n’ai plus de cœur à donner ?

Cinquième 9 novembre

Sa miséricorde panse mes failles

Que son indulgence rend admirables.

Et ses lèvres sur ma peau

Révéleront mon mensonge.

– Benton James Kessler

Fallon

Auparavant, quand j'évoquais les événements de ma vie, je les organisais chronologiquement dans mon esprit : *avant l'incendie* et *après l'incendie*.

Je ne fais plus ça. Pas parce que je suis devenue adulte. En fait, c'est tout le contraire ; maintenant, ma vie est passée d' *avant Benton James Kessler* à *après Benton James Kessler*.

Lamentable, je sais. D'autant que ça fait maintenant juste un an qu'on s'est séparés et que je pense toujours autant à lui, avant *après Benton James Kessler*. Mais il ne m'est pas si facile de maîtriser mes pensées à propos de quelqu'un qui a occupé une telle place dans ma vie.

Je ne lui veux aucun mal. Je ne lui en ai jamais voulu. Surtout après avoir vu à quel point sa décision l'avait déchiré quand on s'est séparés, l'année dernière. Je suis sûre que si je l'avais imploré de me garder, il l'aurait fait. Mais je refuse de vivre avec quelqu'un qui aurait juste cédé à mes supplications. Je refuse de vivre avec quelqu'un s'il existe la moindre chance qu'une troisième personne se mêle de notre vie. L'amour ne devrait exister qu'entre deux personnes, sinon je préfère prendre mes jambes à mon cou.

Je ne suis pas du genre à croire qu'il existe une raison à tout, je refuse donc de croire que nous étions destinés à vivre loin l'un de l'autre. Sinon, je devrais également croire que Kyle était destiné à mourir si jeune. Je préfère croire que, parfois, on joue de malchance.

Blessée dans un incendie ? Malchance.

Carrière anéantie ? Malchance.

L'amour de votre vie qui s'installe avec une veuve et son enfant ?

Malchance.

Je ne veux surtout pas croire que ma destinée était toute tracée et que je n’ai pas mon mot à dire sur la personne avec qui je vais vivre. Mais si tout est déjà écrit, quoi que j’en dise, à quoi bon quitter mon appartement ce soir ?

Pourtant, Amber n’est pas de cet avis :

– Tu ne vas pas rester là à broyer du noir.

– Je ne broie pas du noir.

– Regarde ta tête !

– Pas du tout.

– Alors pourquoi tu ne sors pas avec nous ?

– Je n’aime pas jouer la cinquième roue du carrosse.

– Bon, appelle Teddy.

– Theodore.

– Tu sais très bien que je ne peux pas l’appeler comme ça sans éclater de rire. C’est un nom réservé à la famille royale.

Elle ferait mieux de l’oublier. Je suis sortie avec lui plusieurs fois et, pour elle, c’est comme si c’était réglé. Malgré mon air renfrogné, elle continue :

– Il porte des pantalons avec des baleines brodées, Fallon. Et les rares fois où je suis sortie avec vous deux, il n’a fait que raconter des anecdotes sur son enfance à Nantucket. Mais personne, à Nantucket, ne s’exprime comme un surfer, je te le garantis.

Elle a raison, il a l’air de se vanter, pourtant, malgré ses goûts excentriques en matière de pantalon, c’est l’un des seuls types capables de me faire oublier Ben plus d’une heure durant.

– Si tu le détestes tant que ça, pourquoi insistes-tu pour que je l’invite ce soir ?

– Je ne le déteste pas, mais je ne l’aime pas non plus. Seulement, je préférerais que tu viennes avec lui ce soir plutôt que de rester ici à te

répéter qu’on est le 9 novembre et que tu ne passes pas la journée avec Ben.

– Ce n’est pas pour ça que je broie du noir.

– Sans doute, n’empêche qu’on est toutes les deux d’accord pour dire que tu broies du noir. Je vais envoyer un texto à Teddy pour qu’il nous rejoigne au club.

– Ça va vous faire drôle, à toi et à Glenn, alors que je n’y serai pas.

– N’importe quoi ! Habille-toi. Mets une tenue sympa.

*

* *

Elle finit toujours par gagner… Je suis avec eux, au club. Et non à la maison en train de me morfondre sur mon lit.

Et pourquoi Theodore a-t-il trouvé le moyen de remettre son pantalon à baleines ? Non seulement Amber a gagné, mais en plus elle avait raison.

– Theodore, lance-t-elle en caressant les bords de son verre presque vide. Tu as un diminutif ou tout le monde t’appelle Theodore ?

– Theodore, assure-t-il. Quand on parle de mon père, on dit Teddy, alors j’ai évité de prendre ce diminutif pour qu’on ne nous confonde pas.

Surtout quand on se retrouve dans la famille, à Nantucket.

– Étonnant, commente-t-elle en me regardant. Tu viens au bar avec moi ?

J’accepte et sors du box à sa suite. En chemin, elle enlace mes doigts, les serre.

– Pitié, dis-moi que tu n’as pas couché avec lui !

– On n’est sortis que quatre fois.

– Tu l’as fait avec Ben la troisième fois.

Je lui en veux de me rappeler l’existence de Ben mais bon, quand on raconte sa vie intime, le seul mec avec qui on a couché ne peut que vite revenir dans la

conversation.

– Peut-être, mais c'était différent. On se connaissait depuis beaucoup plus longtemps que ça.

– Trois jours en tout. Tu ne peux pas compter les années, quand vous ne vous retrouvez qu'une fois par an.

On arrive au bar.

– On change de sujet, dis-je. Qu'est-ce que tu veux boire ?

– Ça dépend. Un coup pour se rappeler cette soirée à jamais ? Ou un coup pour oublier le passé ?

– Oublier, avant tout.

Amber se tourne vers le barman et commande quatre verres. Une fois servies, on lève chacune le premier pour porter un toast.

– À ton réveil du 10 novembre sans aucun souvenir du 9.

– À la tienne !

On vide nos verres et on enchaîne aussitôt sur les suivants. Je ne suis pas une grande buveuse mais je suis prête à tout pour que cette nuit s'écoule vite et qu'on passe à autre chose.

*

* *

Une demi-heure plus tard, ces petits coups m'ont fait du bien. Je me sens plus légère, un rien éméchée, et tant pis si Theodore a la main un peu baladeuse ce soir. Amber et Glenn ont quitté le box il y a deux minutes pour danser un peu et Theodore me parle de… merde… je ne saurais même pas dire de quoi. Je n'ai rien écouté.

Glenn revient s'installer en face de nous mais j'essaie de garder les yeux fixés sur le visage de Theodore, histoire de lui faire croire que j'écoute ses bavardages

sur je ne sais quelle partie de pêche avec son cousin pendant le solstice d'été. C'est quand, déjà, le solstice d'été ?

– Je peux vous aider ? lui demande Theodore d'un ton glacial, plutôt étonnant puisque c'est…

Sauf… que ce n'est pas Glenn.

Des yeux bruns me regardent et j'ai soudain envie de disparaître sous la table.

Putain de destin !

Un léger sourire éclaire le visage de Ben tandis qu'il se tourne vers Theodore :

– Désolé de vous déranger, mais je suis là pour poser quelques questions aux couples que je rencontre ; je prépare un article pour l'université. Vous permettez que je vous interroge ?

Theodore se détend en constatant que Ben n'est pas là pour marcher sur ses plates-bandes. Du moins c'est ce qu'il croit.

– Bien sûr, dit-il en lui serrant la main. Je m'appelle Theodore, et voici Fallon.

– Ravi de vous rencontrer, Fallon, dit Ben en prenant la mienne entre ses deux paumes.

Au passage, il glisse les pouces sur mon poignet et ce contact me brûle. Quand il le lâche, je vérifie s'il n'y a pas laissé une trace.

– Moi, c'est Ben.

Je lève vers lui un sourcil qui se veut lassé, excédé. *Qu'est-ce qu'il fiche là ?*

Il commence par demander :

– Theodore, il y a combien de temps que vous vivez à Los Angeles ?

Trop de sujets à classer dans mon esprit embrumé par l'alcool…

Ben est ici.

Ici.

Et il pose des questions indiscrètes à mon compagnon.

– J’y ai vécu toute ma vie. Je vais avoir vingt ans.

Je regarde Theodore :

– Je croyais que tu avais grandi à Nantucket ?

Remuant sur son siège, il éclate de rire.

– J’y suis né, mais c’est tout. On a déménagé ici quand j’avais quatre ans.

Il retourne son attention sur Ben. Amber avait encore une fois raison.

– Alors, reprend Ben en nous désignant tous les deux d’un mouvement de l’index, vous sortez ensemble ?

Theodore m’entoure d’un bras et m’attire contre lui.

– On y arrive, répond-il en me souriant. Elles sont drôlement personnelles, vos questions. Il porte sur quoi, votre article ?

– J’étudie la probabilité des âmes sœurs.

– Des âmes sœurs ? s’esclaffe Theodore. On parle de ça à l’université ?

Mon Dieu !

– Pourquoi, vous n’y croyez pas ?

– Vous, si ? Vous avez rencontré la vôtre, peut-être ? Comment s’appelle-t-elle, Cendrillon ?

Je les regarde l’un après l’autre. Je n’ai pas vraiment envie d’entendre ça.

– Elle n’est pas ici avec moi, dit Ben. En fait, elle m’a posé un lapin, aujourd’hui. Je l’ai attendue quatre heures mais elle n’est pas venue.

Ses paroles me glacent, me transpercent. Je déglutis.

Ainsi, il était au rendez-vous ? Alors que je lui ai dit, l'année dernière, que je ne viendrais pas ? Je ne sais plus où j'en suis, tout ce que je vois c'est que je me retrouve en compagnie d'un garçon qui ferait mieux de ne plus me toucher.

– Quelle fille vaut la peine qu'on l'attende quatre heures ? demande Theodore en riant.

Ben s'adosse à son siège et je ne le quitte pas des yeux.

– Celle-là, dit-il sans désigner personne en particulier.

À moins qu'il ne s'adresse précisément à moi.

À propos d'Amber… non, je ne parlais pas d'Amber, je ne sais plus trop, mon cerveau fonctionne au ralenti… en tout cas, Amber est là.

J'écarquille les yeux en la regardant. Elle nous contemple tous les deux, l'air de voir un mirage. Je percute, je suis un peu dans le même état.

Ce doit être l'alcool. Je secoue la tête, fronce les sourcils, pour lui faire comprendre qu'elle ne doit pas avoir l'air de reconnaître Ben.

Apparemment, elle capte le message.

Glenn arrive derrière elle et j'essaie de faire de même avec lui mais, dès qu'il atteint le box, il s'exclame :

– Ben !

Il se glisse à côté de lui, lui tape sur l'épaule comme si c'était son meilleur ami.

Bon, Glenn est bourré.

– Tu connais ce mec ? lui demande Theodore.

Glenn s'apprête à me désigner quand il repère l'expression de mon visage. Au moins, il n'est pas bourré au point de ne rien piger.

– Euh… balbutie-t-il. On… euh… On s'est vus tout à l'heure. Aux toilettes.

Theodore s'étrangle.

– Aux toilettes ?

J’en profite pour me glisser hors du box. Il faut absolument que je respire un peu.

– Je t’accompagne ? me propose Amber.

Je fais non de la tête. Elle sait sûrement aussi bien que moi que j’espère voir Ben me suivre dehors, afin qu’il m’explique ce qu’il fiche ici.

Je file en direction des toilettes, un peu gênée de m’être éclipsée aussi vite. Étonnant qu’une adulte puisse à ce point perdre ses moyens en présence de quelqu’un d’autre. Mais je me sens brûler et palpiter jusqu’au plus profond de mon être. J’ai besoin de me rafraîchir le visage.

En me passant les mains sous le robinet, je me regarde dans la glace.

Ça ne me fait plus du tout le même effet qu’avant de connaître Ben. À

l’époque, j’étais obsédée par mes cicatrices. Aujourd’hui, elles ne me dérangent plus, j’ai appris à m’accepter telle que je suis, bien contente d’être encore vivante. Et même, je suis ravie de lui devoir ma confiance en moi, parce que je voudrais pouvoir le détester. Ça me simplifierait tellement la vie… mais c’est difficile, alors qu’il a eu une influence si positive sur ma vie. Encore heureux qu’Amber m’ait plus ou moins obligée à passer une jolie jupe pour la soirée ! J’y ai ajouté un simple tee-shirt mauve qui fait ressortir le vert de mes yeux. Et mes cheveux ont bien poussé depuis l’année dernière. Au moins je suis présentable, car si j’étais restée dans la tenue que je portais tout à l’heure quand je traînais sur mon lit… Au moins, là, j’ai une petite chance pour qu’il éprouve un rien de

regret en me regardant. Ça me vengerait un peu de l’avoir vu tomber amoureux d’une autre fille.

Au fait, pourquoi est-il venu sans Jordyn ? Auraient-ils rompu ?

Qu’est-ce qui l’a amené ici, au juste ? Comment savait-il que je m’y trouverais ? Ce n’est pas un coup du hasard, tout de même ! Et qu’espérait-il en venant me chercher aujourd’hui dans ce restaurant ?

Pas de réponse à ces questions. Je n’ai plus qu’à sortir, à m’aventurer au-dehors,

alors qu’il m’attend sans doute dans le couloir.

Effectivement, à peine ai-je ouvert la porte qu’une main m’attrape le bras et m’entraîne au-dehors. Pas la peine de vérifier, je sais bien que c’est lui. Tout mon corps vibre de ce frémissement familier provoqué par l’électricité qui crépite entre nous au moindre contact.

Mon dos est plaqué au mur, ma tête entourée de deux mains, et ses yeux sont plantés dans les miens.

– Tu en es où avec ce mec au pantalon à baleines ?

Pour un peu, j’éclaterais de rire.

– Je déteste ce pantalon.

Un sourire amusé me répond, vite remplacé par une lueur de déception.

– Pourquoi tu n’es pas venue, aujourd’hui ?

Je ne distingue plus les battements de mon cœur de la musique ambiante ; ils sont parfaitement synchronisés, dans la même tonalité, grâce à la présence de Ben.

– Je t’ai prévenu l’année dernière que je ne viendrais plus, dis-je en regardant le couloir.

Il fait plutôt noir par ici, et peu de gens viennent si loin. Malgré la foule dans le restaurant, nous sommes tranquilles.

– Et d’abord, comment tu savais que je serais là ce soir ?

Il secoue la tête, l’air suffisant.

– La réponse à cette question est moins primordiale que la mienne : c’est sérieux avec ce type ?

Il s’exprime d’une voix grave, le visage tout près du mien. Je sens la chaleur de son corps irradier le mien. Dur de se concentrer dans ces conditions.

– J’avais oublié ta question, dis-je en vacillant un peu.

Il a vite fait de me stabiliser en plaquant ses mains sur mes hanches.

– Tu as bu ?

– Je suis pompette. Pas grave. Comment va Jordyn ?

Je ne sais pas pourquoi j'ai prononcé son nom avec cette intonation de dépit. Je ne lui en veux pas du tout. Enfin, juste un tout petit peu. Mais pas beaucoup, parce qu'Oliver est trop mignon et qu'il est difficile d'en vouloir à la maman d'un si adorable bambin.

– Jordyn va bien, soupire Ben. Tout le monde va bien.

Parfait, tant mieux pour eux. Tant mieux pour lui, pour Oliver et leur exquise petite famille de merde.

– C'est chouette, Ben. Il faut que je retourne auprès de mon copain.

J'essaie de le pousser mais il ne s'appuie que davantage sur moi, me plaquant contre le mur. Son front se pose sur ma tempe. Il pousse un nouveau soupir et son souffle tiède dans mes cheveux m'oblige à fermer les yeux.

– Arrête, me murmure-t-il à l'oreille. J'ai passé une journée d'enfer à te chercher.

Ces paroles me serrent tellement le cœur que je me crispe. Ben en profite pour me coller contre lui ; il m'a l'air plus fort, plus sûr de lui. Plus viril, en fait.

Je répète ma question :

– Tu es toujours avec elle ?

– Tu me connais, Fallon, marmonne-t-il l'air déconfit. Si j'avais une petite amie, je ne serais évidemment pas ici à essayer de te convaincre de venir avec moi.

Il guette ma réaction, étudiant mes traits d'un regard brillant de désir.

Je m'efforce de ne pas relever, mais il est si bien appuyé contre moi,

emprisonnant ma cuisse entre ses deux jambes, que je ne peux que croire en sa sincérité.

À le sentir de nouveau si près de moi, sa bouche dangereusement proche de la mienne, je me rappelle la nuit passée avec lui. La seule nuit où j'ai jamais laissé un homme me dévorer le corps, le cœur et l'âme ; et au souvenir de ce qu'il a été capable de me faire, je pousse un gémissement.

Mais je suis plus forte que mes hormones. Il le faut. Je ne pourrai surmonter une deuxième fois cette souffrance dont j'essaie encore de guérir. Les blessures en restent cruelles, comme s'il les rouvrait à mains nues.

– Viens chez moi, murmure-t-il.

Non. Non, non, non, Fallon.

Je secoue violemment la tête pour qu'il n'ait pas l'impression que j'hésite.

– Non, Ben, non ! Je viens de vivre l'année la plus compliquée de ma vie. Ne pense pas que je vais repartir comme si de rien n'était juste parce que tu t'es pointé ici ce soir.

Il passe les doigts sur mes pommettes.

– Je ne compte sur rien, Fallon, mais je l'espère. Tous les soirs je prie à genoux le dieu qui voudra bien m'écouter, quel qu'il soit.

Ses paroles transpercent les remparts de ma poitrine et l'air s'échappe de mes poumons. Je ferme les yeux en sentant son souffle sur ma joue. Il profite de la situation et ça me donne envie de lui balancer mon poing dans la figure ; mais il faut avant tout que je sache si sa peau a toujours le même goût, si sa langue remue de la même façon, s'il me caresse tel un cadeau du ciel.

J'ai beau être adossée au mur, en même temps qu'appuyée contre Ben, quand ses mains se posent sur mes cuisses et commencent à remonter le bord de ma jupe, je crois que je vais m'effondrer sur le sol. Il reste trop de points à mettre au clair entre nous, cependant, pour je ne sais quelle raison, mon corps exige que je garde la bouche fermée, afin qu'il

poursuive son manège. Il faut dire que ce contact m'a trop manqué, et, même si j'ai fait l'effort d'oublier Ben, je ne suis pas certaine de pouvoir ressentir cette fusion physique avec qui que ce soit d'autre. Il est le seul avec qui je me sente si désirable, et ça me manque. Sa façon de me regarder, de me toucher, comme si

mes cicatrices constituaient une qualité plutôt qu'un défaut. Difficile de refuser une telle sensation malgré mon chagrin à la suite de notre rendez-vous de l'année dernière.

– Ben.

J'ai murmuré son nom avec beaucoup plus de gentillesse que prévu. Il enfouit son visage dans mon cou, respire contre moi, au point que j'en oublie tout le reste. Ma tête retombe contre le mur, tandis que ses mains se glissent à l'arrière de mes cuisses. Ses doigts atteignent la dentelle de ma culotte et, quand je les sens se glisser dessous, c'est mon corps tout entier qui frémit. Je suis obligée de m'agripper à son épaule pour ne pas tomber. Il n'a pourtant fait que m'effleurer et voilà que je ne tiens plus debout.

Il recule un peu, jette un coup d'œil autour de nous. Apparemment satisfait de ne voir personne dans les parages, il ouvre une porte sur ma droite et me pousse à l'intérieur de la pièce obscure, referme d'un coup de pied, étouffant aussitôt la musique du corridor.

J'entends maintenant la violence de ma respiration. En fait, je suis à bout de souffle. Mais lui aussi. Je ne vois rien, je ne sens plus aucun mur derrière nous et ça me donne une sensation de vide.

C'est là qu'il replace les mains sur ma taille.

– On est dans la remise, annonce-t-il en me plaquant le dos contre la porte. Parfait.

Là, je perçois son souffle sur mes lèvres, suivi par sa bouche qui vient m'effleurer avec une sorte de douceur. Dès que je la sens, cette décharge électrique qui secoue chacun de mes nerfs, je repousse le torse de Ben.

– Arrête !

– J'essaie, murmure-t-il en me caressant la nuque de l'autre main.

Répète ce que tu viens de dire.

J'ouvre la bouche pour protester encore mais sa langue m'en empêche et je n'arrive plus à émettre qu'un gémissement, tout en lui passant une main

tremblante dans les cheveux.

Il introduit une jambe entre mes cuisses. Il m'embrasse si fort que je ne parviens à me concentrer que sur les mouvements de sa langue, jusqu'à ce que je me rende compte que sa paume vient de remonter sur l'avant de ma culotte. Je sais que je devrais l'arrêter, le repousser, l'obliger à s'expliquer, mais je me régale trop et je ne songe qu'à m'accrocher à sa manche d'une main, à lui tirer les cheveux de l'autre, tout en essayant de respirer.

Et sa main à lui… Seigneur, ses doigts qui escaladent ma culotte ! Je gémis encore. Deux fois. Il laisse juste assez d'espace entre nos bouches pour pouvoir m'entendre haleter, alors qu'il tire sur le bord de ma culotte.

Mes genoux flageolent. Je ne suis pas sûre de pouvoir supporter encore longtemps de telles sensations. J'ai l'impression d'être retombée amoureuse de mon propre corps.

– C'est pas vrai, souffle-t-il. Tu es tellement mouillée…

Aussi délicieux que ce soit, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

Aussitôt, je plaque une main sur ma bouche, mais c'est déjà trop tard. Il a entendu mon rire au beau milieu du plus hallucinant des plans de séduction.

Il laisse tomber la tête sur ma tempe et je l'entends rire doucement.

– Bon Dieu, Fallon, tu m'as tellement manqué…

Cette seule phrase m'affecte plus que tout ce qu'il a dit de la soirée et je ne sais pas si c'est parce que ça me rappelle l'ancienne Fallon, l'ancien Ben, ou si c'est parce qu'il retire sa main et m'enveloppe dans ses bras. Sur le coup, j'en regretterais presque ce qu'il faisait avant, parce que l'émotion physique est plus facile à assumer que l'émotion affective.

D'un côté j'apprécie de me retrouver dans ses bras, de l'autre, j'ai peur de commettre une bêtise. Je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas si je devrais le laisser revenir dans ma vie, car je risque d'avoir autant mal qu'en le faisant partir, alors que ça risque d'être beaucoup trop facile pour

lui. Il me faudrait du temps, je crois. Je ne sais pas. Pour le moment, je suis

incapable de prendre une telle décision.

– Fallon.

– Oui ?

– Viens chez moi. Je voudrais te parler, mais pas ici.

Nous y revoilà. Je me demande s'il insiste tant parce qu'il ne nous reste que quelques heures à vivre de ce 9 novembre et qu'il veut en tirer le maximum, ou s'il veut me voir aussi les jours suivants.

Derrière moi, je sens la poignée de la porte. Je pousse Ben et la tourne puis me faufile dehors ; il tente de me retenir par le coude mais je sens quelqu'un d'autre m'attraper de l'autre côté. Le souffle court, j'aperçois Amber.

– Je te cherchais, dit-elle. Qu'est-ce que tu fiches dans…

Elle s'interrompt en apercevant Ben derrière moi.

– Pardon de vous déranger, mais Teddy se demandait ce que tu faisais.

Son regard empli de reproche suffit à me faire comprendre combien elle désapprouve de me voir flirter dans un cagibi avec Ben tandis que mon copain attend à côté… bon, quand j'y pense, c'est quand même nul de faire ça.

– Merde, il faut que j'y retourne !

Ben fait la grimace, à croire que c'était la dernière chose à laquelle il s'attendait de ma part.

– Tu as raison, approuve Amber.

Il me retrouvera plus tard. Je dois retourner auprès de Theodore avant qu'il ne découvre à quel point je suis nulle. Je suis mon amie jusqu'au box, bien contente qu'il y ait assez de bruit pour ne rien entendre de ce qu'elle dit. J'ai l'impression qu'elle me fait la morale. On s'est à peine installées à nos places lorsque Ben nous rejoint, apportant une chaise pour s'asseoir au bout de la table.

Theodore me passe un bras sur l'épaule.

– Ça va ?

Je lui adresse un rapide sourire, un peu forcé, mais rien de plus, car j'ai l'impression que Ben va nous tomber dessus et lui arracher le bras.

Je me redresse pour montrer à Theodore que je ne lui rends pas son affection, me penche vers Amber comme pour lui parler ; à cet instant, la main de Ben me saisit le genou, sous la table. Je l'interroge du regard et il lève sur moi des yeux innocents.

Heureusement, Glenn retient l'attention de Theodore, l'empêchant de remarquer à quel point je suis soudain tendue. Ben remonte les doigts le long de ma cuisse mais je les saisis pour l'arrêter, ce qu'il fait en souriant avant de s'adosser à son siège.

– Bon, lui lance Amber, puisqu'on a fait connaissance il y a juste un quart d'heure et qu'on ne sait rien de toi car on ne t'avait jamais vu avant, si tu nous racontais ta vie ? Theodore dit que tu es écrivain. C'est intéressant, ce que tu écris ? Une histoire d'amour, peut-être ? Comment ça se passe ?

J'envoie un coup de pied discret à Amber. Elle ne pourrait pas se montrer plus explicite, tant qu'elle y est ?

Ben se met à rire. Grâce à cette discrète inquisition, il concentre maintenant toutes les attentions sur lui.

– À vrai dire, oui, je suis écrivain. Seulement cette année j'affronte le syndrome de la page blanche. C'est vraiment terrible de ne pas avoir pu écrire un mot en trois cent soixante-cinq jours. Et voilà que, tout à l'heure, j'ai fait une découverte capitale.

– Pas possible ! s'exclame Amber en levant les yeux au ciel.

– Tu sais, Ben, dis-je pour me mêler à la conversation, il est parfois traître, ce blocage des écrivains. Ce n'est pas parce que tu as eu une révélation tout à l'heure que tout va forcément reprendre d'un coup.

Il fait semblant de réfléchir un instant à mon commentaire mais finit par secouer la tête.

– Non, je sais quand l’inspiration revient. Et je suis certain que ce qui m’est arrivé il y a quelques minutes était la plus hallucinante des révélations.

Je hausse un sourcil :

– Il y a une différence entre confiance et culot.

Sans me quitter des yeux, il repose la main sur ma cuisse.

– Alors, j’enjambe cette différence couleur cuisse de nymphe émue.

Toujours aussi lyrique, l’écrivain !

Glenn se met à rire mais Theodore se penche vers Ben :

– J’ai un oncle à Nantucket qui a publié un livre. C’est très difficile de…

– Theodore, l’interrompt Ben, Tu m’as l’air d’un… mec sympa.

– Merci.

– Attends, je n’ai pas fini. Parce que tu vas me détester. Je ne suis pas en train d’écrire un article.

Désignant Glenn, il ajoute :

– C’est ce type qui m’a dit dans l’après-midi où me pointer ce soir pour rencontrer la fille avec qui je veux passer le restant de mes jours. Alors, désolé s’il se trouve que cette fille est justement celle avec qui tu avais rendez-vous. Mais je suis amoureux d’elle. Pour de bon. Je l’aime d’un amour envahissant, épuisant, paralysant. Alors je te présente mes sincères excuses, parce que ce soir elle vient chez moi. Enfin, j’espère.

Là, il se tourne vers moi :

– D’accord ? Sinon, ce beau discours va me faire passer pour le dernier des abrutis et ça ne fera pas joli dans l’histoire que je raconterai à nos petits-enfants.

Il me tend la main mais je reste paralysée, comme le pauvre Theodore.

Glenn se couvre la bouche pour cacher son rire d’ivrogne. Et, pour une fois,

Amber reste sans voix.

– C’est quoi cette merde ? s’indigne Theodore.

Sans me laisser le temps de m’échapper, il se jette sur Ben qu’il attrape par le col de sa chemise, l’attire vers lui pour pouvoir l’étrangler ou le frapper ou… je ne sais pas trop ce qu’il fait, mais moi je me jette au sol et sors du box en rampant. Quand je me retourne, c’est pour voir Theodore à genoux sur la table, en train de tenir Ben par le cou, les yeux exorbités.

– Espèce de connard ! crie-t-il.

Ben se débarrasse d’un de ses bras et me fait signe d’approcher.

J’effectue un pas hésitant dans leur direction, pas trop sûre de ce que je pourrais faire pour le tirer de là.

– Fallon, balbutie-t-il en essayant de se débarrasser de la main qui l’étrangle. Tu vas… tu vas venir chez moi ou pas ?

J’hallucine… Rien ne l’arrête ! Deux videurs viennent le libérer. Mais ils l’entraînent ensuite vers la sortie, de même que Theodore. Si bien qu’Amber, Glenn et moi les suivons. Avant d’atteindre la porte, Amber tape sur l’épaule de Glenn.

– Tu as dit à Ben où on allait ce soir ?

– Oui, il est venu à l’appartement pour demander où elle était.

– Et là, tu lui as juste répondu ? Pourquoi tu as fait ça ?

– Il est trop marrant, rétorque Glenn, comme si ça expliquait tout.

Elle me jette un coup d’œil navré. Je ne réponds pas qu’elle n’a pas à s’excuser. Quelque part, je suis contente que Glenn ait pris cette initiative.

Ça me plaît de penser que Ben a attendu quatre heures au restaurant avant de partir à ma recherche vers mon ancien appartement, dans l’espoir que Glenn et Amber y vivaient toujours. C’est assez flatteur, bien que ça ne compense pas les difficultés dans lesquelles il nous a entraînés.

Dehors, je me précipite vers Theodore qui fait les cent pas, l'air furieux. Il s'arrête en me voyant, montre Ben du doigt :

– C'est vrai ? Tous les deux vous êtes… putain, j'y crois pas ! Vous êtes quoi, tous les deux ? Vous sortez ensemble ? Des ex ? Je fais quoi, moi, dans l'histoire ? Je perds mon temps, c'est ça ?

Complètement déboussolée, je ne sais que répondre, d'abord parce que j'ignore où j'en suis avec Ben. En revanche, je sais quoi penser de Theodore, alors autant commencer par là :

– Désolée. Je te jure, jusqu'à ce soir, ça faisait un an que je ne lui avais pas parlé. Je ne veux pas que tu croies que je vous voyais tous les deux à la fois, mais… désolée, je crois qu'il va me falloir un peu de temps…

L'air choqué, il penche la tête en avant :

– Du temps pour quoi ? J'en ai pas, moi, pour tes merdes !

Là-dessus, il s'éloigne, mais on l'entend encore marmonner :

– En plus, tu es à peine jolie…

J'essaie encore de digérer l'insulte quand je vois Ben me dépasser pour aller balancer son poing dans la figure de Theodore. C'est là que Glenn…

non, lui aussi il frappe ce pauvre mec.

Par chance, les videurs étaient encore dans les parages. Si bien qu'ils viennent les séparer avant que personne ne soit sérieusement blessé.

Immobilisé par l'un d'eux, Theodore se débat en hurlant des injures contre Ben. Pendant ce temps, Amber est restée à côté de moi. Elle est en train d'ôter une de ses chaussures à talons.

– Foutez-moi tous le camp d'ici avant qu'on appelle la police ! crie l'un des videurs.

– Attendez ! intervient Amber en ôtant son autre chaussure. Je n'ai pas terminé.

D’un geste vif, elle en balance une sur Theodore, juste dans l’entrejambe.

– Je déteste ton pantalon pourri ! hurle-t-elle. Fallon mérite mieux que ça et Nantucket aussi !

Ouah ! Vas-y, Amber !

Le videur qui tient toujours Theodore lui demande où est sa voiture, puis il l’escorte dans la direction indiquée tandis qu’Amber ramasse sa chaussure. Quant à Ben et Glenn, ils ne sont relâchés que lorsque le videur revient sans lui.

– Tous les quatre, vous disparaissez, maintenant !

Ben se précipite vers moi, me prend le visage entre ses mains, vérifie si je ne suis pas blessée. À moins qu’il ne cherche à comprendre ce que je ressens. En tout cas, il a l’air inquiet.

– Ça va ? me demande-t-il.

Au seul son de sa voix, je devine qu’il vérifie si je ne suis pas trop froissée.

– Ça va, Ben. Les injures de ce type sur mon apparence ne valent pas grand-chose quand on voit quel goût il a en matière de pantalon.

L’air soulagé, il m’embrasse sur le front.

– Tu es venu en voiture ? s’enquiert Glenn.

– Oui, je vous dépose tous les deux chez vous.

Je rectifie :

– Tous les trois.

Ce n’est pas parce qu’il m’a défendue que je vais automatiquement finir la nuit chez lui.

Amber me frôle d’un mouvement d’épaule.

– Arrête ! Glenn est super content d’avoir fait la connaissance d’un type aussi sympa, alors si tu ne pardonnes pas à Ben, tu vas faire du mal à mon copain.

Les deux garçons m’observent sans répliquer, Glenn d’un air de chien battu, Ben avec une grimace un peu crispée.

Je ne peux pas leur faire ça.

– Bon, dis-je en haussant les épaules, si Glenn t’aime bien, c’est réglé.

Il faut bien que j’aille avec toi.

Sans me quitter des yeux, Ben tend un poing vers Glenn qui le heurte du sien, comme pour sceller leur accord.

En me dirigeant vers le parking, je mets tout de même les choses au point avec Ben :

– Tu vas devoir m’expliquer pas mal de choses. Et à plat ventre, de préférence.

– Tout ce que tu voudras.

– Et tu me feras mon petit déjeuner. J’aime le bacon grillé et les œufs sur le plat.

– Promis, chantonne-t-il. Expliquer, à plat ventre, à poil, les œufs au plat et à la poêle.

Il me passe un bras sur l’épaule et m’entraîne vers sa voiture, m’ouvre la portière passager mais, avant d’aller s’asseoir, me reprend le visage entre ses mains et pose ses lèvres sur les miennes. Quand il se redresse, je

suis submergée par l’émotion que je lis dans son regard après les incidents ridicules de ce dernier quart d’heure.

– Tu ne le regretteras pas, Fallon, je te le promets.

J’espère que non.

Il m’embrasse sur la joue et attend que j’entre dans sa voiture.

Depuis la banquette arrière, des mains m’attrapent les épaules et le visage de Glenn apparaît à côté du mien.

– Moi aussi, je te le promets, dit-il en m’embrassant bruyamment sur la joue.

Tandis qu’on démarre, je regarde par la fenêtre car je ne veux pas que mes trois compagnons voient les larmes dans mes yeux.

Parce que l’insulte de Theodore n’a pas fait que me blesser – ça a été l’un des pires moments de ma vie. Mais, à l’idée que les trois autres me défendent avec une telle conviction, je me dis que ça en valait presque la peine.

Ben

Le silence règne dans l’habitacle maintenant qu’on a déposé Glenn et Amber chez eux. Fallon n’a pas cessé de regarder par la fenêtre, j’aimerais bien qu’elle se tourne un peu vers moi. Ce que je lui ai fait subir ces dernières années a dû la faire beaucoup plus souffrir que je ne pouvais l’imaginer ; j’espère juste qu’elle a compris que j’allais m’amender. J’y consacrerai le restant de ma vie, s’il le faut.

Je lui prends la main.

– Il faut que je m’excuse. Je n’aurais pas dû dire ça…

– Ne regrette rien. Je t’ai trouvé génial avec Theodore. La plupart des mecs se seraient dégonflés, pour revenir chercher la fille en douce.

Elle ne se rend pas compte à quel point je suis mortifié.

– Ce n’est pas pour ça que je voulais m’excuser, mais parce que je n’aurais jamais dû crier comme ça que je t’aimais, au lieu de te le dire à toi. Tu mérites mieux qu’une déclaration publique comme ça.

Elle me contemple silencieusement puis se retourne brusquement vers sa fenêtre. Je me concentre sur ma route, avant de jeter de nouveau un coup d’œil dans sa direction. Sa joue se plisse en un demi-sourire et elle me prend la main.

– Disons que si tes explications et tes prosternations se passent bien ce soir, tu pourras te lancer dans une nouvelle déclaration avant de préparer mon petit déjeuner demain.

Je souris parce que je sais que ça sera facile. Enfin, tout sauf les explications. Il nous reste encore au moins un quart d’heure de trajet, je devrais peut-être en profiter…

– J’ai déménagé à la fin de l’année dernière, juste après Noël. Avec Ian, on avait décidé de laisser la maison à Jordyn et Oliver.

Je sens sa main se crisper au seul nom de Jordyn. Je n’aime pas ça.

Elle va lui en vouloir pour le restant de ses jours. Parce que, qu’on le veuille ou non, Jordyn est la mère d’Oliver, que je considère comme mon fils. Ils feront à jamais partie de ma vie.

– Tu me croirais si je te disais que les choses se passent bien entre nous ? Entre Jordyn et moi ?

Elle me jette un regard de travers.

– Comment ça ?

Je lui lâche la main, me concentre sur mon volant et ma conduite.

– Sois gentille, laisse-moi parler jusqu’au bout, d’accord ? Parce que je vais peut-être dire des choses qui ne te plairont pas, mais il faut que tu les entendes.

Elle hoche doucement la tête et je m’autorise à prendre un peu d’air dans mes poumons.

– Il y a deux ans… quand on a fait l’amour… je t’ai tout donné. Mon cœur et mon âme. Pourtant, le matin suivant, tu as préféré t’en aller encore pour un an, sans qu’on puisse se revoir entre-temps, et je n’ai pas compris ce qui m’arrivait. Tu ne ressentais donc rien, alors que moi j’étais tellement bouleversé. J’en ai souffert comme un chien, Fallon. Tu es partie, j’étais furieux, et je ne te dis pas les mois horribles que j’ai passés ensuite. Non seulement j’étais en deuil de Kyle, mais je ne pouvais supporter ton absence.

Je regarde droit devant moi, parce que je ne veux pas voir l’effet que produisent mes paroles sur elle.

– Quand Oliver est né, je me suis senti heureux pour la première fois depuis que tu t’étais pointée à ma porte sans crier gare. Et j’ai enfin vu Jordyn sourire depuis la mort de Kyle. Alors on a passé chaque minute des

mois suivants ensemble avec le bébé. Car il représentait la seule lumière dans

notre vie. Et, quand deux personnes en aiment une troisième autant que nous l'aimons, ça crée un lien que je ne saurais même pas t'expliquer.

À eux deux, ils ont rempli les énormes vides que Kyle et toi aviez laissés dans mon cœur. Et je suppose que, dans un sens, j'ai rempli le vide que Kyle avait laissé dans le cœur de Jordyn. Finalement, est arrivé ce qui devait arriver, je ne sais pas qui a commencé. Mais c'est arrivé et je n'ai pas entendu une voix me souffler que je pourrais le regretter un jour.

Je veux dire… sous un certain angle, j'en venais presque à croire que tu serais contente pour moi ; alors voilà, j'ai rappliqué avec Oliver à notre nouveau rendez-vous du 9 novembre. Je pensais que c'était sans doute ce que tu désirais, que tu considérais comme totalement saugrenue la relation que nous avions créée à dix-huit ans.

Je m'attendais donc à tout sauf à te voir bouleversée comme tu l'as été. À la seconde où tu as pigé que je vivais avec Jordyn, j'ai vu dans tes yeux qu'en fait tu m'aimais, et c'est devenu l'un des pires moments de ma vie ; je ressens encore les blessures qu'ont laissées tes larmes dans ma poitrine chaque fois que je respire.

J'agrippe le volant et laisse échapper un dernier soupir.

– Dès que Jordyn est rentrée, ce soir-là, elle a compris mon désespoir.

Et elle savait très bien que ce n'était pas à cause d'elle. À mon grand étonnement, elle n'en a pas paru plus émue que ça. On a parlé pendant deux bonnes heures ; je lui ai avoué ce que j'éprouvais pour toi ; elle m'a dit combien Kyle lui manquait encore. On a tous les deux admis qu'on se faisait du mal en continuant cette relation qui ne nous comblerait jamais comme celle que nous entretenions auparavant avec d'autres gens. Alors on y a mis fin. Le jour même. J'ai sorti mes affaires de sa chambre pour me réinstaller dans la mienne, le temps que je trouve un autre logement.

Cette fois, je lui jette un coup d'œil discret, mais elle regarde toujours par la fenêtre. Je la vois juste essuyer une larme. Pourvu que je ne l'aie pas mise hors d'elle !

– Je ne cherche pas du tout à t'accuser, Fallon, d'accord ? J'ai parlé du matin où tu es partie juste parce que je tiens à souligner que c'est toujours toi qui as

possédé mon cœur. Et je n'aurais jamais laissé personne l'emprunter si j'avais su que tu voulais le reprendre.

Devant ses épaules secouées par les pleurs, je m'en veux de l'avoir mise dans un tel état, de la voir aussi triste. Elle tourne vers moi un visage baigné de larmes.

– Et Oliver ? Tu ne vas plus vivre avec lui ? Je me sens immonde, Ben.

J'ai l'impression de t'avoir arraché à ton petit garçon.

Éclatant en sanglots, elle se cache le visage dans les mains. Comme je ne peux en supporter davantage, je me gare sur le bas-côté, allume les feux de détresse, puis je détache ma ceinture et me rapproche d'elle, l'attire contre moi.

– Ma chérie, non ! Ne pleure pas pour ça. Oliver et moi… ça va bien entre nous. Je le vois quand je veux, presque un jour sur deux. Pas besoin de vivre avec sa maman pour l'aimer.

Je lui passe la main dans les cheveux, lui embrasse la tempe.

– C'est bon. Tout va bien, Fallon. La seule chose qui cloche dans ma vie c'est que tu n'en fasses pas partie à chaque instant.

Elle se détache de mon épaule en reniflant.

– C'est la seule chose qui cloche dans ma vie à moi, Ben. Tout le reste est parfait. J'ai deux des meilleurs amis du monde. J'aime étudier. J'aime mon boulot. J'ai deux grands-parents et demi…

Elle a prononcé cette dernière phrase en riant.

– Mais, ajoute-t-elle, la seule chose qui m'attriste c'est que je pense à toi toutes les secondes de tous les jours de ma vie et que je ne sais pas comment t'oublier.

– Pas besoin. Surtout pas !

– De toute façon, je ne peux pas. J'ai bien essayé mais je crois que je devrais essayer une cure de désintoxication, ou je ne sais quoi. Tu dois faire partie de ma composition chimique.

J’éclate de rire, soulagé qu’elle… qu’elle existe, tout simplement. Et que nous vivions à la même époque, dans la même partie du monde, dans le même État. Et qu’après toutes ces années, je n’aie strictement envie de rien changer à ce qui nous a réunis.

– Ben ? Tu en fais une tête ! Tu ne vas pas encore vomir…

Je ris encore, secoue la tête.

– Mais non ! Je voudrais juste te dire encore que je t’aime sauf qu’il faut d’abord que je te prévienne.

– Ah bon ? À quel sujet ?

– En acceptant de m’aimer à ton tour, tu prendrais une énorme responsabilité. Parce que Oliver va faire à jamais partie de ma vie. Et pas en tant que neveu, mais comme mon propre fils. Alors, les anniversaires, les parties de base-ball et…

Elle pose une main sur ma bouche.

– Quand on aime quelqu’un, Ben, on accepte les choses et les gens qu’aime cette personne. Et ce sera mon cas, promis.

Franchement, je ne suis pas digne d’elle. Ce qui ne m’empêche pas de l’attirer contre moi, de poser ma bouche sur la sienne :

– Je t’aime, Fallon. Plus que la poésie, plus que les mots, plus que la musique, plus que tes seins. Les deux. Tu te rends compte ?

Elle rit et pleure à la fois et je pose mes lèvres sur les siennes, bien décidé à faire de ce baiser le plus marquant de nos vies. Même s’il ne dure que deux secondes, car elle se dégage.

– Moi aussi, je t’aime. Et c’était une explication lumineuse. Pas besoin de te mettre à plat ventre pour ça ; je préférerais retourner chez toi pour faire l’amour.

Je l’embrasse de nouveau, la repousse à sa place et m’apprête à repartir sur l’autoroute.

– N’empêche que je compte sur un bon petit déjeuner demain, ajoute-t-elle en mettant sa ceinture.

*

* *

– Tu te rends compte ? souffle Fallon. Techniquement, on n’a passé que vingt-huit heures ensemble depuis qu’on se connaît.

On est dans mon lit. Elle m’enveloppe de son corps, fait courir ses doigts sur mon torse. Dès notre arrivée, je lui ai fait l’amour. Deux fois. Et si elle n’arrête pas de me toucher comme ça, il va bientôt y en avoir une troisième.

– Ça suffit largement pour savoir si on aime quelqu’un ou non, dis-je.

Franchement, j’aurais cru que nos rencontres sur quatre années auraient totalisé un plus grand nombre d’heures. Mais ça ne fait même pas deux jours entiers… Et j’en rajoute :

– Considère cela sous un autre angle : si on avait entretenu une relation normale, on serait sortis ensemble, peut-être une ou deux fois par semaine, quelques heures durant. Ça ne ferait qu’une douzaine d’heures le premier mois. En supposant qu’on passe deux nuits ensemble le mois suivant, on ferait partie de ces couples qui abordent leur troisième mois en ayant vécu au maximum vingt-huit heures ensemble. Au bout de trois mois, on atteint la quintessence des « je t’aime ». Donc, nous sommes juste dans les temps.

Elle se mord les lèvres pour ne plus sourire.

– J’aime bien ta logique. Tu sais combien je réprouve l’instamour.

– Oh c’en était toujours. Sauf que le nôtre est légitime.

Elle se soulève sur le coude pour mieux me toiser.

– Quand est-ce que tu as su ? Genre, à quelle seconde au juste tu t’es dit que tu m’aimais ?

Je n’hésite pas un instant :

– Tu te rappelles quand on s’embrassait sur la plage, quand je me suis assis pour te dire que je voulais me faire tatouer ?

– C’était tellement inattendu, je ne risque pas d’oublier.

– C’est pour ça que j’ai voulu ce tatouage. Je savais à ce moment-là que je venais de tomber amoureux d’une fille pour la première fois. Mais

vraiment amoureux. Sincère et désintéressé. Et ma mère m’avait dit un jour que je saurais immédiatement quand mon amour serait désintéressé, et qu’il faudrait que je fasse quelque chose pour me rappeler ce moment parce que ça n’arrive pas à tout le monde. Alors… voilà.

Elle saisit mon poignet pour regarder mon tatouage, le tracer du bout de l’index.

– Tu l’as fait faire pour moi ? Mais qu’est-ce que ça signifie ? Pourquoi as-tu choisi le mot *Poésie* ? Et une portée musicale ?

Je me demande si je devrais vraiment tout lui dire. D’autant que ça risquerait de gâcher un peu ce moment.

– Pour des raisons personnelles, dis-je seulement. Je te raconterai ça peut-être un jour, mais là j’ai plutôt envie que tu m’embrasses.

Dans les dix secondes qui suivent, je suis revenu sur elle, en elle, mais, cette fois, je lui fais l’amour lentement et non dans un enthousiasme précipité comme les deux premières fois. Je l’embrasse, descends vers sa poitrine que je couvre de baisers, remonte, posant doucement mes lèvres sur chaque centimètre de sa peau.

Et cette fois, quand on arrête, on ne dit plus rien. On ferme les yeux et je sais que, dès mon réveil à ses côtés demain matin, je vais m’assigner pour tâche de me pardonner toutes ces fois où je ne lui ai pas avoué la vérité.

Après lui avoir préparé son petit déjeuner.

Fallon

Mon estomac gronde, me rappelant que je n’ai pas dîné. Je sors discrètement du lit, cherche mes vêtements à tâtons mais, une fois ma jupe récupérée, je ne sais plus où est le reste. Et je n’ai pas envie d’allumer pour trouver mon tee-shirt, alors je me dirige vers le dressing de Ben afin de lui faucher un haut potable avant d’aller faire une razzia dans son réfrigérateur.

Je me sens un peu bête à fouiller ainsi à l'aveuglette. Je dois dire qu'en me réveillant, ce matin, je n'aurais jamais cru que la journée d'hier se terminerait ainsi. *Dans la perfection.*

Finalement, je préfère entrer dans le dressing et fermer la porte afin de m'éclairer sans gêner Ben. Je repère un tee-shirt léger, le décroche de son cintre, l'enfile. Je m'apprête à éteindre et à sortir lorsque quelque chose attire mon regard.

Sur l'étagère du haut, à côté d'une boîte à chaussures, apparaît un tas de feuilles évoquant furieusement un manuscrit.

Et si…

Incapable de résister à ma curiosité, je me dresse sur la pointe des pieds pour l'atteindre, cependant je ne saisis que la première page afin de voir de quoi il s'agit.

9 NOVEMBRE

par Benton James Kessler

J'examine la feuille durant quelques secondes. Le temps de livrer bataille à ma conscience.

Je ne devrais pas lire ça. Je devrais le remettre à sa place.

Pourtant j'ai bien le droit. *J'en suis sûre.* Après tout, ça parle de ma relation avec Ben. D'un autre côté, je sais qu'il ne voulait pas que je le lise avant qu'il n'ait terminé, mais maintenant qu'il a cessé d'écrire, ça annule cette convention.

Je n'ai toujours pas décidé que faire alors que je m'empare du manuscrit entier, décidée à l'emporter dans la cuisine, de manger quelque chose, après quoi je déciderai ce que je vais faire.

J'éteins la lampe et ouvre doucement la porte. Ben n'a pas bougé, la respiration au bord du ronflement.

Je sors de sa chambre et me dirige vers la cuisine.

Après avoir déposé le manuscrit sur la table, je me rends compte que mes mains tremblent, et je me demande bien pourquoi. Peut-être parce que j'ai sous les yeux tout ce qu'il pense vraiment de nous deux. Et si je n'aimais pas ce que je vais découvrir ? Tout le monde a le droit de garder

ses secrets et je m'apprête à violer sa vie privée. Ce n'est pas le meilleur moyen d'entamer une relation.

Bon, et si j'en lisais juste un peu ? Quelques pages et puis je rangerai le tout et il n'en saura rien.

D'ailleurs je sais très bien ce qui m'intéresse le plus. Cet épisode me tourmente depuis le jour où il s'est produit.

Je voudrais savoir pourquoi Kyle l'a frappé un soir dans le couloir. Ça n'avait rien à voir avec moi, donc je devrais pouvoir le lire sans me sentir trop coupable.

Je m'efforce de feuilleter les pages sans lire trop de phrases. Je n'ai pas de mal à me repérer puisque Ben a classé les chapitres en fonction de notre âge. La bagarre est intervenue la deuxième année de notre rencontre. Je trouve bientôt le titre, « Dix-neuf ans », laisse tomber ses réflexions tandis qu'il attendait mon arrivée au restaurant. J'espère qu'un jour il me permettra de lire tout ça, parce que je meurs d'envie de connaître ses vraies pensées. Mais, là, je refuse d'aller trop loin. Ne serait-ce que pour calmer mon sentiment de culpabilité, alors que je m'en veux déjà tellement de lire ne serait-ce que quelques pages. J'imagine où j'en serais si j'allais plus loin.

Mes yeux parcourent la page jusqu'à ce que je tombe sur le nom de Kyle. J'entame ma lecture au milieu d'un paragraphe.

« – Tout va bien se passer, Jordyn, promis.

On entend la porte d'entrée s'ouvrir ; elle se penche, écarquille les yeux. Ce ne peut être que Kyle.

Merde. La boule au ventre. Il avait pourtant dit qu'il ne rentrerait pas avant dix-neuf heures. Je demande à Jordyn :

– C'est Kyle ?

Elle fait oui de la tête et passe devant moi.

– Il a pris un vol plus tôt pour m'aider, dit-elle en se dirigeant vers l'évier.

Elle attrape une serviette, se sèche les yeux.

– Dis-lui que j'arrive. Je ne veux pas qu'il sache comme j'ai pleuré aujourd'hui, je me sens trop nulle.

Peut-être qu'il ne se rappellera pas. Ça fait si longtemps et on n'en a jamais parlé. Je respire un bon coup puis entre dans le salon en essayant de cacher mon effroi. Il ne va pas tout gâcher non plus.

– Tout va bien pour Jordyn, dis-je en espérant adopter un ton assez calme.

Je m'arrête net en le voyant, parce que l'expression de son visage laisse nettement entendre qu'il se souvient. Et qu'il est furieux.

La mâchoire crispée, il jette ses clefs sur la console de l'entrée, tend l'index vers moi :

– J'ai un truc à te dire.

Au moins, il écarte Fallon de la bagarre. Tant mieux. Ce qui veut dire qu'il ne soulèverait pas le sujet devant elle. Je peux m'arranger avec lui, on n'en mourra pas. Je peux m'extirper de la merde où je me suis placé, mais je ne veux surtout pas que Fallon soit mêlée à cette histoire.

Je souris à Fallon, pour la rassurer car, visiblement, elle a capté que quelque chose n'allait pas entre nous.

– Je reviens.

Elle hoche la tête, alors je suis Kyle dans le couloir. Il s'arrête devant sa chambre, désigne le salon :

– Tu peux m'expliquer ce merdier ?

Je ne sais que lui répondre, car il ne me croira pas, sauf si je dis la vérité.

Les mains sur les hanches, je regarde mes pieds car j'ai du mal à soutenir son

expression pleine de reproche.

– On est amis, lui dis-je. Je l’ai rencontrée l’année dernière. Dans un restaurant.

Kyle laisse échapper un rire incrédule.

– Amis ? Putain, Ian vient de me la présenter comme ta copine !

Merde.

Je fais ce que je peux pour l’apaiser. Je ne l’ai jamais vu dans une telle colère.

– Je te jure, ce n’est pas ça. Je…

Bon sang, c’est trop pourri.

J’écarte les bras dans un geste d’impuissance.

– Je l’aime bien, d’accord ? Je n’y peux rien. Ce n’était pas prévu.

Kyle détourne les yeux, se passe les mains sur le visage comme pour essayer de se calmer. Si bien que je ne m’attends pas à la suite quand il se retourne vers moi. Il me pousse violemment contre le mur, les deux mains plantées sur mes épaules.

– Elle sait, Ben ? Elle se doute que c’est toi qui as foutu le feu ? Que c’est à cause de toi qu’elle a failli mourir ?

Je serre les dents. *Il ne va pas faire ça. Pas aujourd’hui. Pas à elle.*

– La ferme ! lui dis-je. Je t’en prie. Elle est dans la pièce à côté !

J’essaie de le repousser mais il me coince la gorge d’un bras.

– Dans quelle situation de merde tu t’es fourré, Ben ? Tu es complètement con ?

À l’instant où la question franchit ses lèvres, j’aperçois Fallon au coin du couloir. Elle s’arrête net en nous voyant, et son air apeuré me rassure : elle n’a donc pas entendu ce qu’on disait avant. »

Fallon

Je jette les pages sur le tas.

Il est cinglé.

Qu’est-ce que c’est que cet écrivaillon pourri, cinglé ? Comment ose-t-il se servir d’une situation réelle… qui m’a atteinte directement… pour en faire une fiction débile ?

Il a osé me faire ça. En même temps, il n’a pas terminé, alors faut-il le lui reprocher ?

Mais pourquoi a-t-il fait ça ? Il ne se rend pas compte à quel point cette histoire me touche ? Je n’arrive pas à croire qu’il puisse capitaliser sur une telle tragédie.

En un sens, j’aurais préféré qu’il raconte la vérité, qu’il ait vraiment allumé ce feu. Au moins je n’aurais pas eu l’impression qu’il profite de la situation.

Au fait, pour quelle raison inventerait-il cet aspect de leur bagarre quand tout le reste est vrai ? Et si c’était vrai ?

Qu’est-ce que je vais chercher là ? Ce n’est pas vrai. On ne s’est rencontrés que deux ans après l’incendie. Aucune chance qu’il ait été là. Et combien de chances avait-il de tomber sur moi deux ans plus tard, jour pour jour ? Il aurait fallu qu’il me suive…

Il ne me suivait pas.

Évidemment pas.

J’ai soif.

Je me fais couler de l’eau.

Je retourne m’asseoir.

Je m’assieds.

Vertige, vertige, vertige. La cohorte des mensonges possibles me fait tourner la tête, me retourne l’estomac. J’ai presque l’impression que mon sang remonte dans mes veines. J’entasse les pages en une pile bien nette, comme je l’avais

trouvée.

Pourquoi as-tu écrit ça, Ben ?

Je regarde la première page, fais courir mes doigts sur le titre. *9*

novembre.

Il lui fallait une bonne intrigue. Et il a inventé ça ? Il s'est construit cette péripétie ?

Impossible qu'il ait été responsable de cet incendie. Ça ne tient pas debout. C'était la faute de mon père. Il le sait. La police le sait. Je le sais.

Je soulève la première page, jette un coup d'œil sur le début du manuscrit et me lance dans le seul moyen possible de trouver des réponses.

Je lis.

9 NOVEMBRE

par Benton James Kessler

« Commençons par le commencement. »

Dylan Thomas

Prologue

Toute vie commence par une mère. Pour moi aussi.

Elle était écrivain. On m'a dit que mon père était psychiatre mais je ne saurais l'affirmer puisque je n'ai jamais eu l'occasion de le lui demander. Il est mort quand j'avais trois ans. Je ne garde aucun souvenir de lui mais j'imagine que c'est mieux ainsi. On regrette moins les gens qu'on n'a pas connus.

Ma mère a un doctorat de poésie et sa thèse portait sur le poète irlandais Dylan Thomas. Elle le citait souvent, bien qu'elle n'emprunte pas, à ce moment-là, des vers de ses poèmes célèbres dans le monde entier mais plutôt des répliques de tous les jours. Je n'aurais su dire si elle

le respectait davantage en tant que poète ou que personne. D’après ce que j’ai pu lire sur l’homme, il ne me paraît pas mériter un respect infini. À

moins que ce ne soit précisément ce qui devrait susciter l’admiration : le fait qu’il n’ait rien fait pour gagner une quelconque popularité dans la vie de tous les jours, pour ne se préoccuper que de sa poésie.

Mais revenons à ce qui a coûté la vie à ma mère. Je devrais peut-être également préciser de quelle façon la fille qui m’a inspiré ce livre m’a rappelé une histoire qui commence par ma mère. Et j’imagine que, par la même occasion, je devrais dire comment Dylan Thomas me rappelle la vie de ma mère, et encore plus sa mort, et comment les deux m’ont conduit vers Fallon.

Tout cela peut paraître compliqué alors qu’au fond c’est très simple.

Tout est rattaché.

Tout est lié.

Et tout commence le 9 novembre. Deux ans avant que je ne tombe nez à nez avec Fallon O’Neil pour la première fois de ma vie.

Le 9 novembre.

La seule et unique fois où ma mère allait mourir.

Le 9 novembre.

Le soir où j’ai volontairement déclenché l’incendie qui a failli coûter la vie à la fille qui allait un jour sauver la mienne.

Fallon

Je considère d’un œil incrédule les pages étalées devant moi. Un flux de bile me monte à la gorge.

Qu’ai-je fait ?

Je déglutis pour la ravaler et ça me brûle.

À quelle sorte de monstre ai-je donné mon cœur ?

Mes mains tremblent. Je ne peux pas bouger. Ni décider si je continue à lire, pour constater que tout ce que je viens d'apprendre découlait forcément de l'imagination magnifique quoique tordue de Ben. Qu'il a trouvé un moyen de rendre notre histoire commercialisable en mélangeant vérité et fiction. Dois-je en lire davantage ?

Ou prendre mes jambes à mon cou ?

Comment fuir quelqu'un à qui je me suis lentement abandonnée au cours de quatre longues années ?

Ou six ?

Il me connaîtrait donc depuis mes seize ans ?

Il me connaissait le jour où on s'est rencontrés au restaurant ?

Était-il là à cause de moi ?

Le sang me monte à la tête, où s'emmêlent déjà mes idées, jusqu'à mes oreilles qui bourdonnent sous la pression. La peur m'étreint comme si je me trouvais au bord d'une falaise, essayant de m'agripper pour ne pas tomber.

Il faut que je sorte de là. J'attrape mon téléphone, appelle un taxi.

On me répond qu'il y en a un en bas de la rue et qu'il sera là dans quelques minutes.

Je suis rongée par la peur. Peur de ces pages entre mes mains. Peur d'une trahison. Peur de l'homme endormi dans la pièce voisine, à qui j'ai promis de consacrer tous mes lendemains.

En reculant ma chaise pour récupérer mes affaires, je l'entends ouvrir sa porte. Je fais volte-face et le découvre sur le seuil de la cuisine, l'air endormi.

Si je pouvais figer cet instant, j'en profiterais pour l'examiner de la tête aux pieds. Je passerais mes doigts sur ses lèvres pour vérifier si elles sont aussi douces que les paroles qui en sont sorties. J'ouvrirais ses paumes, les parcourrais des pouces pour m'assurer qu'elles peuvent encore caresser les cicatrices dont elles sont responsables. Je l'envelopperais de mes bras, me dresserais sur la

pointe des pieds pour lui murmurer à l'oreille :

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit que le sol sur lequel tu m'avais appris à me tenir était fait de sables mouvants ? »

Je vois ses yeux se poser sur les pages du manuscrit que je tiens à la main. En quelques secondes, toutes ses pensées défilent sur son visage.

Il se demande comment je l'ai trouvé.

Il se demande combien j'en ai lu.

Ben l'Écrivain.

J'ai envie de rire, car Ben n'est pas écrivain. C'est un comédien. Un illusionniste qui vient d'accomplir quatre années de représentation.

Cette fois, je ne le vois plus sous l'angle de ce Ben dont je suis tombée amoureuse, celui qui avait changé ma vie d'un claquement de doigts.

Là, je ne vois qu'un inconnu.

Quelqu'un dont je ne sais strictement rien.

– Qu'est-ce que tu fais, Fallon ?

Sa voix me fait tressaillir. Elle sonne exactement comme celle qui m'a dit « Je t'aime », il y a une heure.

Sauf que maintenant elle me glace d'effroi. Une sourde terreur s'empare de moi.

Je n'ai aucune idée de qui il est.

Je n'ai aucune idée de ce qui le motivait ces dernières années.

Je n'ai aucune idée de ce dont il est capable.

Il s'avance vers moi alors je réagis de la seule façon qui me semble possible. Je cours à l'autre bout de la table, afin de mettre davantage de distance entre cet homme et moi.

Ma réaction semble le blesser mais je ne sais pas s'il est sincère ou s'il joue encore la comédie. Faut-il croire tout ce que j'ai lu… ou l'a-t-il inventé pour donner du poids à son roman ?

J'ai beaucoup pleuré dans ma vie. Pour de multiples raisons, à commencer par la tristesse, le dégoût ou la colère. Mais c'est la première fois que je verse une larme de peur.

Ben la regarde me rouler sur la joue et il lève la main comme pour me rassurer.

– Fallon, je t'en prie. Laisse-moi t'expliquer.

Il paraît si inquiet ! Si sincère ! Après tout, ma frayeur ne relève sans doute que de la fiction. Il aura brodé sur notre histoire. Il n'a pas pu me faire ça. Je désigne le manuscrit en espérant qu'il n'a pas remarqué combien mes mains tremblaient.

– C'est vrai, Ben ?

Il jette un coup d'œil sur la table où s'étalent les feuillets, mais son regard revient vite sur moi, comme s'il ne pouvait supporter cette vue.

Secoue la tête, Ben. Dis non. S'il te plaît !

Il demeure figé, silencieux.

Ça me rend folle. Je pousse un gémissement.

– Laisse-moi t'expliquer, Fallon. Juste…

Il s'approche encore de moi, et je recule jusqu'à heurter le mur.

Il faut que je sorte d'ici. Que je lui échappe.

Il prend la direction opposée de la porte, ce qui me dégage le passage.

Si je cours assez vite, j'y arriverai avant lui.

Mais pourquoi me laisse-t-il faire ? Pourquoi m'accorderait-il une chance de fuir ?

– Je veux partir, lui dis-je. S'il te plaît.

Hochant la tête, il lève de nouveau la main, comme pour me demander de l'écouter d'abord. Mais, s'il ne me dit pas que ce début est inventé, je ne veux rien entendre.

Je lui demande juste de me confirmer qu'il y a erreur.

– Ben. Je t'en prie, jure-moi que ce que je viens de lire est faux. Dis-moi que je ne suis pas ton coup de théâtre !

Il m'oppose la seule expression que je n'aurais pas voulu voir : du regret.

Goût amer.

Je me recroqueville.

– Oh, mon Dieu !

Il faut que je sorte d'ici avant d'être trop malade pour pouvoir réagir.

Dans un début de brouillard, je murmure encore :

– Oh, mon Dieu !

Et me rue vers le canapé. À la recherche de mon sac, de mes chaussures. Filer. Filer. Vite. Vite. Arrivée devant la porte d'entrée, je tourne le verrou mais ses mains se posent sur les miennes, son torse se colle contre mon dos.

Je ferme les yeux en sentant son souffle dans ma nuque.

– Pardon, pardon, pardon, pardon.

Il a murmuré ça d'une voix désespérée, tout en me retournant vers lui.

Il essuie mes larmes mais j'en vois qui commencent à couler de ses yeux.

– Pardon, Fallon. Ne t'en va pas.

Je ne vais pas me laisser avoir. C'est fini. Je me débats mais il m'attrape par les poignets, pose son front sur le mien.

– Je t'aime, Fallon. Mon Dieu, je t'aime tant ! Je t'en prie, ne pars pas.

S’il te plaît.

Et c’est là que tout en moi passe d’un extrême à l’autre. Je n’ai plus peur.

Je suis furieuse.

Folle de rage.

Parce que ces paroles, déjà sorties de sa bouche il y a une heure, ne me font plus du tout le même effet. Comment ose-t-il me mentir ? Se servir de moi pour son fichu bouquin ? Me faire croire qu’il me voyait telle que j’étais, sans les cicatrices sur mon visage ?

Les cicatrices dont il est responsable.

– Benton James Kessler, tu ne m’aimes pas. Ne redis plus jamais ça. Ni à moi ni à personne. Tu n’es pas digne de prononcer ces paroles.

Il recule, les yeux écarquillés, quand je le repousse du plat de la main.

Je ne lui laisse pas le temps de prononcer d’autres mensonges ni de fausses excuses.

Je claque la porte derrière moi, passe mon sac en bandoulière. Sur le trottoir, je me rappelle que je suis pieds nus et je cours vers le taxi qui vient d’arriver. Derrière moi, Ben m’appelle.

Non.

Je n’écoute pas. Je ne lui dois rien.

J’ouvre la portière, me glisse à l’intérieur, donne mon adresse au chauffeur ; le temps qu’il l’entre dans son GPS, Ben arrive. Là, je me rends compte que ma fenêtre est abaissée mais, trop tard, il vient de passer la main à l’intérieur pour m’empêcher de la remonter.

– Tiens, dit-il en jetant les feuillets sur mes genoux. Si tu ne veux pas me laisser m’expliquer, au moins lis ça. En entier, je t’en prie…

J’en attrape quelques-unes que je jette sur le siège voisin puis j’essaie de passer

les autres par la fenêtre, mais il les attrape, les relance dans la voiture.

Alors que je remonte la vitre, j'entends encore la voix de Ben :

– Ne me déteste pas, s'il te plaît.

Malheureusement, je crains qu'il ne soit trop tard.

Je dis au chauffeur de partir ; à l'entrée du parking, il ralentit avant de s'engager sur la route. Je jette un regard en arrière. Ben se tient devant la porte de son immeuble, les mains sur la nuque. Il me regarde m'éloigner.

J'attrape un paquet de pages et les jette par la fenêtre. Alors que le taxi redémarre, je me retourne à temps pour voir Ben à genoux, l'air anéanti.

Il m'a fallu quatre ans pour enfin tomber vraiment amoureuse de lui.

Et quatre pages pour arrêter.

Sixième 9 novembre

Destin

Un mot qui a pour synonyme destinée.

Destin

Un mot qui a pour synonyme damnation.

– Benton James Kessler

Fallon

Je viens de vivre la minute la plus longue de ma vie.

Assise sur mon canapé, je regarde la grande aiguille de ma pendule remuer à la vitesse d'un escargot pour passer du 8 au 9 novembre.

Bien qu'elle ne fasse aucun bruit en indiquant minuit, mon corps tressaille comme s'il entendait toutes les horloges du quartier se mettre à sonner.

Mon téléphone s’allume au bout de dix secondes. Un texto d’Amber.

Bon, ce n’est qu’une date comme les autres. Je t’embrasse mais ma proposition tient toujours. Si tu veux que je passe la journée avec toi, dis-le.

Je trouve également un SMS non lu de ma mère, arrivé il y a deux heures.

Je t’apporte ton petit déjeuner demain. J’entrerai avec ma clef, pas besoin de mettre ton réveil.

Merde.

Je n’ai vraiment pas envie de compagnie au sortir du lit. Ni d’Amber, ni de ma mère, ni de personne. Au moins, je sais que mon père aura oublié cet anniversaire. C’est le côté positif de notre relation sporadique.

Je ferme mon téléphone puis enroule les bras autour de mes genoux.

Je porte un pyjama que je n’ai pas l’intention de quitter avant le 10

novembre. Je ne sortirai pas d’ici au cours des vingt-quatre heures à venir.

Je ne parlerai à personne. Sauf à ma mère quand elle m’apportera mon petit déjeuner mais, ensuite, je me retire du monde pour la journée.

Après ce qui s’est passé l’année dernière avec Ben, j’ai compris que cette date était maudite pour moi. Désormais, quel que soit mon âge, que je sois mariée ou non, je ne quitterai jamais la maison un 9 novembre.

Ce sera également l’unique journée de l’année où je m’autoriserai à repenser à l’incendie. À Ben. À tout ce qu’il m’a coûté. Car personne ne vaut qu’on souffre tant pour lui. Aucune excuse ne saurait justifier ce qu’il m’a fait.

Voilà exactement un an que je n’ai plus entendu parler de lui. Depuis le soir où je suis partie de chez lui en taxi.

Je n’ai jamais dit à personne ce qui s’était passé. Ni à mon père, ni à Amber, ni à ma mère. Non que je craigne de le mettre en difficulté, au contraire, j’estime qu’il devrait payer pour ce qu’il m’a fait.

Mais parce que ça me gênait.

J’avais confiance en lui. Je l’aimais. Je croyais de tout mon cœur qu’il existait entre nous un lien aussi rare qu’authentique et que nous faisions partie des quelques élus qui avaient trouvé le grand amour.

Alors, je n’ai pas digéré d’apprendre qu’il n’avait cessé de me mentir depuis le début. Chaque matin je me réveille en pensant à lui et je dois chasser cette obsession. J’ai réorganisé ma vie comme si Benton James Kessler n’avait jamais existé. Parfois ça marche, parfois non. La plupart du temps, ça ne marche pas.

J’ai envisagé de consulter un thérapeute, mais aussi d’en parler à ma mère, de lui dire qu’il avait provoqué cet incendie. J’ai même failli le raconter à mon père. Mais le moyen d’évoquer un homme qui n’aurait jamais dû entrer dans ma vie ?

Je me dis sans cesse que les choses vont s’apaiser. Qu’un jour je rencontrerai un être capable d’effacer mes derniers souvenirs de Ben mais, jusqu’ici, je n’arrive pas à m’abandonner assez pour flirter avec qui que ce soit.

C’est une chose de voir sa confiance dans les hommes détruite par leur infidélité. Mais Ben m’a tellement menti que je ne sais plus où était la vérité dans nos relations, ni à quel point il a brodé pour écrire son

bouquin. La seule chose dont je sois certaine c’est qu’il a joué un rôle plus ou moins grand dans l’incendie qui a failli me coûter la vie. Et je me fiche de savoir s’il l’a fait exprès ou non, ce n’est pas ça qui me rend folle de rage.

Ce qui me rend folle, c’est le souvenir de tous ces moments où il me faisait croire que mes cicatrices étaient belles, sans jamais reconnaître qu’il en était responsable.

Aucune excuse ne pourra justifier de tels mensonges, donc ce n’est même pas la peine de les écouter.

En fait, je ne vois pas du tout pourquoi je me laisse aller à y songer davantage. Je ferais mieux de me coucher. Qui sait si, par miracle, je n’arriverai pas à dormir jusqu’à demain matin ?

J’éteins la lampe à côté du canapé et, alors que je me dirige vers ma chambre, on frappe à ma porte.

Amber.

Elle a bien fait de ne pas évoquer cet anniversaire avant hier. Tout d'un coup, elle a prétendu vouloir venir dormir chez moi, mais j'ai refusé.

Je sais qu'elle cherche juste à ne pas me laisser seule cette nuit ; sauf qu'il est beaucoup plus facile de céder à une crise de cafard quand on n'a personne à côté de soi pour vous juger.

J'ouvre la porte de mon appartement.

Personne.

J'en ai la chair de poule. Amber ne me ferait jamais un truc pareil. Elle ne s'amuserait pas à faire une farce si tard dans la nuit à une fille qui vit seule.

Je rentre immédiatement chez moi, m'apprête à claquer la porte, quand j'aperçois par terre une boîte en carton, surmontée d'une enveloppe à mon nom.

Je regarde autour de moi mais il n'y a personne ; j'entends juste une voiture qui s'éloigne et je regarde par la fenêtre. Dommage qu'il fasse si noir, sinon j'aurais peut-être identifié le véhicule.

Cette fois, je referme soigneusement la porte derrière moi, le paquet à la main. On dirait un de ces cartons cadeaux qu'utilisent les magasins pour emballer des chemises, sauf que le contenu m'en a l'air beaucoup plus lourd. Je le dépose sur le comptoir de la cuisine et prends l'enveloppe, l'ouvre.

Fallon,

Toute ma vie, je me suis attendu à devoir rédiger des écrits aussi importants que cette lettre. Mais, cette fois-ci, je n'ai pas l'impression que l'alphabet contienne assez de caractères pour correctement exprimer ce que je voudrais te dire.

En partant, l'année dernière, tu as emporté mon âme entre tes mains, mon cœur entre tes dents, et je savais que je ne les récupérerais jamais. Tu peux les garder, je n'en ai plus vraiment besoin.

Je n'écris pas cette lettre dans l'espoir de me faire pardonner. Tu mérites mieux. Depuis toujours. Rien de ce que je pourrai dire ne saurait me rendre digne de

toi. Rien de ce que je pourrai faire ne saurait me rendre digne de ton amour.

Je ne te demande pas de venir me voir. Je te demande juste de lire les pages déposées dans cette boîte, en espérant qu'elles te permettront, et à moi aussi peut-être, de sortir de cette histoire avec le moins de blessures possible.

Tu ne me croiras sans doute pas, mais tout ce que je désire c'est que tu sois heureuse. Je n'ai jamais voulu autre chose. Et je ferai mon possible pour que cela se réalise, quitte à t'aider à m'oublier.

Les pages que tu vas lire ne l'ont jamais été par personne d'autre, et ne le seront jamais. C'est mon seul et unique exemplaire. Fais-en ce que tu veux quand tu auras fini. Je sais bien que tu ne me dois rien, alors je ne te demande pas de lire ce manuscrit pour moi, mais pour toi. Parce que, quand on aime quelqu'un, on doit l'aider à exalter la meilleure part de son être. Et, quoi qu'il m'en coûte, je reconnais que je ne suis pas digne de la meilleure part de ton être.

Ben

Je dépose soigneusement les feuillets sur la table voisine.

Contrairement à ce que j'aurais imaginé, je ne verse pas une larme.

Mes mains ne tremblent pas. Mon cœur ne bat pas la chamade.

Serais-je parvenue à bâtir autour de moi une telle forteresse émotionnelle que même cette lettre ne saurait la transpercer ?

J'ai bien peur que oui. Non seulement Ben ne parviendra jamais à l'abattre mais il m'a forcée à la concevoir si haute et si puissante que je risque d'y demeurer enfermée à jamais.

Au moins, il a raison sur un point : je ne lui dois rien du tout.

Je me rends dans ma chambre, m'écroule dans mon lit. Toutes ces pages peuvent bien attendre dans la cuisine.

*

* *

Il est onze heures quinze.

Je regarde de l'autre côté. Il y a du soleil. Autrement dit, le réveil indique onze heures quinze du matin.

Je pose une main sur mes yeux, attends quelques secondes puis prends mon téléphone.

On est le 9 novembre.

Merde.

Bon, je ne suis pas trop surprise non plus de ne pas avoir dormi vingt-quatre heures d'affilée, alors je ne vois pas pourquoi je m'en fais. Je viens quand même de m'offrir onze heures de sommeil. Je ne pense plus avoir autant dormi depuis l'adolescence. Surtout pas pour cet anniversaire.

D'habitude, je ne ferme pas l'œil de la nuit.

Debout au milieu de ma chambre, je me demande par où commencer ma journée. Derrière la porte numéro un, c'est la salle de bain avec ma brosse à dents et ma douche.

Derrière la porte numéro deux, il y a un canapé, une télévision et un réfrigérateur.

Je choisis cette porte.

En l'ouvrant, je regrette aussitôt de ne pas avoir opté pour la première.

Ma mère est assise sur le canapé.

Merde. J'avais oublié qu'elle m'apportait mon petit déjeuner.

Maintenant, elle va croire que je passe la journée à dormir.

– Bonjour ! lui dis-je.

Elle lève les yeux vers moi et je me fige en voyant son visage.

Elle pleure.

Tout de suite, je me demande ce qui est arrivé, et à qui ? Mon père ?

Ma grand-mère ? Les cousins ? Les tantes ? Boddle, son chien ?

– Qu'est-ce qui se passe ?

C'est là que je vois ce qu'elle a sur les genoux. Je me trompais du tout au tout. Elle était en train de lire le manuscrit.

Le bouquin de Ben.

Notre histoire.

Depuis quand s'immisce-t-elle dans ma vie privée ? Je tends le doigt, prends un air offensé.

– C'est quoi, ça ?

Elle porte un mouchoir à ses yeux.

– Désolée, dit-elle en reniflant. J'ai vu la lettre. Je n'aurais jamais lu tes affaires personnelles, mais elle était ouverte sur la table, alors que je prenais mon petit déjeuner et… excuse-moi, mais voilà… J'ai vu la première page et j'y suis depuis des heures, je n'ai pas pu m'arrêter.

Elle lit depuis des heures ?

Je récupère les feuillets sur ses genoux.

– Combien tu en as lu ? Et pourquoi ? Ça ne te regardait pas, maman !

Comment tu as pu faire ça ?

Je referme la boîte en carton et m'apprête à tout jeter à la poubelle quand ma mère se précipite, plus vite que je ne l'ai jamais vue réagir.

– Fallon, tu es folle ? Ne fais pas ça !

Elle m'arrache la boîte des mains, la serre contre sa poitrine, puis finit par la déposer sur le comptoir en la caressant comme un objet précieux.

Je n’arrive pas à croire qu’elle réagisse ainsi devant un objet qui devrait la mettre en fureur.

Avec un petit soupir, elle me regarde droit dans les yeux.

– Ma chérie. C’est vrai, tout ça ? Ces choses se sont vraiment produites ?

Je ne sais quoi lui répondre puisque je n’ai aucune idée de quoi elle parle. Je hausse les épaules.

– Je ne sais pas. Je ne l’ai pas encore lu. Mais si tu parles de Benton James Kessler et du fait qu’il m’a laissée tomber complètement amoureuse d’une image de lui qui n’était pas la vraie, alors oui, ça s’est produit ainsi.

Je prends ma télécommande.

Je vais m’asseoir sur le canapé, croise les jambes, prête à m’enivrer de douze heures de télé-réalité. Ma mère devrait en profiter pour me laisser seule. Mais non, elle revient, s’assied à côté de moi.

– Tu n’en as pas lu une page ? demande-t-elle en plaçant la boîte devant nous sur la table basse.

– Si, le prologue, l’année dernière. Ça m’a suffi.

Sentant une main tiède saisir la mienne, je tourne la tête pour m’apercevoir qu’elle me contemple avec un sourire engageant.

– Ma chérie…

Ma tête retombe sur le dossier du canapé.

– S’il te plaît, tes conseils ne pourraient pas attendre demain ?

– Fallon, soupire-t-elle, regarde-moi.

J’obéis, parce que c’est ma mère, que je l’aime et que, pour je ne sais quelle raison, malgré mes vingt-trois ans, je continue à faire ce qu’elle me dit.

Ses doigts viennent me ranger une mèche derrière l’oreille. Son pouce parcourt les cicatrices sur ma joue ; là, je frémis parce que c’est bien la première fois

qu’elle les caresse ainsi. À part Ben, je n’ai jamais laissé personne les toucher.

– Tu l’aimais ? me demande-t-elle.

La gorge sèche, je ne réagis pas tout de suite, mais je finis par hocher la tête.

Elle se mord les lèvres, cligne des yeux, comme si elle s’efforçait de ne pas pleurer. Elle me passe toujours les doigts sur la joue, les descend vers le cou.

– Je ne vais pas te raconter que je sais ce que tu as pu traverser. Mais, après avoir lu ces pages, je peux t’assurer que tu n’es pas la seule à garder des cicatrices de cet incendie. Ce n’est pas parce qu’il a préféré ne pas te montrer les siennes qu’il n’en a pas lui aussi.

Elle dépose la boîte sur mes genoux.

– Elles sont toutes là. Il te les expose une à une et tu dois lui montrer le même respect que lui en évitant de leur tourner le dos.

Ma première larme du jour se met à couler. J’aurais dû me douter que je n’allais pas traverser une telle journée sans pleurer.

Maman se relève, prend ses affaires et s’en va sans un autre mot.

J’ouvre la boîte, mais parce que c’est ma mère, que je l’aime et que, pour je ne sais quelle raison, malgré mes vingt-trois ans, je continue à faire ce qu’elle me dit.

Je parcours le prologue, déjà lu l’année dernière. Rien n’a changé. Je passe au premier chapitre.

Roman de Ben – CHAPITRE UN

9 NOVEMBRE

Seize ans

« Dompter le soleil avant l’extinction du soleil. Et la mort ne l’emportera pas. »

Dylan Thomas

La plupart des gens ignorent à quoi ressemble la mort.

Moi non.

La mort ressemble à l'absence de pas dans le couloir, à la douche du matin qu'on n'a pas prise. La mort ressemble à cette voix silencieuse qui devrait m'appeler dans la cuisine, pour me dire de sortir du lit. La mort ressemble à l'absence de coups frappés à ma porte qui retentissent en général avant la sonnerie du réveil.

Certaines personnes disent sentir au creux de l'estomac les mauvaises prémonitions.

En ce moment, je ne l'éprouve pas au creux de l'estomac.

Je l'éprouve des pieds à la tête, des cheveux aux bras, de la peau jusqu'aux os. Et avec chaque seconde qui s'écoule sans un bruit derrière la porte de ma chambre, cette sensation grandit pour s'insinuer lentement dans mon âme.

Je reste quelques minutes de plus allongé dans mon lit, à guetter le claquement d'un placard ou la musique qu'elle met dans le salon. Rien ne se passe, même après le déclenchement de l'alarme.

Je tends une main tremblante pour la stopper tout en essayant de me rappeler comment faire, alors que j'effectue ce geste depuis qu'on m'a offert ce réveil pour Noël, il y a deux ans. Quand les stridulations s'arrêtent, je m'oblige à m'habiller, sors mon téléphone du placard ; je n'ai qu'un seul message, d'Abitha.

Entraînement aujourd'hui après les cours. Tu viens ?

Je glisse l'appareil dans ma poche mais le reprends bientôt pour le tenir en main. On ne sait jamais, ça pourrait servir. Pas question de perdre le temps précieux qu'il me faut pour l'extraire de ma poche.

Elle a sa chambre en bas. Je descends, me plante devant la porte, j'écoute mais n'entends que le silence. Aussi fort que le silence peut résonner.

J'avale la peur qui me dessèche la gorge. Bientôt tout ça me fera rire.

Une fois que j'aurai ouvert la porte pour découvrir qu'elle est déjà partie

travailler. Peut-être qu'on l'a appelée plus tôt et qu'elle ne voulait pas me réveiller.

Des gouttes de sueur commencent à me mouiller le front. Je les essuie avec la manche de ma chemise.

Je frappe mais tourne la poignée avant d'avoir entendu la moindre réponse.

Sauf qu'elle ne peut me répondre, puisqu'elle n'est plus là.

Elle est partie.

La seule chose que je trouve est son corps sans vie qui gît sur le sol, la tête baignant dans une flaque de sang.

Mais elle n'est plus là. Non. Ma mère est partie.

*

* *

Il s'est écoulé trois heures entre le moment où je l'ai découverte et celui où ils ont quitté la maison en emportant son corps. Ils ont eu des milliers de choses à faire, à commencer par tout photographier dans sa chambre, hors de sa chambre et dans toute la maison, avant de m'interroger et d'inspecter ses affaires à la recherche d'indices.

Quand on y songe, trois heures, ce n'est pas beaucoup. S'ils soupçonnaient un acte criminel, ils auraient mis la maison sens dessus dessous. Ils m'auraient dit d'aller m'installer ailleurs le temps de mener leur enquête. Ils auraient traité l'affaire beaucoup plus sérieusement que ça.

Après tout, quand on découvre le cadavre d'une femme dans sa chambre, un pistolet à la main, une lettre d'adieux sur son lit, il faut bien trois heures pour déterminer qu'il s'agit d'un suicide.

Il faut à Kyle trois heures et demie pour arriver de sa résidence universitaire, il sera donc là dans trente minutes.

C'est long, trente minutes à rester assis devant la flaque de sang sur le tapis. Si je

penche la tête à gauche, on dirait un hippopotame à la gueule grande ouverte, sur le point de dévorer sa proie. Mais si je la penche sur la droite, ça donne plutôt une tête de mort.

Je n'ai pas passé beaucoup de temps dans cette chambre, auprès de son cadavre, juste ce qu'il a fallu à la police pour arriver. Ce qui m'a paru une éternité n'aura duré que quelques minutes. Mais, dans l'intervalle, j'en ai appris plus que je ne l'aurais cru sur ma mère.

Elle se trouvait à plat ventre quand je l'ai trouvée ; elle portait un débardeur qui laissait apparaître les derniers mots d'un tatouage qu'elle s'était fait faire quelques mois auparavant. Je savais que c'était un vers sur l'amour, mais rien de plus. Peut-être de Dylan Thomas, quoique je ne le lui aie jamais demandé.

Je me suis penché pour soulever le bord du débardeur afin de lire la phrase en entier.

Que meurent les amants, l'amour vivra.

Je me suis relevé pour m'éloigner de quelques pas, dans l'espoir que mes frissons me quittent aussi vite qu'ils sont arrivés. Ce vers n'avait jamais signifié grand-chose pour moi jusqu'alors. La première fois qu'elle l'a lu, elle a dû comprendre que ce n'était pas parce que deux personnes cessaient de s'aimer que leur amour n'avait jamais existé. Ça ne m'interpellait pas, à présent j'y vois une prémonition. Comme si, par ce tatouage, elle voulait me prouver que même si elle était partie, l'amour demeurait.

Et ça m'énerve de ne pas avoir compris ces mots sur son corps jusqu'à ce que ce corps ne soit plus qu'un cadavre.

Et puis je revois le tatouage sur son poignet gauche – il a toujours été là, depuis ma naissance. C'est le mot *poésie*, sur une portée musicale. Je sais ce qu'il signifie parce qu'elle me l'a expliqué il y a quelques années, quand on était tous les deux dans la voiture. Notre discussion portait sur l'amour et je lui ai demandé comment savoir qu'on était vraiment amoureux de quelqu'un. D'abord, elle m'a donné la réponse classique :

« Quand on sait, on sait. » Et puis elle m'a jeté un coup d'œil et, constatant que cette réponse ne me suffisait pas, a pris un air sérieux.

– *Oh !* a-t-elle dit, *tu veux vraiment savoir, cette fois ? Ce n'est plus la question d'un enfant curieux ? Tu me demandes mon avis ? Bon, alors je vais te donner la vraie réponse.*

Je me suis senti rougir parce que je ne voulais pas révéler que je pouvais être amoureux. Je n'avais que treize ans et ces notions étaient nouvelles pour moi, cependant j'aurais juré que Brynn Fellows allait devenir ma première petite amie.

Ma mère s'est remise à regarder la route mais j'ai vu un sourire lui éclairer le visage.

– Si je dis que quand on sait, on sait, c'est parce que ça se passe ainsi. Tu ne te poseras même pas la question. Tu ne te demanderais pas si ce que tu ressens est bien de l'amour, parce que le jour où ça t'arrivera, tu seras totalement terrifié, et tu ne verras plus les choses sous le même angle. Tu ne

penseras plus à toi ni à ton bonheur, mais juste à cette personne ; tu feras tout pour la rendre heureuse. Quitte à t'éloigner d'elle, à sacrifier ton propre bonheur pour le sien.

Elle m'a regardé de nouveau avant d'ajouter :

– C'est ça l'amour, Ben. L'amour est sacrifice.

Elle a tapoté le tatouage sur son poignet gauche.

– Je l'ai fait faire le jour où j'ai ressenti ce genre d'amour pour ton père.

Je l'ai choisi parce que, si j'avais dû décrire l'amour ce jour-là, j'aurais dit qu'il évoquait les deux choses que je préférais au monde, amplifiées et mélangées. Par exemple mon vers préféré chanté sur ma musique préférée. Tu verras, Ben. Quand tu voudras renoncer à ce que tu préfères pour le bonheur de quelqu'un d'autre, ce sera le véritable amour.

J'ai contemplé un moment son tatouage en me demandant si je pourrais jamais aimer quelqu'un comme ça. Je ne me voyais pas renoncer à ce que je préférais sans rien obtenir en retour. Je trouvais Brynn Fellows très belle mais je n'étais pas sûr de pouvoir lui abandonner mon déjeuner si j'avais faim. Encore moins de me faire tatouer quoi que ce soit.

– Alors, pourquoi tu t’es fait faire ce tatouage ? ai-je demandé. *Pour que mon père sache que tu l’aimais ?*

– Non, je ne l’ai pas fait pour ton père, ni même à cause de lui. En fait, c’était surtout pour moi, parce que je savais à cent pour cent que j’éprouvais un amour désintéressé. C’était la première fois que je souhaitais plus de bonheur à mon compagnon qu’à moi-même. Et ce mélange des deux choses que j’aimais le plus représentait parfaitement le genre d’amour que j’éprouvais. Je voulais m’en souvenir à jamais, au cas où je ne le ressentirais plus de ma vie.

Je n’ai pas pu lire sa lettre d’adieux, pourtant, j’aurais aimé savoir si elle avait changé d’avis sur l’amour désintéressé. À moins qu’elle ne l’ait accordé qu’à mon père, mais pas à ses propres enfants. Car le suicide est certainement le geste le plus égoïste qu’on puisse accomplir.

Après l’avoir découverte, j’avais vérifié si elle était vraiment morte et puis j’ai appelé les urgences. J’ai dû rester au téléphone avec l’opératrice

jusqu’à l’arrivée de la police, ce qui m’a empêché de fouiller sa chambre à la recherche d’une lettre d’adieux.

C’est un inspecteur qui l’a trouvée et l’a prise avec une pince pour la glisser immédiatement dans un sac en plastique. Une fois qu’ils l’ont eu fermé, je n’ai pas osé leur demander si je pouvais la lire.

Un de mes voisins, M. Mitchell, était là quand ils sont partis. Il a promis à l’inspecteur qu’il allait veiller sur moi jusqu’à l’arrivée de mes frères. Mais, dès qu’ils ont disparu, je lui ai juré que ça irait, que je devais téléphoner aux membres de ma famille. Il m’a précisé qu’il comptait de toute façon se rendre à la poste, mais qu’il repasserait plus tard pour prendre de mes nouvelles.

On aurait dit que c’était mon chien qui venait de mourir, que j’allais pouvoir le remplacer.

Je prendrais bien un Yorkshire, parce que c’est ce que m’évoque maintenant la tache de sang quand je me bouche l’œil droit et plisse le gauche.

Suis-je en état de choc ? C’est pour ça que je ne pleure pas ?

Ma mère serait furieuse que je ne pleure pas en ce moment. Je suis sûr que notre

réaction a joué un petit rôle dans sa décision. Elle aimait qu'on s'occupe d'elle, dans le bon sens du terme. Je ne suis pas sûr d'accorder à son décès l'attention requise si je ne pleure pas.

Je dois juste être un peu perdu. Toute ma vie, j'ai cru qu'elle était heureuse. Bon, certains jours, elle paraissait triste, perdait des amis. Elle aimait aimer et, jusqu'au jour où elle s'est fait éclater la cervelle, elle est restée jolie. Aux dires de la plupart des hommes.

Mais elle était également intelligente. Et, bien qu'une relation prometteuse se soit terminée quelques jours auparavant, elle n'était pas du genre à se suicider pour prouver à un homme qu'il aurait dû rester avec elle. Et elle n'a jamais aimé un homme au point de ne pouvoir se passer de lui. De toute façon, ce genre d'amour n'existe pas. Si des parents sont capables de survivre à la perte d'un enfant, c'est bien qu'un homme et une femme peuvent aisément poursuivre leur vie l'un sans l'autre.

Un quart d'heure s'est écoulé depuis que j'ai commencé à me demander pourquoi elle a pu faire ça, et je n'ai pas encore l'ombre d'une réponse.

Alors je décide de mener mon enquête. Je me sens un rien coupable, parce que c'est ma mère et qu'on devrait respecter sa vie privée. Pourtant, si quelqu'un a pris le temps d'écrire une lettre d'adieux, elle aura forcément eu le temps de détruire les choses qu'elle n'aurait pas voulu voir tomber entre les mains de ses enfants. Je passe la demi-heure suivante (pourquoi Kyle n'est-il pas encore arrivé ?) à fouiller dans ses affaires.

J'inspecte son téléphone et ses emails. Quelques textos et courriers plus tard, je crois savoir exactement pourquoi ma mère s'est suicidée.

Il s'appelle Donovan O'Neil.

Fallon

Je laisse tomber la page où s'étale le nom de mon père. Elle volète jusqu'au sol pour rejoindre celles que j'ai déjà lues.

J'écarte le manuscrit de mes genoux, me lève vivement, me précipite dans ma chambre, continue vers la pièce numéro un. Je prends une douche dans l'espoir de me calmer assez pour pouvoir poursuivre ma lecture, mais je n'arrête pas de

pleurer. Comment traverser une telle épreuve pour un gamin de seize ans ? Pour autant, je ne vois toujours pas ce que je viens faire dans cette histoire. En revanche, sachant que mon père connaissait la mère de Ben, j'ai l'impression que je touche au but. Et je ne suis pas sûre d'avoir envie de lire la suite, sauf que, maintenant que j'ai commencé, impossible d'arrêter là. Alors, malgré la nausée qui m'étreint, malgré mes mains qui tremblent depuis un bon quart d'heure, malgré ma peur d'apprendre quel rôle a joué mon père, je me force à continuer.

Une bonne heure s'écoule avant que je n'aie le courage de reprendre le manuscrit. Je me rassieds dans le canapé et reprends ma lecture.

Roman de Ben – CHAPITRE DEUX

Seize ans

« Quand on brûle ses vaisseaux, quel joli feu ça fait ! »

Dylan Thomas

Kyle a fini par arriver à la maison. Ian aussi. On est maintenant assis autour de la table, pour y parler de tout sauf de la raison pour laquelle notre mère détestait la vie plus qu'elle ne nous aimait. Kyle me dit que j'ai fait preuve d'un grand courage aujourd'hui. Il me traite comme si j'avais encore douze ans, alors que je restais le seul homme dans la maison depuis son départ, il y a six mois.

Ian appelle une entreprise spécialisée dans le nettoyage post-mortem.

On a trouvé sa carte de visite sur le comptoir de la cuisine, sans doute laissée par un policier qui savait qu'on en aurait besoin. Je ne savais même pas que ça existait, mais Ian a parlé d'un film, *Sunshine Cleaning*,

qu'il a vu, il y a quelques années, dans lequel deux femmes exerçaient ce métier.

L'entreprise nous envoie deux hommes, dont un ne parle pas notre langue et l'autre ne dit rien du tout. Il écrit ce qu'il a à dire sur un carnet qu'il garde dans sa poche.

Quand ils ont terminé, ils viennent me trouver dans la cuisine et me tendent un papier :

N’entrez pas dans cette chambre pendant au moins quatre heures, pour que le tapis puisse sécher. Votre note s’élève à 200 dollars.

Je rejoins Kyle dans le salon.

– On en a pour deux cents dollars.

Nous partons à la recherche de Ian mais il a disparu et sa voiture aussi. Lui seul a sur lui de telles sommes en liquide. Je trouve le sac de ma mère sur le comptoir de la cuisine.

– Il y a assez dans son porte-monnaie, dis-je à Kyle. Tu crois qu’on peut utiliser cet argent ?

Kyle me le prend des mains et va le donner aux deux hommes.

Ian revient plus tard dans l’après-midi. Il se dispute avec Kyle qui l’accuse de ne pas nous avoir prévenus qu’il se rendait au poste de police, mais Ian rétorque qu’il n’a rien écouté.

Personne ne lui demande ce qu’il allait faire là-bas. Peut-être qu’il voulait voir la lettre d’adieux, mais je préfère ne pas l’interroger là-dessus.

Après avoir découvert combien ma mère était amoureuse de ce Donovan, je n’ai aucune envie d’apprendre qu’elle n’aurait pu vivre sans lui. J’enrage à l’idée qu’elle se soit laissée submerger par la douleur d’une rupture au point d’accepter de ne jamais revoir ses fils ; ça n’aurait même pas dû entrer en ligne de compte.

En même temps, j’imagine assez bien comment elle a pu prendre sa décision. Je la vois sur son lit, en train de pleurer sur cet abruti, serrant son portrait dans la main droite et une photo de nous trois dans la gauche. Elle les regarde, l’une après l’autre, revient sur Donovan. *Et si j’en finissais maintenant pour ne pas avoir à vivre un jour de plus sans cet*

homme ? Puis elle contemple notre photo. *Ou faut-il que je supporte cette douleur afin de passer le restant de mes jours avec trois hommes trop heureux de m’avoir pour mère ?*

Impossible d’imaginer ce qui a pu la pousser à finalement opter pour le portrait dans sa main droite plutôt que pour la photo dans la gauche.

Je sais que si je ne vois pas de mes yeux ce que cet homme peut avoir de si spécial, ça m'obsédera toute ma vie. Ça me rongera, jusqu'à ce que je me sente aussi désemparé qu'elle quand elle a fermé les lèvres autour de ce canon.

J'attends quelques heures, jusqu'à ce que Kyle et Ian soient couchés.

Alors, j'entre dans sa chambre, reprends tout ce que j'ai lu ce matin, les mots d'amour, les disputes, la preuve que leur relation était tumultueuse comme un ouragan. Après quoi, je cherche l'adresse du bonhomme sur Google et sors de la maison.

Ça me fait drôle d'emprunter la voiture de ma mère. J'ai seize ans depuis trois mois. Elle mettait de l'argent de côté pour m'aider à m'acheter mon premier véhicule, mais on n'y était pas encore alors j'utilisais la sienne en attendant.

C'est une belle Cadillac. Parfois, je me suis demandé pourquoi elle ne la vendait pas afin d'en avoir deux plus simples pour le même prix, mais je m'en voulais ensuite. J'étais un gamin de seize ans et elle, une femme qui travaillait dur pour élever ses enfants et poursuivre sa carrière. Comment pouvais-je prétendre aux mêmes choses qu'elle ?

Il est vingt-deux heures passées quand je me gare dans le quartier de Donovan. Un coin beaucoup plus élégant que celui où nous vivons. Non que le nôtre soit minable, mais celui-ci ressemble plutôt à un domaine privé, avec sa grille d'entrée… d'ailleurs ouverte. Sur le coup, j'ai presque envie de faire demi-tour et puis je me rappelle ce que je suis venu faire, qui n'a rien d'illégal. Je cherche juste à repérer la maison de l'homme responsable du suicide de ma mère.

Au début, on a du mal à voir les maisons largement espacées les unes des autres, derrière les rangées d'arbres qui bordent les longues allées.

Mais plus je progresse, plus les arbres se font rares. À proximité de l'adresse, je sens les battements de mon cœur bourdonner dans mes oreilles. C'est nul d'avoir le trac à cause d'une maison, pourtant, mes mains moites glissent sur le volant.

Quand j'arrive enfin devant la bâtisse en question, je perds toutes mes illusions. Elle est trop banale, avec son toit en pente aux angles pointus.

Double garage. Pelouse bien propre, et même boîte aux lettres que pour tout le quartier. J'en attendais davantage de Donovan.

Impressionné par ma propre bravoure, je passe devant, fais demi-tour et me gare un peu plus haut, d'où je peux la contempler tranquillement derrière le pare-brise. Je coupe le moteur, éteins les phares.

Je me demande s'il sait ?

Je ne vois pas trop comment il saurait, d'ailleurs, à moins que tous deux n'aient eu des amis communs.

En fait, il doit savoir. Je suis sûr que ma mère avait une multitude d'amis et de collègues, que je ne connaissais pas plus que certains aspects de sa personnalité.

Je voudrais bien savoir s'il a pleuré en apprenant la nouvelle, s'il a éprouvé le moindre regret. Avait-il la moindre possibilité de l'empêcher de commettre cet acte ?

Mon téléphone vibre sur le siège voisin. Un message de Kyle.

Kyle : Où es-tu ?

Moi : J'avais une course à faire.

Kyle : Il est tard. Rentre vite. On est attendus demain 9 H au funérarium.

Moi : Tu te prends pour ma mère ?

J'attends sa réponse mais rien ne vient. Je ne sais pas pourquoi je me suis montré aussi agressif. Les téléphones devraient comporter un bouton de non-envoi.

Je me colle à mon siège en voyant des lumières approcher ; d'autant que le véhicule s'arrête devant la maison de Donovan.

Les dents serrées, j'attends qu'il sorte. Dommage que la nuit soit si sombre. J'aimerais bien voir s'il est beau mec ou non. Encore que ça

n'aurait sans doute pas beaucoup joué dans la décision de ma mère de quitter ce monde.

L'une des portes du garage se soulève. Tandis qu'il entre, l'autre porte se soulève à son tour, révélant une autre voiture qui vient de s'éclairer elle aussi. Il coupe le

moteur de son Audi, sort peu après.

Il est grand.

C’est tout. C’est la seule chose que je repère à cette distance. Il est peut-être brun, je ne pourrais pas le jurer.

Il sort l’autre voiture, plus classique, mais je n’y connais rien. Un truc rouge et brillant dont il vient soulever le capot.

Je le regarde bricoler je ne sais quoi dans le moteur pendant plusieurs minutes. J’en profite pour faire le point sur le personnage. Déjà, je ne l’aime pas. Ensuite, il ne doit pas être marié. Ses deux voitures sont plutôt des modèles qui plaisent aux hommes, et il n’y a plus de place dans son garage, donc il doit vivre seul.

Plus vraisemblablement, il est divorcé. Ma mère devait aimer ce quartier et envisager de déménager ici pour que j’aie une figure paternelle dans ma vie. Elle devait avoir déjà tout prévu et n’attendait plus qu’il se décide à faire sa demande. Sauf qu’à la place, il lui a brisé le cœur.

Il passe les minutes suivantes à laver puis cirer sa voiture, ce que je trouve pour le moins bizarre en pleine nuit. Peut-être qu’il n’est jamais là dans la journée. Ce doit être agaçant pour les voisins, encore que les demeures soient assez éloignées les unes des autres pour que personne n’ait sans doute remarqué son manège.

Il apporte un bidon d’essence pour remplir le réservoir. Je me demande s’il n’utilise pas une essence spéciale puisqu’il ne va pas faire le plein dans une station-service.

D’un geste précipité, il dépose le bidon puis sort son téléphone mobile, regarde l’écran puis le porte à son oreille.

Et s’il discutait avec une autre femme ? Pour qui il aurait quitté ma mère… ?

C’est alors que je le vois crisper une main dans sa nuque, soupirer en laissant retomber ses épaules. Puis il se met à faire les cent pas.

La personne au bout du fil vient de lui annoncer que ma mère était morte.

Agrippé au volant, je me penche en avant pour mieux capter chacun de ses

mouvements. Va-t-il pleurer ? Valait-elle la peine qu'il tombe à genoux ? Vais-je l'entendre pousser un cri de douleur ?

Il s'adosse à sa précieuse voiture et coupe la communication, contemple son appareil pendant dix-sept secondes. Oui, j'ai compté.

Il le range dans sa poche puis, d'un grand geste théâtral, envoie un coup de poing dans l'air.

Ne boxe pas l'air, Donovan, boxe ta voiture, ça soulage bien mieux.

Il attrape le chiffon avec lequel il astiquait la carrosserie pour le jeter par terre.

Non, Donovan. Pas le chiffon. Boxe ta voiture. Montre-moi que tu aimais ma mère plus que ta voiture, et peut-être que je commencerai à moins te détester.

Il recule, puis balance un coup de pied dans le bidon, l'envoyant au milieu de la pelouse.

Putain, boxe ta voiture, Donovan ! Ma mère doit te regarder en ce moment. Montre-lui que tu as le cœur brisé, que tu n'attaches plus d'importance à ta vie.

Donovan nous laisse tomber tous les deux en se ruant chez lui sans avoir levé le petit doigt sur sa voiture. Je suis navré pour ma mère qu'il n'ait pas montré plus de désespoir. Je ne suis même pas sûr qu'il ait pleuré, j'étais trop loin pour le voir.

Les lumières du garage s'éteignent.

Les portes s'abaissent.

Au moins, il est trop bouleversé pour avoir rangé la voiture.

Je reste encore quelques minutes à contempler la maison ; va-t-il en ressortir avant demain ? Rien ne bouge, et c'est moi qui commence à

m'impatienter. En un sens, j'ai envie de m'en aller, d'oublier cet homme à jamais, mais, au fond, ma curiosité est de plus en plus piquée.

Qu'est-ce qu'elle a de si extraordinaire, cette fichue voiture ?

Toute personne venant de recevoir ce genre de mauvaise nouvelle n'aurait songé qu'à se défouler sur les objets qui l'entouraient. Tout homme normal aurait martelé le capot de coups, et plus s'il avait été très amoureux, par exemple fait sauter le pare-brise. Tandis que ce connard se contente de jeter un chiffon par terre.

Il devrait avoir honte.

Je devrais l'aider à mieux exprimer son chagrin.

Je devrais tambouriner ce capot à sa place. Et, même si je sais qu'il n'en résultera rien de bon, je suis déjà dehors. Pas le temps de me dire que je ferais mieux de changer d'idée. Quand l'adrénaline s'en prend à la conscience, c'est toujours elle qui gagne.

Arrivé devant la voiture rouge, je ne me donne pas la peine de vérifier s'il y a du monde dans les parages. Je sais qu'il n'y a personne. On n'est pas loin de minuit. Tout le monde doit dormir dans le quartier. De toute façon, ça m'est égal.

Je ramasse le chiffon, l'examine, n'y trouve rien de spécial, mais je décide de m'en servir pour ouvrir la portière de la voiture. Pas la peine d'y laisser des empreintes digitales si par hasard je venais à rayer la carrosserie.

L'intérieur est encore plus impeccable que l'extérieur. Sublime. Sièges de cuir rouge cerise. Garnitures en bois. Un paquet de cigarettes et des allumettes traînent sur la console ; ainsi ma mère fréquentait un fumeur.

Dommage.

Je jette un coup d'œil vers la maison, puis je reviens sur les allumettes.

Qui se sert encore d'allumettes, de nos jours ? Décidément, je hais cet homme.

Retourne à ta voiture, Ben. Tu en as assez vu pour la journée.

L'adrénaline domine de nouveau ma conscience. Je regarde le bidon d'essence.

Et si…

Donovan serait-il plus secoué de voir sa précieuse petite voiture disparaître dans

les flammes que d’apprendre la mort de ma mère ?

Apparemment, je vais vite le savoir, car mon adrénaline attrape le bidon et verse le reste du liquide sur les pneus et sur la carrosserie. Au moins, ma conscience est toujours assez éveillée pour que je pense à remettre le bidon là où il l’avait envoyé. Je craque une allumette, une seule, la jette au sol, comme dans les films, et je retourne vers la Cadillac.

Derrière moi retentit un souffle violent. La nuit s’illumine comme si on venait d’allumer les décorations de Noël.

De retour à ma place derrière le volant, je souris. C’est bien la première fois de la journée.

Je démarre et m’en vais tranquillement. Je tiens ma revanche. Celle de ma mère contre lui. La mienne contre elle.

Enfin une larme me coule sur la joue.

Et puis une autre.

Et encore une autre.

Je commence à pleurer si fort que j’ai du mal à distinguer la route devant moi. Je me gare sur une colline, m’appuie contre le volant, et mes pleurs virent aux sanglots. Elle me manque déjà tellement ! Pourquoi m’a-t-elle fait ça ? Je me sens personnellement atteint et, en un sens, je m’en veux de faire preuve d’un tel égoïsme. Enfin, je vivais avec elle, quand même ! J’étais le dernier à occuper encore cette maison. Elle savait que ce serait moi qui la découvrirais. Elle savait ce que ça me ferait, pourtant, ça ne l’a pas arrêtée et je n’ai jamais autant aimé quelqu’un que je déteste autant et je n’ai jamais autant détesté quelqu’un que j’aime tant.

Je pleure si longtemps que j’en ai mal au ventre ; mes mâchoires restent crispées, mes oreilles vibrent au passage des sirènes.

Je jette un coup d’œil dans mon rétroviseur pour suivre le camion de pompiers qui descend la colline.

J’aperçois la lueur orange dans le ciel noir, plus éclatante que je ne l’aurais cru.

Les flammes sont beaucoup plus hautes qu’elles ne devraient.

Mon cœur bat plus fort que je ne le voudrais.

J’ai fait quoi ?

Qu’est-ce que j’ai fait ?

J’ai les mains qui tremblent si fort que je n’arrive plus à démarrer. Je ne peux plus respirer. Mon pied dérape sur le frein.

Qu’est-ce que j’ai fait ?

Je repars. Je roule. J’essaie de respirer mais j’ai les poumons emplis de fumée noire. J’attrape mon téléphone. Je voudrais dire à Kyle que je dois être en pleine crise de panique mais je n’arrive pas à maîtriser assez mes doigts pour composer son numéro. L’appareil me glisse des mains et tombe par terre.

Bon, je suis à trois kilomètres de la maison. Je peux me débrouiller.

Je compte jusqu’à dix-sept exactement dix-sept fois et enfin je me gare devant chez moi.

J’entre en trombe dans la maison ; heureusement, Kyle ne dort pas encore, il est dans la cuisine. Pas besoin de monter le chercher dans sa chambre.

Posant les mains sur mes épaules, il me pousse vers une chaise. Je m’attends à le voir s’affoler en découvrant mon visage baigné de pleurs ; mais non, il me tend un verre d’eau, me parle calmement. Cependant, je ne comprends pas un mot de ce qu’il raconte. Il n’arrête pas de dire de le regarder dans les yeux, le regarder dans les yeux, le regarder dans les yeux.

– Regarde-moi dans les yeux.

Cette fois, je pige.

– Respire, Ben.

Sa voix augmente.

– Respire.

Mon pouls devient plus régulier.

– Respire.

Mes poumons s’emplissent d’air et l’exhalent, comme il se doit.

Je respire, j’inspire, respire, avale une autre gorgée d’eau et, dès que je peux parler, je ne cherche plus qu’à lâcher ce secret avant d’exploser.

– J’ai déconné, Kyle, dis-je en me relevant.

Je sens les larmes couler de nouveau sur mes joues, j’entends les vibrations de ma voix, les paumes plaquées sur mes tempes.

– Je ne voulais pas faire ça, je te jure, je ne sais pas pourquoi j’ai fait ça.

Kyle m’immobilise, plonge son regard dans le mien.

– Qu’est-ce que tu as fait, Ben ?

Je respire encore un coup, me dégage. Et là je lui dis tout ; cette flaque de sang en forme de tête de mort, ces lettres que Donovan lui avait écrites, et pourquoi je voulais voir ce qui l’attirait tant chez cet homme, au point d’oublier notre existence, et comment il n’a pas assez paniqué en apprenant qu’elle était morte et que je ne voulais pas mettre le feu à sa maison, je ne cherchais même pas à incendier sa voiture, ce n’est pas pour ça que j’étais là-bas.

On se rassied. À la table de la cuisine. Kyle n’a pas dit grand-chose mais sa phrase suivante me terrifie plus que tout ce que j’ai entendu de ma vie.

– Il y a eu des blessés, Ben ?

J’ai envie de secouer la tête pour dire non, mais elle reste bloquée.

Impossible de répondre, parce que je n’en sais rien. Bien sûr que personne n’a été blessé. Donovan était réveillé, il a dû sortir à temps.

Non ?

J’essaie encore de respirer mais mon souffle se bloque devant l’expression navrée de mon frère. Il se lève brusquement, fonce vers le salon. J’entends la

télévision se mettre en marche et je me dis que c'est sans doute la dernière fois que ce poste s'allumera sur la chaîne Bravo, maintenant que ma mère ne la regardera plus.

Et puis j'entends les chaînes changer, jusqu'au moment où je distingue les mots « incendie », « Hyacinth Court » et « un blessé ».

Blessé.

Donovan a dû sortir en catastrophe et se couper le doigt ou quelque chose du genre. Ça va. Il devait avoir une bonne assurance.

– Ben.

Je vais rejoindre Kyle dans le salon. Il va me dire que c'est bon et que je ferais mieux d'aller me coucher.

Depuis le seuil, je vois très bien l'écran et je m'arrête net en apercevant la bulle, en haut, à droite. Une fille. Qui me rappelle quelqu'un, je ne sais plus trop qui, mais le journaliste m'informe vite.

– Aux dernières nouvelles, Fallon O'Neil, seize ans, interprète principale de la série *Détective*, a été évacuée par hélicoptère. Dès que nous aurons des nouvelles sur son état, nous vous tiendrons au courant.

Kyle ne me dit pas que c'est bon.

Il ne dit rien du tout.

Nous restons tous les deux devant la télé, à sauter d'une chaîne d'infos à l'autre. Un peu après une heure du matin, on nous dit que la fille a été transportée au centre des grands brûlés de South Bay. Dix minutes plus tard, elle est dans un état critique. À une heure et demie on apprend qu'elle a subi des brûlures au quatrième degré sur plus du tiers du corps.

À deux heures moins le quart, on sait qu'elle devrait survivre quitte à subir de lourdes opérations de chirurgie réparatrice et une longue période de rééducation. À moins dix, les reporters racontent que le propriétaire de la maison a reconnu avoir répandu de l'essence près d'une voiture garée à la sortie de son garage. La police dit qu'il n'y a aucune raison de croire que l'incendie soit d'origine

criminelle mais qu'une enquête complète va devoir corroborer les affirmations du propriétaire.

Un présentateur laisse entendre que la carrière de la victime pourrait s'interrompre là. Un autre que les producteurs vont devoir prendre une importante décision : faudra-t-il attribuer le rôle à quelqu'un d'autre ou attendre la guérison de la victime ? Après quoi, on passe à la carrière de son père, au nombre d'Emmy pour lesquels il a été nommé.

Kyle éteint la télé vers deux heures du matin, dépose soigneusement la télécommande sur le bras du canapé.

– Tu sais si quelqu'un a assisté à la scène? me demande-t-il les yeux dans les yeux.

Je fais non de la tête.

– Tu as laissé des trucs derrière toi ? Des preuves éventuelles ?

– Non, dis-je en m'éclaircissant la gorge. Il a raison. Il a envoyé promener son bidon d'essence puis il est entré dans la maison. Personne n'a vu ce que j'ai fait ensuite.

– Donc, personne ne sait que tu étais là-bas ?

– Juste toi.

Il se rapproche de moi. Sur le coup, j'ai l'impression qu'il va me frapper. Pour un peu, j'approuverais.

– Écoute-moi, Ben, énonce-t-il d'une voix grave. Tu vas commencer par ôter tous les vêtements que tu portes en ce moment pour les passer à la machine. Va prendre une douche. Ensuite, tu te couches et tu oublies le reste. D'accord ?

Je hoche de nouveau la tête. Peut-être que je vais être malade dans trois minutes. Je ne sais pas…

– Tu ne dois surtout pas laisser la moindre trace qui pourrait te relier à ce qui s'est passé cette nuit. Ne fais aucune recherche Internet sur ces gens-là. Ne repasse jamais devant leur maison. N'en dis jamais un seul mot. Ni à moi… ni à

Ian… ni à personne. Tu m’entends ?

Là, je vais vraiment être malade, pourtant je parviens encore à hocher la tête.

Il m’observe un instant, comme pour s’assurer qu’il peut me faire confiance. Je n’ose pas bouger. Je voudrais qu’il sache qu’il peut me faire confiance.

– On a beaucoup de choses à faire demain pour préparer l’enterrement. Essaie de dormir un peu.

Sans me laisser le temps de répondre, il éteint et s’en va.

Je demeure quelques instants dans l’obscurité. Silencieux…

immobile… seul.

Je devrais sans doute m’inquiéter qu’on découvre ce que j’ai fait, éprouver désormais une sensation de culpabilité dès que Kyle me regardera. Je devrais sans doute songer que cette nuit, après une terrible matinée, risque de bousiller ma vie. Déjà parce que je suis au bord de la dépression.

Mais peu importe.

Parce que, tandis que je grimpe l’escalier, ouvre la porte de ma salle de bain pour vomir dans les toilettes le contenu de mon estomac, la seule chose qui occupe encore mes pensées est cette fille dont je viens de briser la vie.

Je m’assieds sur la cuvette, me prends la tête dans les mains.

Je ne mérite pas de vivre.

Je ne mérite pas de vivre.

Je me demande si ma flaque de sang aura la forme d’une tête de mort.

Fallon

J’ai à peine le temps d’arriver aux toilettes pour vomir.

Des gouttes de sueur me dégoulinent du front.

Je n’en peux plus.

J’arrête de lire.

C’est trop pour moi. Trop dur. J’en suis malade, je ne peux pas continuer à lire.

Je finis par me relever pour m’approcher du lavabo et me laver les mains, me passer de l’eau fraîche sur la bouche ; j’essaie d’en avaler un peu pour en chasser ce goût de bile.

Je regarde dans la glace les cicatrices qui courent de ma joue à mon cou. J’ôte mon tee-shirt, examine mon bras brûlé, ma poitrine, ma taille.

Je promène mes doigts sur ma joue, sur mes seins, sur ma hanche.

Je me penche pour me retrouver aussi près que possible de la glace.

De nouveau, je regarde les cicatrices, avec une attention que je ne leur avais encore jamais accordée, car ce que je ressens me déconcerte.

C’est la première fois que je les examine sans en éprouver la moindre colère.

Avant de lire le bouquin de Ben, je ne me rendais pas compte à quel point je tenais mon père pour responsable de ce qui m’était arrivé. Je lui en veux depuis le début, refusant à peu près systématiquement d’entendre ses excuses. Rien de ce qu’il fait ne trouve grâce à mes yeux et nos moindres conversations se sont toujours achevées en disputes.

Je ne vais pas lui pardonner pour autant d’être un crétin sans cœur. Il l’a toujours été. Mais il m’a aussi toujours aimée et, maintenant que je comprends plus précisément ce qui s’est passé, j’aurais mauvaise grâce à l’accuser d’avoir oublié ma présence.

Je ne passais chez lui qu’une fois par semaine et, ce soir-là, il venait d’apprendre le décès d’une personne qu’il aimait. Il devait être dans tous ses états. Dès lors, comment exiger qu’il se conduise avec une précision d’horloge en voyant sa maison brûler ? En l’espace de quelques minutes, il est passé du chagrin à la colère puis à la panique à cause de l’incendie.

Comment aurait-il pu illico se souvenir que je lui avais envoyé un SMS

douze heures plus tôt, annonçant que je venais dormir chez lui ? Je ne vivais pas sous son toit mais chez ma mère. Elle, bien sûr, aurait tout de suite songé à moi devant sa maison en flammes. La situation de mon père était totalement différente, et je ferais mieux d'en tenir compte. Même si on est demeurés en contact ces dernières années, notre relation n'a jamais plus été la même. Et j'en suis au moins à moitié responsable. Soit, on ne choisit pas ses parents, mais les parents ne choisissent pas non plus leurs enfants. Cependant, on peut décider de l'ardeur qu'on mettra ou pas à tirer le meilleur de ce qu'on a reçu.

Je sors mon téléphone de ma poche, prépare un texto pour mon père.

Moi : salut, papa. On se voit au petit déj demain ? Tu me manques.

J'envoie, puis je rajuste mon tee-shirt et retourne dans le salon. Je regarde le manuscrit en me demandant jusqu'à quel point je vais pouvoir poursuivre ma lecture. C'est trop dur, j'ai trop de mal à imaginer Ben et ses frères vivant de telles épreuves.

J'émets une rapide prière pour les frères Kessler, comme si ce que je lisais était en train de se produire aujourd'hui, comme si on pouvait encore prier pour Kyle.

Puis je reprends ma lecture où je l'ai laissée.

Roman de Ben – CHAPITRE TROIS

Seize ans

« Puissante est la main qui tient l'homme sous son emprise Par un nom griffonné. »

Dylan Thomas

Existe-t-il un pire jour que celui où votre mère s'est suicidée ?

Le lendemain du jour où elle s'est suicidée.

Quand on endure une grande souffrance physique – par exemple en se coupant la main –, le corps humain produit des endorphines qui ont une action comparable à celle de la morphine ou de la codéine. Il est donc normal de ne pas beaucoup souffrir juste après un accident.

Les douleurs émotionnelles doivent produire les mêmes réactions car aujourd'hui me fait infiniment plus mal qu'hier. Hier, j'étais dans un état second, comme si ma conscience ne me laissait pas concevoir que ma

mère était bien morte. À croire que je m'accrochais encore au mince espoir qu'en fin de compte cette journée n'était pas vraie.

Oublié cet espoir, aujourd'hui, bien que je tente toujours désespérément de le retrouver.

Elle est bien morte.

Et si j'avais de l'argent et des relations, j'essaierais bien d'adoucir ce chagrin avec je ne sais quelle drogue.

Ce matin, j'ai refusé de sortir. Ian et Kyle ont bien essayé de m'emmener de force au funérarium, mais j'ai gagné. En fait, j'ai gagné toute la journée.

Mange quelque chose, m'a dit Kyle au déjeuner.

Je n'ai rien mangé. J'ai gagné.

Tante Chele et oncle Andrew sont là, m'a dit Ian vers quatorze heures.

Maintenant, ils sont partis et je suis toujours dans mon lit, alors j'ai gagné.

Ben, descends dîner. On a reçu des tas de plats, les voisins n'ont pas arrêté de nous en apporter, m'a dit Kyle en passant la tête dans ma chambre vers dix-huit heures.

Mais j'ai préféré rester couché, sans toucher à ces mets appétissants, si bien que j'ai encore gagné.

Parle-moi, m'a dit Ian.

J'aimerais dire que j'ai gagné cette partie aussi, mais il est toujours assis sur mon lit et refuse de s'en aller.

Je remonte les couvertures sur ma tête, il les redescend.

– Ben. Si tu ne sors pas du lit, je vais employer les grands moyens. Tu ne veux

quand même pas me forcer à appeler un psy ?

Bordel de merde !

Je m’assieds sur le lit, frappe l’oreiller.

– Laisse-moi dormir, Ian ! Putain !

Mes hurlements ne le font pas réagir. Il me regarde juste d’un œil compatissant.

– Je t’ai laissé dormir. Près de vingt-quatre heures, maintenant. Il faut que tu te lèves, que tu te laves les dents, prennes une douche ou mange quelque chose.

Je ne bouge pas, alors il se relève.

– Benton, regarde-moi !

Jamais il ne m’a crié dessus. C’est d’ailleurs pour ça que je soulève ma couverture.

– Il n’y a pas que toi qui souffres, Ben ! On a des milliards de choses à faire. Tu as seize ans, tu ne peux pas vivre tout seul ici et, si tu ne descends pas pour nous prouver, à Kyle et à moi, que cette histoire ne t’a pas complètement démoli, on risque de prendre des décisions qui ne te plairont pas !

Il est tellement furieux que les muscles de sa mâchoire pulsent sous la peau.

Je réfléchis une seconde à ce qu’il vient de me dire. C’est sûr que mes frères ne vivent plus ici. Ian fait son école de pilotes. Kyle vient de commencer l’université. Ma mère est morte.

L’un d’eux va devoir revenir à la maison parce que je suis mineur.

– Tu crois que maman a réfléchi à ça ? dis-je en me rasseyant sur le lit.

Ian secoue la tête d’un air navré.

– Réfléchi à quoi ?

– Que son suicide allait obliger l’un d’entre vous à renoncer à son rêve ? Que vous alliez devoir revenir à la maison pour vous occuper de votre frère ?

– Évidemment qu’elle y a réfléchi !

– Mais non ! dis-je en riant. Ce n’est qu’une garce égoïste…

– Arrête !

– Je la déteste ! Je suis content qu’elle soit morte. Et je suis content de l’avoir découverte parce que maintenant je verrai toute ma vie le trou noir de sa tête, aussi vide que le trou noir de son cœur.

M’attrapant par le col de ma chemise, il me repousse sur le lit, se penche vers moi avant de répondre, les dents serrées :

– Ferme ta grande gueule. Elle t’aimait. C’était une bonne mère et tu es prié de la respecter, d’accord ? Je me fiche qu’elle te voie en ce moment ou pas, tant que tu seras dans cette maison, tu la respecteras comme il faut, jusqu’à ta mort.

Les yeux baignés de larmes, je suffoque de haine. Comment peut-il encore la défendre ?

Ce doit être plus facile quand on n’a pas vu son cadavre comme je l’ai aperçu en entrant dans sa chambre hier matin.

Une larme tombe de l’œil de Ian sur ma joue.

Il me relâche et se tourne pour se cacher le visage dans les mains.

– Désolé, Ben.

Pas moi.

Il revient vers moi sans plus dissimuler ses pleurs.

– Je… comment dire ? Quand on sait ce qu’elle traversait…

Je ricane :

– Quoi ? Elle a rompu avec son petit ami. Tu parles d’un malheur !

Il me dévisage d’un air consterné.

– Ben… tu ne l’as pas lue ?

– Lu quoi ?

– Sa lettre, soupire-t-il. Tu ne l’as pas lue avant que la police l’emporte ?

Je déglutis. Je savais que c’était ce qu’il faisait hier. Je le savais.

Il se passe la main dans les cheveux.

– Oh, mon Dieu ! Je croyais que tu l’avais lue.

Il sort de ma chambre.

– Je reviens dans une demi-heure.

Il n’a pas menti. Trente-trois minutes plus tard, il franchit la porte de ma chambre. J’ai passé ce temps à me demander ce qu’il pouvait y avoir dans cette lettre qui fasse une telle différence entre Ian qui plaint tellement notre mère et moi qui la déteste.

Il sort un morceau de papier de sa poche.

– Ils n’ont pas pu me donner l’original. Mais ils ont accepté d’en faire une photocopie, comme ça tu peux quand même la lire.

Je m’adosse à la tête de lit, déplie la feuille et lis les derniers mots de ma mère.

À mes garçons,

J’ai passé toute ma vie à apprendre à écrire. Pas par des cours spécialisés… ni même beaucoup à l’école… et ce n’est pas non plus l’expérience de la vie qui saurait nous apprendre à rédiger une lettre d’adieux destinée à nos enfants. Mais je vais quand même essayer.

D’abord, je voudrais expliquer pourquoi j’ai fait ça. Je sais que vous ne comprenez pas. Et, Ben, tu seras sans doute le premier à la lire, car je suis sûre que c’est toi qui me trouveras. Alors, s’il te plaît, lis cette lettre entièrement avant de décider de me haïr.

Voici quelques mois, j’ai appris que j’avais un cancer des ovaires.

Sournois, inguérissable, car il avait atteint un stade avancé avant que je n'en développe le moindre symptôme. Alors, avant de vous mettre en colère et de dire que j'ai baissé les bras, sachez que c'est la dernière chose que je voulais faire. Si j'avais pu combattre cette maladie, sachez que je l'aurais combattue de toutes mes forces. Mais voilà, on appelle le cancer le combat suprême, de ceux que les plus faibles gagnent et les plus forts perdent. Or, ce n'est pas cela du tout.

Le cancer ne joue pas le jeu. Il est le jeu.

Peu importe l'endurance. Peu importe l'entraînement. Le cancer c'est la partie suprême, et tout ce qu'on peut faire c'est y arriver avec son maillot.

Car on ne sait jamais… on pourrait passer toute la partie sur le banc. Sans la moindre chance de se battre.

Comme moi. Je suis obligée d'attendre sur le banc la fin de la partie, parce que personne ne peut plus rien pour moi. Je ne vais pas entrer dans les détails mais c'est trop tard, voilà tout.

Venons-en maintenant au plus difficile.

Dois-je attendre jusqu'au bout ? Laisser le cancer me priver petit à petit de tout ce que je suis ? Vous n'avez pas oublié le grand-père Dwight, complètement englouti par la maladie qui a pourtant refusé de le recracher pendant des mois. Grand-mère a dû changer de vie pour s'occuper de lui. Elle a perdu son travail, les frais médicaux se sont accumulés et ils ont fini par tout perdre. Elle a été expulsée de leur maison quinze jours après la mort de grand-père. Tout ça parce que le cancer a pris son temps avec lui.

Je ne veux pas de ça. Je ne supporte pas l'idée de vous forcer à vous occuper de moi. Je sais que si je ne mets pas un terme à ma vie, j'aurai peut-être la chance de rester six mois de plus sur cette terre. Ou même neuf. Tout ça pour que vous voyiez votre mère disparaître à petit feu. Et quand j'aurai perdu toute ma dignité, ma tête et le reste, le cancer s'en prendra à ce que je possède par ailleurs. La maison. Mes économies. L'argent mis de côté pour payer vos études. Et tous les bons souvenirs que nous avons pu partager.

Je sais que j'aurai beau essayer de me justifier, vous allez tous les trois souffrir plus que vous n'avez jamais souffert dans votre vie. Mais si je vous en avais parlé d'abord, vous m'auriez convaincue de ne pas le faire.

Je suis particulièrement désolée pour toi, Ben. Mon petit chéri. Pardonne-moi. J'aurais sans doute pu trouver une autre solution, parce qu'aucun enfant ne devrait trouver sa mère dans cet état. Mais je sais que si je ne le fais pas ce soir, avant votre arrivée, je pourrais reculer à jamais. Car ce serait une décision encore plus égoïste que celle-ci. Je sais que tu vas me trouver, demain matin, je sais que ça va te broyer, parce que ça me broie rien que d'y penser. Mais de toute façon, je serais morte avant tes dix-sept ans. Au moins, ce sera plus rapide et plus facile ainsi. Tu pourras appeler la police, ils emporteront mon corps et tout sera fini en quelques heures. Quelques heures pour que je meure et sois sortie de la maison, c'est beaucoup mieux que plusieurs mois, le temps de laisser le cancer jouer son jeu.

Je sais que ce sera une rude épreuve pour vous, alors j'ai essayé de vous faciliter les choses autant que possible. Il faudra que quelqu'un nettoie la chambre une fois qu'on aura emporté mon corps, et j'ai donc laissé une carte

dans la cuisine, vous n'aurez qu'à appeler ces gens-là. Il y a plein d'espèces dans mon sac. Je l'ai laissé sur le comptoir.

Si vous regardez dans mon bureau, le troisième tiroir, en bas, à droite, vous trouverez toute la paperasse nécessaire pour le capital décès.

Remplissez-les correctement. Ensuite, vous recevrez un chèque au bout de quelques semaines. La maison n'est pas encore complètement payée mais, une fois que vous aurez tout réglé avec ce que j'ai mis de côté, il restera encore de quoi payer vos études à tous les trois. J'ai suivi les conseils de notre notaire.

Tâchez de garder cette maison jusqu'à ce que vous soyez tous les trois assez grands pour vous installer de votre côté. C'est une belle propriété et, malgré tout, nous y avons vécu des jours heureux qui devraient vous laisser de bons souvenirs.

Vous aurez été, tous les trois, le véritable but de ma vie et, si je pouvais supprimer ce cancer, je le ferais, quitte à le refiler égoïstement à quelqu'un d'autre, afin que je puisse encore passer du temps avec chacun de vous trois.

Alors pardonnez-moi. Je n'avais que deux tristes options devant moi, et j'ai pris celle qui se révélerait finalement la moins pénible pour nous tous.

J'espère qu'un jour vous comprendrez. Et j'espère qu'en choisissant de faire ça,

je ne ferai pas de ce jour une date maudite dans votre vie. Le 9 novembre est important pour moi. C'est le jour de la mort de Dylan Thomas. Et vous savez combien ce poète m'a marquée. Il a accompagné bien des événements de ma vie, en particulier la mort de votre père. J'espère seulement que cette date ne gardera pas beaucoup d'importance dans votre avenir.

Et, s'il vous plaît, ne vous faites pas de souci pour moi. Mes souffrances sont terminées. Selon la sage formule de Dylan Thomas… Après la première mort, il n'y en pas d'autre.

Avec tout mon amour

Maman

Je déchiffre à peine la signature de ma mère à travers mes larmes. Ian revient dans ma chambre quelques minutes plus tard et s'assied près de moi.

Je voudrais le remercier de m'avoir fait lire ça, mais je suis tellement bouleversé que je n'arrive pas à parler. Si seulement j'avais lu cette lettre avant que la police ne l'emporte… J'aurais alors tout compris. Et ces deux derniers jours se seraient déroulés tout autrement. Je n'aurais sans doute pas été en état de choc, au point d'inventer cette histoire idiote du petit ami responsable de sa décision.

Et je serais resté à la maison cette nuit, au lieu de partir en voiture vers la maison d'un inconnu et de provoquer un incendie qui a pris des proportions invraisemblables.

Mes sanglots redoublent et Ian me passe un bras sur l'épaule pour me serrer contre lui. Il doit croire que c'est juste cette lettre qui me fait pleurer et, dans un sens, il a raison. Il doit aussi penser que je m'en veux d'avoir dit tellement de conneries sur ma mère et, là aussi, il a raison.

Mais il ignore que l'essentiel de ces larmes n'est pas inspiré par le chagrin.

Ce sont des larmes de regret pour avoir massacré la vie d'une fille innocente.

Fallon

Je repose cette page, sors un autre mouchoir. Je crois que je n'ai pas arrêté de pleurer depuis que j'ai repris ma lecture.

Je vérifie mon téléphone et y trouve une réponse de mon père : Papa : Oui ! J'en serais ravi, tu me manques toi aussi. Dis-moi où et quand et j'y serai.

J'essaie de ne pas verser d'autres larmes en lisant son SMS, mais je ne peux m'empêcher de penser que mon amertume m'a fait rater beaucoup de bons moments avec lui. Il va falloir qu'on les rattrape au cours des années à venir.

J'ai pris quelques pauses pour manger. Pour réfléchir. Pour respirer. Il est presque dix-neuf heures et je n'ai encore lu que la moitié du manuscrit. En général, il me faut plusieurs heures pour avaler tout un livre mais là, c'est sans doute le truc le plus dur que j'aie lu de ma vie. Et que dire de ce qu'a pu ressentir Ben en le rédigeant ?

Je jette un coup d'œil sur la page suivante pour voir si je n'ai pas besoin d'une autre pause avant de m'y remettre. Quand je constate que le chapitre suivant relate notre rencontre au restaurant, je décide de continuer à lire. Il faut que je sache ce qui l'a incité à se rendre là-bas ce jour-là. Et, surtout, pourquoi il a décidé d'entrer dans ma vie.

Je me rassieds sur le canapé, inspire profondément. Et je commence à lire le chapitre quatre du manuscrit de Ben.

Roman de Ben – CHAPITRE QUATRE

Dix-huit ans

« Quelqu'un m'ennuie. Je crois que c'est moi. »

Dylan Thomas

Mon bras pend sur le côté de mon lit et, à la façon dont ma main touche le tapis, je peux dire qu'il n'a ni sommier ni ressorts. C'est juste un matelas posé à même le sol.

Je suis à plat ventre, le visage dans l'oreiller, et un drap me couvre la moitié du corps.

Je déteste ces moments, quand je me réveille trop perturbé pour savoir où je me trouve ou qui pourrait bien dormir à côté de moi. En général, je reste immobile le temps de prendre conscience de ce qui m'entoure, dans l'espoir de ne pas

gêner la personne qui se trouverait avec moi. Mais ce matin, c'est différent, parce que cette personne est déjà debout. J'entends couler une douche.

J'essaie de compter combien de fois ça m'est arrivé – me cuiter au point d'à peu près tout oublier le lendemain. Je dirais au moins cinq fois cette année mais là, c'est de loin la pire. D'habitude, je me rappelle à quelle fête je me trouvais, avec quels amis, le nom de la fille avec qui je flirtais avant de complètement sombrer. Tandis que ce matin, rien.

Mon cœur commence à battre aussi fort que les martèlements dans ma tête. Je sais que je vais devoir me lever et trouver mes vêtements. Je sais que je vais devoir examiner les environs pour essayer de déterminer où je me trouve, où j'ai pu laisser ma voiture. Je pourrais même être obligé de rappeler Kyle. Mais ce ne sera qu'en dernier recours, parce que je ne suis pas d'humeur à me faire encore sermonner aujourd'hui.

C'est peu de dire qu'il est déçu par mon évolution. La vie n'est plus la même à la maison depuis la mort de notre mère, il y a deux ans.

Enfin… je ne suis plus le même. Kyle et Ian espèrent que je vais finir par me reprendre. Ils espéraient déjà que, après le lycée, j'allais m'intéresser à mes études à l'université, mais ça ne s'est pas passé comme prévu. En fait, mes moyennes sont tellement basses, étant donné mes nombreuses absences, que je ne suis même pas sûr de terminer le semestre.

Pourtant j'essaie. De tout mon cœur. Chaque matin, en me réveillant, je me dis que ça ira mieux. Aujourd'hui, je vais me guérir de ma culpabilité. Et pourtant quelque chose se produit, qui ranime comme jamais des remords que je croyais pouvoir noyer trop vite. C'est d'ailleurs bien ce que je fais. Je noie le tout dans l'alcool, les amis, les filles. Qu'au moins la nuit prochaine je n'aie plus à me reprocher mes erreurs passées.

La vie que j'ai brisée.

Cette pensée force mes yeux à s'ouvrir, à affronter le soleil qui entre par la fenêtre. Je me protège les yeux de la main, attends un moment avant d'essayer de me relever pour trouver mes vêtements. Quand, enfin, je suis debout, je repère mon pantalon, puis le tee-shirt que je me rappelle avoir enfilé hier avant les cours.

Mais ensuite ? Rien. Je ne me rappelle absolument rien.

J’enfile mes chaussures puis examine la chambre autour de moi.

Connais pas. Je jette un coup d’œil par la fenêtre, constate que je me trouve dans un immeuble. À part ça, je ne vois pas où je suis, mais c’est peut-être parce que je n’arrive pas trop à ouvrir les yeux. J’ai mal partout.

Cela dit, la réponse va sans doute venir toute seule, car la porte de la salle de bain s’ouvre derrière moi. Je plisse les paupières ; je n’ai aucune idée de l’apparence de cette personne ni de ce qu’elle pourrait attendre de moi.

– Bonjour, Beau Gosse !

Cette voix familière vient me frapper en plein cœur. Les jambes flageolantes, je me sens sur le point de tomber et je dois m’accrocher à une chaise voisine, m’asseoir en hâte, pour me prendre la tête dans les mains. Impossible de la regarder.

Comment a-t-elle pu faire ça à Kyle ?

Comment a-t-elle pu me laisser faire ça à Kyle ?

Jordyn se rapproche de moi, mais je refuse encore de la regarder.

– Si tu as toujours envie de vomir, dit-elle, va vite dans la salle de bain.

Je secoue la tête ; je voudrais que cette voix disparaisse, que cet appartement disparaisse ; que la deuxième pire erreur de ma vie disparaisse.

– Jordyn…

En percevant mon timbre cassé, je comprends pourquoi elle a cru que j’avais la nausée.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

Je l’entends qui vient s’asseoir sur le lit, à quelques pas de moi.

– Eh bien… dit-elle. Ça a dû commencer par une ou deux bières.

Quelques jolies filles. Et ça s'est terminé par ton coup de fil à minuit où tu parlais d'un rendez-vous et me suppliais de venir te chercher parce que tu étais trop bourré et que Kyle serait en pétard si tu le lui demandais.

Elle se relève, se dirige vers sa penderie.

– Et crois-moi, ajoute-t-elle, il aurait été furax. Et si tu lui dis que je t'ai laissé dormir ici pour qu'il ne te trouve pas, c'est à moi qu'il en voudra.

Alors tu as intérêt à ne pas me balancer, Ben, sinon je te tue.

Mon esprit essaie de suivre mais elle va trop vite.

Ainsi, je l'ai appelée ? À l'aide ?

On n'a pas…

Bon Dieu, non. Elle n'aurait pas fait ça ! Apparemment, je ne contrôle plus rien quand je me mets dans des états pareils. Encore heureux que je lui aie téléphoné avant de commettre une bêtise de plus. Kyle et elle sont ensemble depuis si longtemps que je la considère comme une sœur. À

mon avis, elle ne lui dira rien. N'empêche que le doute subsiste : *pourquoi étais-je nu ? Dans son lit ?*

Elle sort du dressing et, cette fois, j'ose la regarder. Elle paraît normale. Pas coupable pour un sou. Un peu fatiguée, peut-être, mais toujours aussi souriante.

– J'ai vu ton cul ce matin, dit-elle en riant. Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Je t'avais dit d'utiliser la douche, mais tu aurais pu te rhabiller ensuite. Maintenant je vais devoir laver mes draps. J'espère que, quand je vais venir vivre avec Kyle, tu prendras l'habitude de porter au moins un caleçon. Dire que j'ai dû dormir sur le canapé pendant que tu dessaoulais dans mon lit !

J'ai envie de la prier de ralentir mais plus elle parle plus je me sens soulagé.

– Tu m'en dois une, là ! conclut-elle.

Sans plus sourire, elle revient s'asseoir devant moi, se penche, l'air soucieux :

– Je ne voudrais pas me mêler de ta vie, mais j'aime ton frère et, dès que mon bail s'achève, on va vivre tous ensemble. Alors je ne te le dirai qu'une fois. Tu m'écoutes ?

Je hoche la tête.

– Nous ne recevons à la naissance qu'un esprit et qu'un corps. Donc on doit en prendre le plus grand soin. Désolée de te dire ça, Ben, mais, là, tu

te laisses aller à ce qu'il y a de pire en toi. Tu es déprimé. Mal dans ta peau. Tu n'as que dix-huit ans et je ne sais pas où tu te procures cet alcool, mais tu bois beaucoup trop. Tes frères ont beau essayer de t'aider, personne ne pourra te forcer à t'améliorer si tu n'y mets pas du tien. Alors s'il te reste un brin d'espoir dans la vie, je te conseille de t'y accrocher, parce que sinon tu ne remonteras jamais la pente. Et tu entraîneras tes frères avec toi, car ils t'aiment trop.

Elle me contemple le temps qu'il faut pour que ses paroles s'impriment dans ma cervelle. On dirait ma mère, et cette idée me frappe.

Je me lève.

– Tu as fini ? Parce qu'à présent j'aimerais bien récupérer ma voiture.

Elle pousse un soupir de lassitude et ça me met mal à l'aise, cependant je refuse de lui montrer qu'en ce moment je ne songe qu'à ma mère, à sa réaction si elle me voyait, là…

*

* *

Après quelques textos aux amis, j'ai retrouvé ma voiture. Tandis que Jordyn me dépose je me demande si je devrais m'excuser ou non. Je reste un instant devant la portière entrouverte, et finalement je me penche vers elle.

– Pardon pour mon attitude. Je te remercie pour ton aide cette nuit, et aussi de m'avoir accompagné.

Je me redresse quand elle me prend le bras.

– Tu sais, cette nuit, quand tu m’as appelée ? Tu n’arrêtais pas de mentionner un rendez-vous aujourd’hui, et… je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je sais que c’est la date anniversaire de ce qui est arrivé à ta maman. Alors je pense que ça te ferait du bien d’aller la voir. Réfléchis-y, d’accord ?

Je fais oui de la tête puis sors pour regagner ma voiture.

Je sais que ça remonte à deux ans. Pas la peine de me le rappeler.

Tous les matins au réveil, dès ma première bouffée d’air, je me rappelle ce

jour-là.

*

* *

J’agrippe le volant sans trop savoir si je vais sortir de ma voiture. Dire que je me trouve dans le cimetière… Je ne suis jamais venu sur sa tombe.

Je n’en éprouve pas le besoin parce que je n’ai pas l’impression qu’elle soit là. Je lui parle parfois. Bien sûr, sans recevoir de réponse, mais je lui parle quand même. Et pas besoin de contempler une pierre tombale pour ça.

Alors qu’est-ce que je fiche ici ?

Je devais espérer que ça m’aiderait mais le fait est que j’ai accepté la mort de ma mère. Je comprends pourquoi elle a fait ça. De toute façon, si elle n’avait pas pris cette décision, le cancer l’aurait emportée, à l’heure qu’il est. Pourtant, toute ma famille a l’air de croire que je n’arriverai pas à surmonter ce chagrin. Qu’elle me manque tellement que toute ma vie en est bouleversée.

Bon, c’est vrai qu’elle me manque, mais les choses ont évolué. En revanche, je ne me remets toujours pas de ce que j’ai fait ensuite.

Comme me l’a demandé Kyle, je n’ai plus jamais parlé de Fallon ni de son père. Je ne les suis même pas sur les réseaux sociaux. Je ne vais plus dans leur quartier, bien que j’ignore dans quelle maison ils ont pu s’installer ensuite. Et je n’ai pas l’intention de le découvrir. Kyle avait raison en disant que je devais

garder mes distances. Ils ont classé l'événement en accident, inutile que j'éveille maintenant les soupçons.

N'empêche que je pense tous les jours à cette fille. Elle a manqué sa carrière à cause de moi. Une belle carrière. Qui en ferait rêver plus d'un.

Et mes actes de cette nuit-là vont affecter toute sa vie.

Parfois je me demande où elle en est. Plusieurs fois déjà, j'ai voulu effectuer des recherches sur elle, si ce n'est la rencontrer, afin de savoir quelles blessures lui a laissées l'incendie. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que ça m'aiderait de voir qu'elle mène une vie normale, qu'elle va bien. Ce qui m'en empêche, c'est l'idée que les choses se passent mal

pour elle, qu'elle vive un quotidien terrible à cause de moi. Je ne sais pas si je pourrais le supporter.

À l'instant où je m'apprête à ouvrir ma portière, une autre voiture vient se garer devant la mienne. Le conducteur sort et il n'a pas besoin de se retourner, j'en ai déjà la gorge sèche.

Qu'est-ce qu'il fait ici ?

Rien qu'à voir sa nuque, je le reconnais ; et puis son allure, sa taille…

Donovan O'Neil est très facile à identifier, d'autant que je l'ai vu sur tous les écrans de télé la nuit de l'incendie, je ne risque pas de l'oublier.

Je regarde autour de moi, pour vérifier si je ne pourrais pas reculer ma voiture et m'éclipser en douce avant qu'il ne remarque ma présence. Mais il n'a pas l'air de s'occuper de ce qui l'entoure. Il tient à la main un pot d'hortensias et emprunte l'allée où se trouve la tombe.

Il est venu voir ma mère.

Je suis soudain ramené à la nuit où, assis dans la même voiture, je l'épiais du trottoir d'en face. Ça me fait un peu le même effet, sauf que cette fois j'y mets plus de curiosité que de haine. Il ne s'arrête pas longtemps, remplace les fleurs fanées par celles qu'il apporte. Puis il reste un instant debout devant la pierre tombale, avant de retourner vers son véhicule.

Il a l’air de bien connaître les lieux, à croire qu’il vient ici sans arrêt.

Sur le moment, je m’en veux d’avoir pensé qu’il ne tenait pas à elle ; on voit au contraire que si, sans quoi il ne reviendrait pas lui rendre visite deux années plus tard.

Il jette un coup d’œil à sa montre en regagnant sa voiture, presse le pas. Comme s’il était en retard. Je me demande si, par miracle, cela n’aurait pas quelque chose à voir avec sa fille. Je me dis d’arrêter quand je tourne la clef sur le contact.

– Ne fais pas ça, Ben, dis-je à haute voix.

Mais, aujourd’hui, c’est la curiosité qui l’emporte. Car je suis sa voiture hors du cimetière et que je ne sais absolument pas pourquoi je fais ça.

*

* *

Je me gare quelques voitures derrière lui, à proximité du restaurant où il vient d’entrer. Quelqu’un se lève, les bras tendus – une fille –, et je serre les dents.

Ce doit être elle.

Mes paumes deviennent moites. Je ne suis pas sûr d’avoir envie de la voir. Cependant, je ne vais pas non plus m’en aller alors qu’elle est là, tout près ; il faut au moins que j’entre, que je passe devant leur table. Il faut que je sache. Je dois savoir ce que j’ai fait à Fallon, si c’est elle.

J’attrape mon ordinateur portable avant d’entrer, histoire d’avoir l’air occupé alors que je suis seul. Depuis l’entrée, je ne vois pas son visage, elle me tourne le dos. En même temps, j’essaie de ne pas trop la regarder pour ne pas alerter son père.

– Une table ou un box ? me demande l’hôtesse.

Je montre le box voisin du leur :

– Je peux me mettre là ?

Souriante, elle attrape un menu.

– On est tout seul, aujourd'hui ?

Je hoche la tête et elle me conduit à ma place. Mon cœur bat si fort que je n'ai pas la force de jeter un coup d'œil vers la jeune fille en passant devant elle. Je m'assieds à la place qui leur tourne le dos. Je finirai bien par trouver le courage, mais là… déjà, je ne commets aucune infraction en venant ici. J'ignore pourquoi j'ai l'impression de transgresser la loi, alors que je ne fais que m'installer pour déjeuner.

Les mains jointes sur la table, je cherche toutes les raisons possibles de me retourner pour jeter un regard par-dessus mon épaule. Seulement je crains ensuite de ne plus pouvoir m'empêcher de la contempler. J'ignore le mal que j'ai pu lui faire et j'ai peur de découvrir de la tristesse dans ses yeux.

Mais si je regardais quand même et y découvrais du bonheur ?

– Je n'ai qu'une demi-heure de retard, Fallon, lui dit son père. Lâche-moi un peu.

Il a prononcé son nom. C'est bien elle. D'ici à quelques minutes, je pourrais me retrouver devant la fille dont j'ai failli causer la mort.

Coup de chance, un serveur vient prendre ma commande, m'arrachant à mes pensées. Je n'ai pas faim du tout, alors je désigne le premier truc que je vois sur le menu. Pas la peine d'attirer l'attention sur moi.

Le serveur se met à bavarder, soufflant que le type derrière nous ressemble à Donovan O'Neil, l'acteur qui jouait Max Epcott. Je fais mine de ne pas savoir de qui il s'agit et ça semble beaucoup le décevoir. Tant mieux, parce que j'ai hâte qu'il s'en aille. Resté seul, je m'adosse à mon siège pour écouter la conversation de mes voisins.

– Bon, oui, dit-il. Je suis un peu choqué. Mais c'est comme ça.

J'attends qu'elle réponde. J'ai manqué le début, à cause de cet imbécile de serveur, mais son silence prouve qu'elle n'est pas vraiment enchantée.

– Fallon ? Tu vas dire quelque chose ?

Elle n’a pas l’air ravie.

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Tu ne veux pas que je te félicite, non plus ?

J’entends son père s’adosser brutalement au box.

– Moi qui croyais que tu serais contente pour moi…

– Contente ? Comment ça ?

Bon, apparemment, ce qu’il lui a dit ne la met pas en joie, elle a du cran, je dois le reconnaître.

– Je ne pensais pas pouvoir redevenir père.

Je ne sais pas trop ce que je dois en penser. Sur le moment, ça me rappelle que cet homme était amoureux de ma mère, et c’est peut-être à ce type de situation qu’il serait parvenu avec elle si le cancer ne l’avait pas emportée.

Enfin… pas le cancer, le pistolet. Mais c’était quand même la faute du cancer.

– Ce ne sont pas quelques gouttes de sperme dans un vagin de vingt-quatre ans qui feront de toi un père.

Je ris silencieusement. Je ne sais pas pourquoi, mais à entendre cette fille parler ainsi, je me sens un peu moins coupable. Sans doute parce que je l’avais plutôt imaginée comme une personne effacée, gentille, qui ne songeait qu’à se plaindre. Alors qu’elle se révèle plutôt dotée d’un sacré caractère.

N’empêche… c’est fou. Je ne devrais pas être là. Kyle me tuerait s’il découvrait ce que je fais.

– Tu ne crois pas que j’aie le droit de me revendiquer comme père ?

Alors que suis-je pour toi ?

Je ne devrais pas écouter cette conversation privée. Je passe les instants suivants à faire semblant de travailler sur mon ordinateur portable, tout en écoutant les âneries de son abruti de père.

De ma place, j’entends la jeune fille soupirer :

– Tu es impossible. Maintenant, je comprends pourquoi maman t’a quitté.

– Ta mère m’a quitté parce que j’avais couché avec sa meilleure amie.

Ma personnalité n’avait rien à voir là-dedans.

Comment ma mère a-t-elle pu aimer cet homme ?

Maintenant que j’y pense, je ne suis plus trop sûr qu’elle l’aimait.

Après tout, c’était lui qui l’arrosait de lettres et de textos. Je n’ai rien vu de ce qu’elle aurait pu lui envoyer. Au fond, ça n’était peut-être qu’une relation éphémère et unilatérale, qu’il n’arrive pas à surmonter.

En tout cas, je me sens beaucoup mieux. Je frémis à l’idée que ma mère n’ait pu être qu’une femme normale qui n’ait pas toujours su choisir les meilleurs partenaires, et non l’héroïne indomptable que j’avais sans doute fait d’elle dans mes souvenirs.

Le serveur interrompt la conversation en apportant leur commande. Je lève les yeux au ciel quand il fait semblant de soudain reconnaître Donovan O’Neil. Il demande à Fallon si elle veut bien les prendre tous les deux en photo. Je me raidis à l’idée qu’elle va se lever, apparaître dans

mon champ de vision. Je ne suis pas certain de supporter de voir à quoi elle ressemble.

Mais peu importe que je sois prêt ou non, car elle vient de leur dire de prendre un selfie, qu’elle se rendait aux toilettes. Là, elle passe devant moi et, à l’instant où je l’aperçois, je reste le souffle coupé.

Comme elle marche dans la direction opposée, je ne vois pas son visage. Mais ses cheveux… Épais, longs, raides, châtains, qui tombent en cascade dans son dos.

Et son jean. Il lui va si bien qu’il semble taillé sur mesure, moulant chacune de ses courbes, des hanches aux chevilles. Il accompagne tellement ses mouvements que je me demande tout d’un coup à quoi ressemblent ses sous-

vêtements. J'imagine assez bien un string, parce que je ne vois pas de trace de culotte, ou bien… *hé Ben, qu'est-ce qui te prend ?*

C'est à ça que te sert ton cerveau ?

Mon pouls bat plus vite, parce qu'il faut que je bouge, que je me lève et m'en aille ; je suis déjà trop content de la voir en forme. Son père est sans doute un connard, mais elle a l'air de très bien se porter, je n'ai donc rien à faire auprès d'eux.

En attendant, je vois ce fichu serveur qui ne songe qu'à se tenir aussi près que possible de Donovan O'Neil. Quant à moi, je me moque qu'il m'apporte ou non mon déjeuner. En fait, l'addition me suffirait, après quoi je n'aurais plus qu'à me barrer.

Je ne tiens plus en place. Elle en met un temps ! Elle va réapparaître d'une seconde à l'autre et je ne sais pas si je dois la regarder ou non, lui sourire ou non, m'en aller tout de suite, ou quoi ? La voilà…

Elle garde la tête baissée, si bien je ne vois toujours pas son visage, mais son corps est encore plus parfait vu de devant.

Quand elle pose ses yeux sur moi, mon cœur se liquéfie. Pour la première fois depuis deux ans, je vois exactement ce que je lui ai fait.

Le côté gauche de son visage, du haut de la joue, près de l'œil, jusqu'à son cou, est couvert de cicatrices. À cause de moi. Certaines sont moins visibles que d'autres mais tout de même très proéminentes, sur une peau

rosée, plus claire et beaucoup plus fragile qu'aux endroits où elle n'a pas été touchée. Mais ce ne sont pas ses cicatrices qu'on remarque tout de suite, ce sont ses yeux verts, fixés sur moi. Ils expriment un tel manque de confiance en soi que je comprends aussitôt le mal que j'ai pu lui causer.

Elle lève la main, accrochant une mèche à sa bouche, pour couvrir cette partie de son visage. En même temps, elle baisse de nouveau la tête, pour faire tomber ses cheveux devant ses joues. Je ne peux détacher mes yeux d'elle, ça me ferait trop mal. J'imagine ce qu'a pu être cette nuit pour elle. La peur qu'elle a dû ressentir. Les douleurs qu'elle a dû subir durant les mois qui ont suivi.

Je serre les poings car je n’ai jamais éprouvé un tel besoin d’arranger les choses. J’irais bien me jeter à ses genoux pour lui dire à quel point je regrette de l’avoir tant fait souffrir. D’avoir brisé sa carrière. Au point qu’elle se croie obligée de cacher son visage alors qu’elle est si magnifique.

Elle ne se rend pas compte. Elle ne se rend pas compte qu’elle est maintenant en train de fixer son regard droit dans celui du type qui a bousillé sa vie. Elle ne se rend pas compte que je donnerais n’importe quoi pour venir poser mes lèvres sur cette joue, pour embrasser les cicatrices que je lui ai infligées, pour lui dire à quel point je regrette…

Elle ne se rend pas compte que je suis au bord des larmes en voyant son visage, à la fois si beau et si bouleversant. Si je ne lui souris pas immédiatement, je vais fondre en larmes.

Et c’est là que se produit cette chose, quand elle passe devant moi, qui me met la boule au ventre. Car je crains que ce petit sourire qu’elle vient de m’accorder ne soit tout ce qui se passe jamais entre nous. Je ne vois d’ailleurs pas pourquoi ça m’inquiète puisque, hier encore, je n’aurais même pas pu affirmer que je voulais la croiser.

Mais, maintenant que je l’ai vue, je ne suis pas certain de vouloir que ça s’arrête là. Alors, quand j’entends son père, derrière moi, la rabaisser en lui disant qu’elle n’est plus assez jolie pour reprendre son métier d’actrice, j’ai envie de me jeter sur lui pour l’étrangler. Ou au moins d’aller m’asseoir à côté d’elle pour prendre sa défense.

C’est le moment que choisit le serveur pour m’apporter mon plat.

J’essaie de manger mais je suis encore choqué de ce que lui a dit son père.

J’avale quelques frites tout en écoutant le mec aligner les phrases toutes faites. Sur le coup, je suis presque soulagé quand elle annonce son intention de déménager.

Tu as bien raison.

En découvrant qu’elle a le cran de traverser le pays et de poursuivre son métier d’actrice, je me sens fondre de respect. Ce qui n’est plus du tout le cas lorsque son père continue de la rabaisser :

– Tu sais très bien que ce n’est pas ce que je voulais dire. Il n’y a rien de dégradant à faire des livres audio. Seulement, tu peux entreprendre une plus belle carrière dans un autre domaine, maintenant que les portes du cinéma te sont fermées. Tu ne gagneras jamais assez avec ces lectures, pas plus qu’à Broadway, d’ailleurs.

Je n’entends pas ce qu’elle répond, car je commence à voir rouge. Dire que cet homme, un père censé défendre et soutenir sa fille, lui raconte de telles sornettes… Il estime peut-être qu’en l’occurrence rien ne vaut une fermeté affectueuse, mais elle en a déjà assez vu comme ça.

La conversation s’interrompt un certain temps, et le voilà qui redemande de l’eau. Le silence se prolonge, j’en profite pour me lever et me rendre aux toilettes, histoire de me calmer un peu ; ce qui m’évite de tenter d’étrangler cet individu à mon retour. Je me rassieds derrière lui.

– Avec des types comme toi, lui dit-elle, je vais envoyer promener tous les hommes qui tournent autour de moi.

Si tous les types sont vraiment comme lui, je comprends que toutes les femmes les envoient promener.

– Pour ce que ça va changer ! lui répond son père. Je ne t’ai jamais vue sortir qu’avec un seul garçon, et ça remonte à plus de deux ans.

C’est là que je pète un câble.

Il ne sait même pas quel jour on est ? Il n’a pas la moindre idée de ce que sa fille a enduré ces deux dernières années ? Je suis sûr qu’il lui a déjà fallu au moins un an pour guérir, et il m’a suffi d’échanger avec elle un

regard de quelques secondes pour comprendre qu’elle n’avait pas la moindre confiance en elle. Et ce monsieur lance des commentaires sur le fait qu’elle n’est pas sortie avec un garçon depuis son accident ?

Je suis tellement hors de moi que j’en ai les mains qui tremblent. C’est peut-être encore plus violent que la nuit où j’ai mis le feu à sa voiture.

– Qu’est-ce que tu veux, papa, les garçons ne me regardent plus comme avant.

Incapable de me retenir davantage, je sors de mon box. Pas question de laisser cette fille passer une seconde de plus sans défense.

Sans plus y réfléchir, je viens m'asseoir à côté d'elle.

– Désolé d'être en retard, ma chérie, dis-je en lui passant un bras sur l'épaule.

Elle se raidit un peu, ce qui ne m'empêche pas de lui poser les lèvres sur la tempe en murmurant :

– Fichus embouteillages.

Je saisis la main de son père et, sur le point d'énoncer mon nom, je me demande s'il ne va pas le reconnaître. Après tout, il est sorti avec ma mère. Mais elle avait repris son nom de jeune fille après la mort de mon père, donc ça ne lui dira peut-être rien. Enfin, j'espère.

– Je m'appelle Ben, dis-je. Benton James Kessler. Je suis le copain de votre fille.

Aucune lueur ne lui traverse le regard. Il ne voit pas du tout qui je suis.

Au moment où nos mains se touchent, j'ai envie de l'attirer vers moi et de lui mettre mon poing dans la gueule. Seulement sa fille est là, alors je me calme et lui souffle à l'oreille :

– Faites semblant.

Tout d'un coup, on dirait qu'une lampe s'allume dans la tête de Fallon, car son expression passe de la stupéfaction à la délectation.

– Je commençais à croire que tu n'arriverais jamais, me répond-elle.

Oui, ai-je envie de dire, *je n'aurais jamais cru me retrouver ici moi non plus. Mais, comme je peux difficilement te faire plus de mal que je ne t'en ai*

déjà fait, en cette date anniversaire, je peux au moins essayer de réparer un peu les choses.

Fallon

Je forme une nouvelle pile avec les pages que j'ai déjà lues. Puis je considère ce

manuscrit sans y croire. Je devrais en vouloir à mort à ce mec de m'avoir menti si longtemps. Cependant, maintenant que je connais les événements de son point de vue, je comprends mieux son attitude envers moi. Mais aussi celle de mon père.

Ben a raison : en me replaçant à cette époque, je vois que mon père n'avait pas complètement tort. Il exprimait son opinion sur ma carrière, ce qui est le droit de tout parent. Et, quand bien même je n'étais pas d'accord avec lui ni avec sa façon de l'exprimer, je dois reconnaître qu'il n'a jamais été très doué en matière de communication. Sans compter que je lui en voulais à mort le jour où il s'est assis dans ce box avec moi. Il est aussitôt passé en mode défense, tandis que j'étais dans l'attaque, et c'est là que les choses ont commencé à déraper.

Je dois me rappeler qu'il existe plusieurs façons d'exprimer son amour.

Et même si nous avons choisi les deux opposés, c'est quand même de l'amour.

Je m'apprête à passer au chapitre suivant quand la feuille d'un carnet me tombe sur les genoux. Je repose la page du manuscrit pour saisir cette lettre. Rédigée par Ben.

Fallon,

Tu sais maintenant tout ce qui va se passer dans le manuscrit. Je l'ai fidèlement retranscrit. Tous ces jours que nous avons passés ensemble et même quelques-uns sans toi, toutes les pensées que j'ai eues en ta présence…

ou presque.

Tu comprends maintenant que, le jour où nous nous sommes rencontrés, je n'étais pas à mon meilleur. Les deux années de ma vie depuis l'incendie ont été un enfer et je faisais tout ce que je pouvais pour oublier ma culpabilité.

Mais cette première journée passée avec toi a aussi été la première depuis longtemps où je me suis senti heureux. Je voyais bien que je t'avais fait plaisir, chose que je n'aurais pas crue possible. Alors, malgré tes projets de déménagement, j'ai pensé que si je trouvais un moyen de nous revoir le 9

novembre, ça marquerait une étape importante dans nos deux vies. Je me suis donc juré de profiter à fond de ces journées que j'allais passer avec toi. Je ne

penserais plus à l'incendie ni à ce que je t'avais fait. Un jour par an, je ne voulais plus être que ce garçon amoureux d'une fille, car tout en toi me captivait. Si je me laissais aller à songer au passé, ça se verrait, et tu finirais par découvrir ce que je t'avais fait ; tu ne me le pardonnerais jamais et je te comprendrais.

Malgré les remords qui devraient me dévorer, je ne regrette pas une seule minute du temps passé avec toi. Bien sûr, j'aurais préféré m'y prendre autrement. Par exemple en me présentant à ton père et à toi, ce jour-là, pour vous dire toute la vérité, je t'aurais épargné bien des chagrins. Mais je ne vais pas m'attarder sur tout ce que j'aurais dû faire, le destin a voulu que ça se passe ainsi. On s'attirait l'un l'autre, on se donnait du bonheur. Et je peux affirmer sans hésitation qu'à certains moments, durant ces dernières années, nous étions follement amoureux l'un de l'autre. Tout le monde ne connaît pas de tels élans, Fallon, et je mentirais si je disais que je m'en repens.

L'une de mes pires craintes reste que tu puisses penser que je t'ai menti sur le reste également. C'est faux. Mon seul mensonge est plutôt une omission, sur le rôle que j'ai joué dans cet incendie. Sinon, toutes les paroles qui sont sorties de ma bouche en ta présence ont toujours correspondu à l'absolue vérité. Quand je disais que je te trouvais belle, je le pensais.

Si tu dois retenir une seule chose de ce manuscrit, que ce soit juste ce passage. Bois-en les paroles. Je voudrais qu'elles marquent ton âme, car elles sont importantes. Je redoute plus que tout que mon mensonge n'ait provoqué la perte de cette confiance que tu avais gagnée quand nous étions ensemble.

Parce que, si je t'ai caché une part importante de la vérité, je n'ai jamais été aussi loyal qu'en te parlant de ta beauté. D'accord, tu as des cicatrices. Mais si quelqu'un les fait passer avant ta beauté, c'est qu'il ne te mérite pas. Crois-le et ne l'oublie jamais. Le corps n'est qu'un emballage des pures qualités qu'il renferme. Et tu débordes de qualités. Compassion, gentillesse, altruisme. Tout ce qu'il y a de plus important.

La jeunesse et la beauté s'effacent. Pas la bonté humaine.

Je sais que dans ma précédente lettre je disais ne pas implorer ton pardon. C'est vrai, pourtant, je dois avouer que je passe mon temps à supplier le ciel à genoux de faire un miracle et que tu me pardonnes. Je vais passer des heures au

restaurant à t'attendre, dans l'espoir de te voir enfin arriver. Parce que c'est bien là que je serai. Et si tu ne viens pas aujourd'hui, j'y serai encore l'année prochaine, et la suivante. Tous les 9 novembre je t'attendrai, dans l'espoir qu'un jour tu pourras enfin me pardonner et m'aimer de nouveau. Pourtant, si ça n'arrive pas, si tu ne viens plus jamais, je te garderai une éternelle reconnaissance.

Car tu m'as sauvé le jour où on s'est rencontrés, Fallon. Je sais, je n'avais que dix-huit ans, mais ma vie aurait pris un tout autre aspect si nous n'avions pas passé ces moments ensemble. La première nuit où nous avons dû nous dire au revoir, je suis rentré droit à la maison et j'ai commencé à écrire ce manuscrit. Il est devenu le nouvel objectif de ma vie, ma nouvelle passion.

J'ai pris mes études plus au sérieux, ainsi que mon existence. Et grâce à toi, grâce à l'impact que tu as eu sur ma vie, mes deux dernières années avec Kyle ont été magnifiques. Quand il est mort, il était fier de moi. À mes yeux, c'est plus important que tu ne pourrais l'imaginer.

Alors, que tu aies ou non le désir de m'aimer à nouveau, je veux te remercier de m'avoir sauvé. Et si, quelque part, tu peux me pardonner, tu sais où me trouver. Ce soir, l'année prochaine, la suivante, pour l'éternité.

À toi de choisir. Tu peux continuer à lire le manuscrit, dans l'espoir qu'il t'aidera à prendre ta décision. À moins que tu ne préfères t'en tenir là pour venir me pardonner tout de suite.

Ben

Dernier 9 novembre

Si les mensonges n'étaient que des mots écrits,

Je les effacerais

Mais ils sont prononcés ; gravés en nous

Avec une vérité retrouvée,

J'implore mon pardon à grands cris

Laisse-moi me repentir contre ta peau.

– Benton Kessler James

Ben

Il y avait quatre-vingt-trois mille quatre cent cinquante-six mots dans le manuscrit que j'ai déposé devant chez elle. Il y a à peine vingt-trois mille mots dans les cinq premiers chapitres, avant qu'elle ne tombe sur mon message. Elle peut en avoir lu facilement vingt-trois mille en trois heures.

Si elle a commencé le manuscrit juste après que je l'ai déposé, elle devrait avoir terminé la première partie vers trois heures du matin.

Pourtant, il est près de minuit. Il y a près de vingt-quatre heures que je l'ai vue ramasser le manuscrit devant sa porte, ce qui signifie qu'elle a eu vingt et une heures devant elle pour décider, et elle n'est toujours pas là.

Ce qui signifie évidemment qu'elle ne viendra pas.

D'une certaine façon, je m'y attendais, mais je gardais un minuscule espoir. Je ne peux pas dire que son choix m'ait brisé le cœur, car ça signifierait que j'avais encore le cœur intact.

Voilà près d'un an qu'il est en miettes ; alors si elle ne vient pas aujourd'hui, je le ressens comme les trois cent soixante-cinq derniers jours.

Je suis plutôt étonné que le restaurant m'ait laissé attendre si longtemps dans ce box. Je suis là depuis l'aube, dans l'espoir qu'elle ait lu le manuscrit sans se recoucher. Maintenant qu'il est près de minuit, ça fait près de dix-huit heures que je me trouve là. Il va falloir que je laisse un sacré pourboire.

À minuit moins cinq, je dépose le pourboire. Je ne veux pas être encore là quand l'horloge va sonner l'arrivée du 10 novembre. Je préfère passer ces cinq dernières minutes dans ma voiture.

En m'ouvrant la porte de la sortie, la serveuse me jette un regard apitoyé. Je suis sûr qu'elle n'a jamais vu personne attendre si longtemps après s'être fait poser un lapin ; ça lui donnera une histoire à raconter.

Il est minuit moins quatre quand j’arrive dans le parking.

Il est minuit moins quatre quand je la vois ouvrir sa portière et sortir de sa voiture.

Il est toujours minuit moins quatre quand je pose mes mains sur ma nuque et absorbe une bouffée d’air de novembre comme pour vérifier si mes poumons fonctionnent encore.

Elle s’arrête devant le capot, le vent lui souffle dans les cheveux, sur le visage, tandis qu’elle me regarde. J’ai l’impression que si j’avance d’un seul pas, la terre va se désagréger sous mes pieds. Ainsi, nous restons immobiles plusieurs longues secondes.

Elle jette un coup d’œil au téléphone dans ses mains, puis relève la tête.

– Il est minuit moins trois, Ben. On n’a que trois minutes pour conclure.

Que veut-elle dire ? Qu’elle va me quitter en trois minutes ? Que c’est tout ce qu’elle m’accorde pour l’implorer ? Les questions se bousculent dans ma cervelle quand je vois les coins de sa bouche s’étirer en un sourire.

Elle sourit.

Aussitôt, je me précipite, traverse le parking en deux secondes, la prends dans mes bras, la serre contre moi tandis qu’à son tour elle m’enlace ; et là, tout m’échappe.

Je pleure comme un bébé.

Mes bras l’étreignent, mes mains serrent sa nuque, mon visage se perd dans ses cheveux. Et je la tiens ainsi assez longtemps pour que le 9

novembre soit déjà passé, ou pas, pour qu’on soit déjà le 10, ou pas…

mais peu importe la date, parce que je vais aimer cette femme tous les jours de notre éternité.

Elle me relâche, recule pour me regarder dans les yeux. À présent, nous sourions tous les deux, et je n’arrive pas à croire qu’elle ait trouvé dans son cœur la force

de me pardonner. Pourtant c'est le cas, je le vois sur son visage, dans ses yeux, à son sourire, à son attitude. Et je le sens avec la caresse de ses doigts qui effacent les larmes de mes joues.

– Est-ce que les petits amis des romans d'amour pleurent autant que moi ?

Elle rit.

– Juste les meilleurs !

Je repose mon front contre le sien. Cette fois elle a les larmes aux yeux, du coup, je me sens moins lamentable. Elle me caresse la joue.

– Je ne suis pas venue pour te pardonner.

Je me crispe, essaie de me détendre. Je savais qu'il fallait m'y attendre. Je dois respecter sa décision, même si c'est trop dur pour moi.

– Tu avais seize ans, continue-t-elle. Tu as subi l'une des pires choses qui puisse arriver à un enfant. Ce que tu as fait cette nuit-là ne prouve pas ta méchanceté, Ben. Tu étais un ado affolé, il arrive qu'on commette des erreurs. Tu t'es trop reproché ce que tu as fait, pendant trop longtemps…

Tu ne peux pas demander mon pardon parce qu'il n'y a rien à pardonner.

En fait, c'est à moi de te demander pardon. Parce que je connais ton cœur et qu'il n'est capable que d'amour. J'aurais dû m'en apercevoir déjà l'année dernière alors que je doutais de toi. J'aurais dû te donner une chance de t'expliquer. Si je t'avais écouté, on aurait pu éviter une année entière de chagrin. Alors pardon pour ça… pardon, pardon. Et j'espère que tu me pardonneras.

Elle me contemple d'un air plein d'espoir – comme si elle croyait sérieusement porter une responsabilité dans ce qui nous est arrivé.

– Tu n'as pas le droit de présenter tes excuses, Fallon.

– Toi non plus, soupire-t-elle.

– Bon, alors je me pardonne.

Elle s’esclaffe.

– Et moi, je me pardonne.

Le sourire aux lèvres, elle fait courir ses doigts dans mes cheveux et là, j’aperçois un bandage sur son poignet gauche.

– Oh ! J’ai failli oublier le plus important, souffle-t-elle. C’est pour ça que je suis en retard.

Elle commence à défaire le pansement.

– Je me suis fait faire un tatouage.

Et là, elle me montre le livre ouvert présentant un masque sur chaque page ; un de tragédie, un de comédie.

– Les livres et le théâtre, explique-t-elle. Mes deux passions. Je l’ai fait faire il y a juste deux heures, quand je me suis rendu compte quel amour désintéressé je te portais.

Avec un petit soupir, je lui prends la main, l’embrasse.

– Fallon, viens chez moi. J’ai envie de te faire l’amour et de m’endormir auprès de toi. Et, demain matin, je te préparerai le petit déjeuner que je t’ai promis l’année dernière. Du bacon grillé et des œufs sur le plat.

Elle sourit mais refuse le petit déjeuner.

– En fait, je dois le prendre avec mon père.

Ça me rend encore plus heureux que si elle avait accepté le mien. Je sais qu’elle n’a pas un père idéal, mais c’est le sien. Et je ne suis pas pour rien dans leur discorde.

– Mais je vais quand même aller chez toi, ajoute-t-elle.

– Bon. Cette nuit tu m’appartiens. Pour le petit déjeuner, j’attendrai après-demain. Et tous les jours jusqu’au 9 novembre prochain, quand un genou à terre je ferai la demande en mariage la plus digne d’un roman d’amour.

Elle me frappe la poitrine.

– Ne me raconte pas tout, Ben ! Tu ne sais pas que quand on dévore un roman on ne veut pas savoir la fin ?

J’approche mes lèvres des siennes.

– Je vais encore plus te gâcher ta lecture : ils furent heureux et…

Et puis je l’embrasse.

Baiser qui vaut un douze.

*

* *

Pas la fin.

Loin de là.

Remerciements

D’abord, je voudrais remercier tous ceux qui ont participé à ce livre. Mes bêta lecteurs et meilleurs amis. Sans ordre particulier : Tarryn Fisher, Mollie Kay Harper (mon ancien gourou pour les scènes de sexe), Kay Miles, Vannoy Fite, Misha Robinson, Marion Archer, Kathryn Perez, Karen Lawson, Vilma Gonzalez, Kaci Blue-Buckley, Stephanie Cohen, Chelle Lagoski Northcutt, Jennifer Stiltner, Natasha Tomic, Aestas et Kristin Delcambre.

Merci également à celles qui me donnent un coup de main dans ma vie chaotique, en vérifiant que mes échéances soient payées ou en m’aidant avec mes groupes de lecteurs en ligne : Stephanie Cohen, Brenda Perez, Murphy Hopkins, Chelle Lagoski Northcutt, Pamela Carrion et Kristin Delcambre.

Et, bien que l’œuvre de la Bookworm Box n’en fasse pas partie, les volontaires y ont contribué en m’aidant à terminer ce roman. Merci de même à tous ceux qui ont aidé à faire les paquets, imprimer les étiquettes et qui ont distribué des livres. Par-dessus tout, à Lin Reynolds, qui la dirige d’une main de fer et parvient à lui faire surmonter tous les obstacles.

À ma mère, à mes sœurs, Heath et les garçons, à vous tous. Je sais combien nos vies ont été bouleversées ces dernières années. Pour moi, il est d'une importance capitale que chacun d'entre vous ait pu comprendre et accepter ces changements. Vous ne rouspétez pas quand j'oublie de

vous rappeler, vous ne râlez pas de me voir trop voyager, vous ne brûlez pas mes vêtements quand j'oublie de les sortir de la valise des semaines durant. Votre patience et votre compréhension représentent beaucoup pour moi. Vous êtes mon armature, ma colonne vertébrale, mon cœur.

Vous tous.

À Johanna Castillo, ma belle et merveilleuse éditrice aux superbes jambes. Tu es à l'origine de mon bonheur, je ne pouvais en demander plus.

À MON AGENT ARIELE FREDMAN STEWART ! JE METS CELA EN

LETTRES CAPITALES CAR JE SUIS ENCORE TROP CONTENTE DE

POUVOIR ENFIN TRAVAILLER AVEC TOI ! NON SEULEMENT COMME

AGENT MAIS AUSSI COMME UNE GRANDE, UNE EXTRAORDINAIRE

AMIE !

À mon éditrice, Judith Curr, et au reste de l'équipe d'Atria Books, jamais je ne saurai assez vous remercier pour votre soutien. À commencer par cette couverture trouvée dès le premier essai, mais aussi pour m'avoir proposé de participer à cette application folle. J'ai hâte de voir ce que l'avenir me réserve avec vous.

À mon agent, Jane Dystel, et à toute l'équipe de Dystel & Goderich Literary. Je ne pourrai jamais assez vous remercier pour votre rôle incomparable dans ma carrière. Mon rêve. Le but de ma vie. Rien de tout cela ne serait possible sans votre aide.

À vous aussi, l'équipe CRAVE. Waouh ! Quelle aventure ! Merci d'avoir choisi *9 novembre* pour lancer vos projets. J'espère qu'on travaillera encore souvent ensemble à l'avenir !

Aux X Ambassadors, un des meilleurs groupes du moment. Merci de m’avoir tant inspirée pour ce livre. Merci de créer une musique qui nourrit nos âmes.

Et enfin, et surtout, merci à Cynthia Capshaw, pour avoir mis au monde mon âme sœur.

Si j’ai oublié quelqu’un, c’est la faute de Murphy. Bien qu’elle soit partie mener sa propre carrière dans l’édition et ne soit plus mon

assistante, je continuerai de lui reprocher tout ce qui ne marche pas. Parce qu’elle sera ma sœur à jamais.

DES MILLIERS DE SÉRIES NEW ROMANCE®
DISPONIBLES GRATUITEMENT
SUR *Fyctia*

+ de 10 000 séries
accessibles gratuitement

La possibilité d'être repéré et publié

La plate-forme du best-seller primé
au Festival de la New Romance : My Escort Love

**Application disponible sur et **

www.fyctia.com

FESTIVAL New ROMANCE®

by nolim

CANNES ♥ PALAIS DES FESTIVALS
22-24 SEPTEMBRE 2017

LIVRES

L'événement dédié à la New Romance en France

AUTEURS

UN WEEK-END INOUBLIABLE
POUR TOUTES LES FANS DE NEW ROMANCE

DÉDICACES

Pour sa 2e édition, le Festival New Romance voit les choses en grand :

♥ Un lieu mythique pour accueillir encore plus d'auteurs stars.

♥ Un Salon du livre pour rencontrer vos auteurs préférées, participer à des masterclass et découvrir en avant-première les nouveautés New Romance.

♥ Un dîner et une grande soirée de remise des prix dans le Palais des Festivals et vos stars préférées qui font la fête avec vous !

SOIRÉE

Et de nouvelles animations au cœur du Salon pour vous éclater entre filles tout au long du week-end !

ANIMATIONS

Alors, tentées ? Réservez vos pass sur :

www.festivalnewromance.com ♥

AVANT-PREMIÈRE

EN PARTENARIAT AVEC COSMOPOLITAN

AWARDS

Chérie 25 · Book•Node · Voici · Les Cosmétiques Design Paris · CNEWS Matin · Chérie FM

Document Outline

- Titre
- Copyright
- Dédicace
- Sommaire
- Premier 9 novembre
  - Fallon
  - Ben
  - Fallon
  - Ben
  - Fallon
- Deuxième 9 novembre
  - Ben
  - Fallon
  - Ben
  - Fallon
- Troisième 9 novembre
  - Fallon
  - Ben
  - Fallon
  - Ben
  - Fallon
  - Ben
- Quatrième 9 novembre
  - Fallon
  - Ben
- Cinquième 9 novembre
  - Fallon
  - Ben
  - Fallon
  - Fallon
  - Fallon
- Sixième 9 novembre
  - Fallon
  - Fallon

    - Fallon
    - Fallon
    - Fallon
- Dernier 9 novembre
    - Ben
- Remerciements